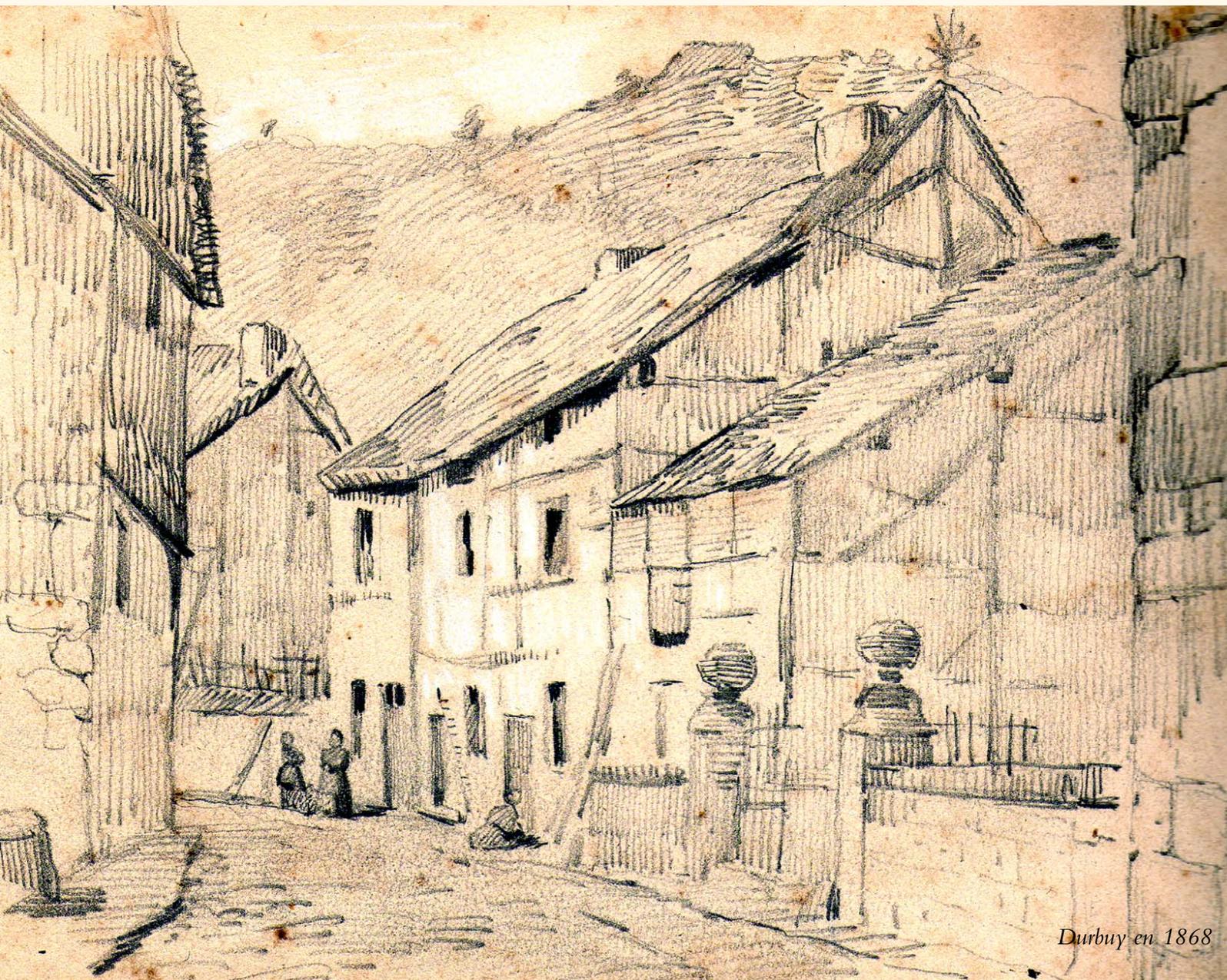


Récits de l'Ardenne

Les deux conscrits

par le Major

Auguste DAUFRESNE de la CHEVALERIE



Durbuy en 1868

Roman publié par épisodes dans la «**Revue Catholique**» de Louvain
en 1877-1878
et entièrement remis en page en 2010 sur le site «*eglise-romane-tohogne.be*»



L'auteur: le Major Auguste DAUFRESNE de la CHEVALERIE



*DURBUY - La rue Auguste Daufresne de la Chevalerie. A gauche, la maison Daufresne de la Chevalerie-De Pouhon.
(Source: Bernard Joseph, «Le Major Auguste Daufresne de la Chevalerie, soldat-poète (1818-1881)», in «Ardenne et Famenne» n° 1 et 2, 1964. Dessin de l'auteur.)*

Récits de l'Ardenne - LES DEUX CONSCRITS

par Auguste DAUFRESNE de la CHEVALERIE

(paru dans le périodique «*Revue Catholique*» de Louvain — t. 44, 1877, pp. 171 à 196 ; t. 45, 1878, pp. 170 à 190 ; pp. 299 à 314 ; pp. 500 à 520 ; t. 46, 1878, pp. 150 à 173 et pp. 464 à 483) - Ndlr: le fond du récit est historique.

*Devant lui courait la victoire,
Derrière lui marchait la conquête.* MICKIEWICZ

PROLOGUE

L'Europe offrait l'aspect d'un vaste camp; Napoléon I^{er} y régnait en maître souverain. Une guerre succédait à une autre guerre, la victoire ne se lassait pas de suivre les aigles du moderne César; il marchait de conquête en conquête et son ambition lui faisait rêver l'empire du monde. Mais l'étoile du vainqueur d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram devait bientôt pâlir: les désastres, semblables à des coups de tonnerre, se succédant avec rapidité, éclatèrent avec un bruit formidable; si la joie régnait chez les nations asservies, l'angoisse était à son comble dans des milliers de familles.

À la suite de l'abdication de Fontainebleau, les soldats belges, qui, jusque là, avaient suivi bravement et fidèlement la bonne ou la mauvaise fortune de l'empereur, purent rentrer dans leurs foyers. Leur nombre, on le comprend, était assez considérable. Partout, la présence de ces glorieux débris de la grande armée éveillait la sympathie et le respect.

Dans les campagnes et dans les villages éloignés des grands centres, ils étaient surtout l'objet d'un profond intérêt. On allait à leur rencontre, on leur offrait l'hospitalité; ils étaient entourés, choyés et interrogés sans fin; jeunes et vieux recueillaient leurs paroles avec avidité. Aussi, que d'événements, de voyages, de combats, d'émouvants épisodes, de faits d'armes pour embellir leurs récits et satisfaire la curiosité des plus impatientes!

Il arrivait souvent, qu'en voyant apparaître un de ces héroïques soldats, parmi ces bons villageois, un père anxieux, une mère éplorée, croyant, espérant tout à coup, reconnaître l'enfant que la conscription leur avait impitoyablement arraché, le bien-aimé fils dont ils n'avaient plus reçu de nouvelles, se précipitaient à sa rencontre, le cœur palpitant, les bras tendus, les yeux voilés par de grosses larmes... Hélas! presque toujours l'accablement succédait à la joie, l'amère déception, à l'ardente espérance...

À LA BÉRÉSINA

Par une riante matinée de juin 1814, un jeune soldat vêtu de l'uniforme de voltigeur, arrivait en vue du hameau de Rome (1). Petit de taille, mais robuste et bien découplé, il pouvait avoir 26 ans. Sa physionomie, empreinte d'une certaine énergie, reflétait l'intelligence et la bonté. Ses yeux noirs s'humectaient par intervalles, on eût dit que sa bouche avait désappris le sourire et qu'il se trouvait sous l'impression d'une grande douleur.

Une montagne lui cachait encore Durbuy; au moment d'en atteindre le sommet, un petit garçon de 9 ans, savourant, sans doute, les plaisirs de l'école buissonnière, accourut vers lui: «Suis-je encore loin de Durbuy, cher enfant? — Non, certainement, répondit celui-ci, tout fier d'être interpellé de la sorte. Et, si vous me le permettez, je vais vous y conduire. — Oh! bien volontiers!» Notre soldat ayant accepté cette offre avec reconnaissance, lui donna la main, et ils marchèrent ensemble.

«Comment t'appelle-t-on?» demanda le voltigeur. «Adolphe Georlet, Monsieur. — Georlet, mon Dieu! serait-il possible!» En répétant ces mots, il examina son jeune guide avec une profonde émotion. «En effet, murmura-t-il, voilà bien les traits du malheureux François, de mon meilleur ami!» L'enfant paraissant troublé par la vive attention dont il était l'objet, notre soldat se hâta de le rassurer: «Ne crains rien, ô

mon cher petit, c'est précisément chez tes bons parents que je désire me rendre aujourd'hui. Allons! en route, ne tardons plus.»

Pendant que le soldat chemine avec l'enfant, nous allons les précéder de quelques instants à l'habitation de la famille Georlet.

II.

À l'ombre d'un vieux tilleul en fleurs, au seuil d'une maison située près de l'ancien pont de bois de Durbuy, une jeune fille est assise sur un banc. Comme les pieds reposent bien sur cette mousse qui l'environne, comme la tête, sous l'arbre protecteur, est bien garantie des rayons du soleil! Là, tout invite au repos, à la quiétude, à la rêverie... Et cependant la *bauçelle* (2) est dououreusement préoccupée, le rouet placé devant elle a cessé son bourdonnement sonore. Le facteur de la poste vient de passer: «Rien, encore rien, M^{lle} Marie!» Telle est sa réponse à la demande que la jeune fille lui adresse, chaque jour, avec anxiété, depuis plusieurs mois déjà. Toutefois, elle se dispose à reprendre ses fuseaux, mais un instant encore, elle laisse errer ses yeux distraits devant elle... Soudain Marie, jette un cri léger, se lève précipitamment, et, tout émue, appelle: «Papa! maman! venez donc voir!». Ceux-ci se hâtent d'accourir: «Qu'avez vous, chère enfant? — Regardez donc là-bas, à mi-côte, je reconnais très bien Adolphe, il donne la main à un soldat!... Mon Dieu! si c'était notre François!»

À ce nom chéri, à cette vue, la pauvre mère est près de faiblir, un voile couvre ses yeux, elle tend ses mains tremblantes dans la direction de la montagne: «Mon fils, mon enfant! Miséricorde! serait-ce lui, ô Jésus!...» Mais, une seconde après, pâle et consternée, elle s'affaisse sur le banc, puis elle ajoute, d'une voix plaintive: «Non, oh! non, ce n'est pas notre François! ne serait-il pas déjà dans nos bras?... Voyez, Marie, au lieu de se hâter il ralentit sa marche!... — Mon Dieu! ce n'est que trop vrai!» reprit le père Georlet, avec un profond déchirement de cœur...

En effet, à la vue de la famille de son ami, que l'enfant venait de lui désigner de loin, le soldat avait ralenti son pas. Il hésitait à avancer, son émotion grandissait et la sueur perlait son front. Il fut arraché à ses cruelles pensées par la voix du jeune Adolphe: «Encore un instant et nous serons chez nous, Monsieur le soldat. Oh! maman et papa seront si contents de vous voir!»

Dès son arrivée près de ce groupe intéressant, qui semblait l'attendre au seuil de la porte, le militaire s'arrêta pour saluer. Le père Georlet se porta au-devant de lui et d'une voix dominée par l'émotion et l'anxiété, l'engagea à entrer.

Ils étaient assis depuis quelques instants; pas une parole n'avait été échangée, personne ne songeait à offrir au soldat fatigué quelques rafraîchissements dont il avait si grand besoin: pourtant ses souliers poudreux attestaient qu'il avait fait un long trajet... Lui-même, en ce moment, le pauvre garçon! semblait absorbé par d'autres soucis: sa figure, d'une pâleur extrême, indiquait une cruelle souffrance.

On s'était groupé autour de lui, on présentait vaguement qu'il était porteur d'un message accablant, terrible... Cette situation ne pouvait se prolonger; le voltigeur rompit brusquement le silence, et dit: «J'étais l'ami intime, le frère d'armes de votre bon François!» — Alors, vous vous nommez André Gustin? murmura la jeune fille en pâlisant. — Oui, Mademoiselle. — Mon fils... mon pauvre enfant!... s'écrièrent

avec angoisse, et en même temps, le vieux père et la vieille mère, «au nom du Ciel! pourquoi n'est-il pas avec vous!... De grâce, où avez-vous laissé notre François?» — «A la Bérézina!» reprit sourdement André, deux grosses larmes roulaient sur sa moustache noire; puis, fouillant sous le plastron de son uniforme, il en tira une montre d'argent, une petite bourse de soie verte et une médaille de Notre-Dame de Luxembourg...

A la vue de ces souvenirs de son fils bien-aimé, la pauvre mère tomba comme foudroyée; la jeune fille poussa un cri perçant et se mit à sangloter; le malheureux père, tenant sa tête grise entre les mains, se lamentait en répétant: «François, mon fils adoré!... Je ne te reverrai plus!... Ô Seigneur, ayez pitié de nous!»

André, reprenant aussitôt son sang-froid, s'empessa de porter du secours à la pauvre mère, dont l'immobilité l'effrayait. Les mouvements du jeune soldat rappelèrent à eux le père et la jeune fille; à leur tour, ils mirent tout en œuvre pour soulager l'infortunée... Marie, en mouillant de baisers et de larmes les mains refroidies de madame Georlet, cherchait à les ranimer, en les caressant dans les sienues; l'époux en donnant à sa compagne les noms les plus tendres, lui frictionnait légèrement le front et les tempes; André ouvrait les fenêtres pour laisser pénétrer plus d'air dans la chambre, on était sur le point de courir chez le médecin, lorsque, grâce à Dieu, et aux soins intelligents dont elle était l'objet, l'excellente mère reprit peu à peu connaissance. Un déluge de larmes, allégeant son cœur, lui procura une crise salutaire. Elle saisit vivement les mains du soldat et lui dit avec tremblement et d'une voix entrecoupée: «Tantôt, vous avez failli me briser le cœur, c'est vrai; mes souffrances surpassaient les douleurs de l'agonie, mais il fallait bien finir par tout apprendre. Ô vous que mon infortuné fils aimait tant, soyez le bienvenu sous le toit de sa mère! Quand vous serez restauré et que nous serons remis de ces cruelles secousses, vous nous parlerez longuement, n'est-ce pas? de notre bien-aimé François, de mon pauvre enfant!...». Puis, les yeux mouillés de larmes, et fixés sur une petite statuette qui décorait la cheminée, elle joignit les mains et ajouta: «Mère du Sauveur, vous qui avez vu mourir votre divin Fils sur la croix, daignez venir à notre aide! Comme vous, j'ai perdu l'enfant de mes entrailles, mais hélas! moi, je n'ai point assisté à son agonie amère, ni reçu son dernier baiser, ni recueilli son dernier soupir!...»

« — Oh! la guerre, la guerre!» murmura le soldat; et la voix de la jeune fille désolée répéta, comme un écho plaintif: «La guerre, la guerre!...».

III.

Au moment où André allait se mettre à table pour prendre le repas préparé à la hâte, par les soins diligents de la bonne Marie, celle-ci remarqua, seulement alors, que la main gauche du soldat était attachée et fixée à son uniforme, à l'aide d'un mouchoir: «Mon Dieu! s'écria-t-elle, mais vous êtes blessé? — Ce ne sera rien, Mademoiselle, répondit André, ma main a été percée d'une balle, il est vrai, mais la blessure commence à se cicatriser. L'essentiel, c'est que l'usage m'en restera.». Et, pour preuve, il fit mouvoir les doigts de la main malade.

A peine restauré, le soldat fut assailli de questions; on lui demanda avec instance des détails sur les derniers moments de François, et, naturellement, la pauvre mère était la plus anxieuse. Or, pour ne pas perdre un mot, un regard, un geste du narrateur, elle s'était assise en face de lui, pendant que Marie s'accoudait sur sa chaise, en imitant sa mère. André recueillit un moment ses souvenirs et s'exprima de la sorte:

«Le 27 novembre 1812, François et moi faisons partie de l'arrière-garde, commandée par le maréchal Ney; après de sanglants combats, livrés pour permettre à la grande armée de traverser le fatal torrent, nous luttons encore avec l'énergie du désespoir, mais l'ennemi, dont la retraite précipitée de

Napoléon doublait l'audace, nous serrait de près. Ses forces augmentaient et les nôtres diminuaient de plus en plus. Nous étions acculés à nos derniers retranchements, et, comme le sanglier de nos forêts, aux prises avec de féroces limiers et d'implacables traqueurs, nous faisons encore tête à l'ennemi. Écrasés par la mitraille, nous perdions beaucoup de monde.

«*Vainement, notre général avait demandé des renforts au prince de la Moskowa. Ne concevant rien à son silence, il courut à lui: «Des huit cents hommes que j'avais, il y a deux heures, quatre cents sont morts» lui dit-il vivement. — Les trappistes ne quittent pas le bord de leurs tombes, répond froidement Ney, et quand l'un d'eux dit: frère, il faut mourir, l'autre répète, mourir il faut!»*

» *Le général retourna à son poste, sous une grêle de balles. Il venait de le reprendre, en répétant avec humeur: frère, il faut mourir! Lorsque une voix terrible retentit: mourir il faut! C'était celle de Ney. (3)...»*

» A ce moment même, à côté de moi, le pauvre François tombait, frappé en pleine poitrine par une balle ennemie. Les Russes refoulés, nous laissèrent quelques minutes de répit. Je pleurais amèrement en soutenant, sur mes genoux, le haut du corps de mon infortuné compagnon d'armes, et mettant tout en œuvre pour étancher le sang qui coulait de sa blessure. Hélas! il n'y avait plus d'espoir. François, le premier, en fut vaincu. Il recueillit ses dernières forces pour me confier les objets dont il ne s'était jamais départi, puis il me dit: «André, j'ai le pressentiment que tu reverras nos chères Ardennes; dans ce cas, tu remettras toi-même ces reliques à mes parents bien-aimés. Console-les de ton mieux; ils auront tant besoin de consolations!... Dis-leur que ma dernière pensée, fut pour eux... Donne-moi la main, je me sens faiblir. Mère, père, sœur, André, adieu!... Vite approche la médaille bénite, de mes lèvres...» — François n'était plus. Vous aviez perdu le meilleur des fils et moi, le plus dévoué des amis... J'étais accablé de douleur!... Je fus brusquement arraché à mes sombres réflexions. Le cri «aux armes!» venait de retentir et je courus, la tristesse, et la rage au cœur, reprendre la place que le devoir m'assignait.»

Ce douloureux récit, fait dans toute la sincérité d'une âme aimante fut, bien souvent, interrompu par les sanglots, des plaintes touchantes et de poignantes exclamations. Mais chacun avait compris que la résignation à la volonté divine était le suprême remède à tant de chagrin. D'ailleurs, ces braves gens avaient au moins la consolation d'apprendre par un ami éprouvé, un témoin oculaire, que leur digne fils avait eu une fin glorieuse et chrétienne. Mourir il faut! avait répété l'intrépide maréchal Ney... Eh bien! François Georlet avait succombé au poste de l'honneur et du dévouement. Sa mort, comme celle de ses camarades, n'avait pas été infructueuse, car elle avait contribué à sauver les rares survivants d'une armée de six cent mille hommes. La dernière pensée, le dernier battement du cœur de François avait été pour sa famille et pour Dieu. Et l'antique cité de Durbuy pouvait s'enorgueillir d'avoir donné le jour à un tel soldat. Ah! dans notre vieux pays on naît brave et dévoué: on y grandit avec les sentiments de l'honneur et de la foi.

(1) Les Romains laissèrent près de Durbuy, un souvenir de la patrie absente. C'est une métairie construite par un vétéran, ornée d'un beau jardin, située près de la rivière, descendant des Ardennes. Pour le vieux soldat de Rome, c'était le Tibre, et le lac qui est au midi, lui rappelait une crique de la Méditerranée: aussi l'appela-t-il *Rome*; nom qu'elle a conservé, comme le Grandhan, village primitif à côté de là, village auquel les siècles ont gardé la dénomination de *Grandhan*. (J. B. GEUBEL, *Voyage de Marche à Rome en vingt-quatre heures*.)

(2) *Bauçelle*. On donne ce nom, à Durbuy, aux jeunes filles dont l'âge ne dépasse pas 20 ans.

(3) Le passage imprimé en caractères italiques est tiré des avant-postes de cavalerie légère par le colonel De Brack.

ANDRÉ GUSTIN

Il est long et pénible le combat de la vie; les bonnes gens que nous venons de mettre en scène le constataient cruellement.

Quel malheur venait de les frapper à l'improviste! Dans quel abîme de douleur ne se trouvaient-ils pas plongés? Sous quelles couleurs sombres l'avenir leur apparaissait-il? Mais, nous l'avons vu, ils supportaient dignement l'adversité, ils ne pleuraient pas à la façon de ceux qui n'ont plus l'espérance au cœur.

Cependant, les heures s'envolaient, ailées, rapides, infatigables sur les traces du temps. Seule, la main de Dieu pouvait les arrêter. Hélas! Tout passe, en ce monde fugitif: les heures de la joie comme celles de la douleur.

Après une longue pause, on demanda au brave André ce qui lui était survenu depuis les désastres de la Bérézina? Mais le soldat n'aimait point à se produire; il ne parlait de lui qu'avec une réserve infinie. C'est qu'une rare qualité distinguait la plupart de ces guerriers qui avaient étonné le monde par leur audace, leurs travaux, et leurs exploits: ils alliaient la modestie à la simplicité; une sorte de grandeur morale se reflétait sur leur mâle physionomie.

Les voyages, les camps, les fatigues, les émotions des batailles mûrissent vite et trempent follement l'âme et l'esprit. A 26 ans, André possédait l'expérience de l'homme mûr: mais comme tous ceux qui ont été rudement éprouvés, il avait conservé la naïveté de son âge. André avait été un bon et loyal soldat, sa vie ressemblait à celle de beaucoup de ses camarades; quoique, ce ne fût pas la vocation qui l'avait entraîné dans la carrière des armes, il s'était acquitté de tous ses devoirs avec bravoure et dévouement; la guerre, la rude guerre, sans trêve ni merci, avait assombri ses jours; il avait passé sans transition, d'un paisible collège au tumulte des camps, et pendant qu'il exprimait ses impressions à ce sujet, la jeune fille lui dit: «Oh! Monsieur André, combien votre mère aura dû souffrir!». A ce mot magique de mère, le soldat tressaillit violemment. «Ma mère! s'écria-t-il, avec une douleur cuisante, ma mère! Mais je suis orphelin, M^{lle} Marie! Quelle immense malheur m'attendait sur le seuil du foyer domestique, quand j'y revins, après huit ans d'absence! Ma bonne, ma pieuse mère était morte depuis deux jours et je me trouvais en face de son cercueil!»

Le soldat pleura; les poignants et récents souvenirs lui coupaient la parole. Cette indicible éloquence du regard, du geste et du silence même allait au cœur. La famille Georlet, mais plus particulièrement la compatissante Marie, cause involontaire de cette cruelle émotion, en fut extrêmement peinée. Le deuil dont elle était frappée elle-même lui faisait d'autant mieux comprendre et apprécier celui du soldat. D'autre part, André se sentait soulagé, par des sympathies dont son cœur constatait la sincérité et l'ineffable douceur. Deux ou trois fois, n'avait-il pas rencontré les regards attendris de la *bauçelle*, qui se reposaient timidement sur lui, avec une expression de tendre pitié? C'était sans doute à l'instant où elle se disait pour la vingtième fois: Pauvre André! il n'a plus ni père ni mère!...

C'est le moment, croyons-nous, de renseigner nos lecteurs sur la famille de Gustin et de leur apprendre par quel triste concours de circonstances, il était orphelin.

La famille Gustin, originaire de Longwy, quitta cette ville vers 1798, pour venir s'établir à Vielsalm, où elle possédait une ferme, dernier débris d'une grande fortune, compromise à la suite de spéculations hasardeuses, ou plutôt par les malversations d'un employé indigne de la confiance dont il jouissait. M. Gustin ne put se faire à sa nouvelle position; il ne tarda pas à succomber aux regrets et au chagrin, occasionnés par ses désastres financiers; il mourut laissant une veuve et deux enfants.

Madame Gustin, si cruellement éprouvée, ne se laissa pourtant point abattre; Dieu lui donna des forces pour se résigner, pour vivre et se dévouer à l'avenir de ses fils. L'aîné prit la direction de la ferme et la fit prospérer; quant au puîné — notre modeste héros — il quitta Vielsalm pour aller faire ses études au collège des Jésuites, à Luxembourg; un de ses oncles était professeur dans cet établissement, de sorte que pour André, l'ins-

truction marcha de pair avec l'éducation morale. Nous venons d'apprendre comment il fut arraché à ses études pour être jeté dans la carrière militaire.

En 1812, André perdit son frère aîné; à cette époque, des centaines de lieues le séparaient de sa malheureuse mère; que n'eût-il donné pour venir la rejoindre et la consoler!

Enfin, 1814 clôtura la série de vingt années de guerres, de gloire et de désastres... André arrive à Tournai pour y loger. — Il venait de faire un long voyage — par hasard, il rencontre en cette ville un habitant de Vielsalm et il apprend, avec une peine inexprimable, que sa mère était alitée depuis deux mois. André n'en demande pas davantage, il part, voyage jour et nuit, il arrive enfin... Mais, ô fatalité! Sa mère était morte depuis l'avant-veille!... Il se trouvait devant un cercueil!...

Jamais on ne vit de désespoir semblable à celui du pauvre soldat; il poussait des cris et des sanglots lamentables. La douleur d'André était si navrante que tous les témoins de cette scène répandaient d'abondantes larmes.

L'infortuné! il demandait avec des paroles suppliantes et désolées, en joignant les mains, en restant agenouillé sur l'un des coins du drap mortuaire, il voulait absolument revoir encore sa mère avant... Il promettait d'être calme, très calme même... puis il fondait en larmes. Oh! c'était à fendre le cœur. Eh! ne venait-on pas de lui dire que madame Gustin était morte dans les sentiments les plus religieux, en appelant, en réclamant son fils, son cher André, en priant pour lui et en le bénissant, comme s'il eût été présent, à l'heure où elle rendait sa belle âme au Seigneur?...

On court chercher le menuisier; la planche supérieure du cercueil est déclouée; le linceul qui voile les mains et le pâle visage de la défunte, est écarté; un cri aigu déchire l'âme des assistants... Quel tragique spectacle! À la lueur des cierges, au milieu de ces draperies sombres, sur ce catafalque où trône la mort, André revoit tout à coup, les traits de la meilleure des mères! C'est elle, c'est bien elle! «Maman, maman! s'écrie l'orphelin, c'est moi, votre fils, votre petit André... Maman, oh! maman?...» Et ses larmes brûlantes, et ses ardents baisers, humectent, tour à tour, les doigts amaigris et la figure de la pauvre morte, cette figure calme et si douce qui semble respirer le ciel... Malheureux André! Un instant, il croit que sa mère — ils s'aimaient tant! — va répondre à son appel plaintif, à ses pleurs, à ses baisers caressants... Peut-être, ce grand cœur maternel va battre de nouveau, peut-être, cette main chérie va se lever encore pour le bénir! Peut-être, ô Dieu! cette physionomie empreinte d'une résignation sublime, va-t-elle encore resplendir comme aux jeunes années... Hélas! l'inexorable mort ne se dessaisit jamais de sa proie.

L'orphelin l'a compris. Par un de ces revirements, si communs aux crises intenses, d'abondantes larmes amollissent, en quelque sorte, le système nerveux et cette violente affliction tombe comme la pluie abat un vent impétueux. Le soldat a redressé sa taille, il joint les mains, et cherchant à distinguer le mieux possible, à travers le voile de pleurs qui couvre ses yeux, les traits vénérés de sa mère, pour les graver à jamais au fond de son cœur déchiré, il prie longuement, dans une espèce de prostration. Sans le léger et rapide frisson qui, de temps à autre, parcourt son corps, on le prendrait pour une statue de marbre.

La prière, l'énergie morale triomphèrent enfin de ce chagrin véhément; André reprit conscience de lui-même. Il embrassa pieusement et pour la dernière fois, les mains et le front de sa mère vénérée, et disant un dernier, un solennel adieu, aux restes mortels de celle qu'il avait tant aimée, il se releva fortifié, résigné, pour aller recevoir les consolations d'un respectable prêtre des environs, vieil ami de sa famille.

Une heure après, le digne fils conduisait le deuil de la pauvre veuve. Dieu lui donna les forces nécessaires pour remplir ce pieux devoir jusqu'au bout: le service funèbre terminé, la dépouille mortelle de madame Gustin fut déposée près de celle

de son époux, du fidèle compagnon de sa vie. Ceux qui, ensemble, avaient parcouru le même chemin, tantôt riant et fleuri, tantôt bordé de ronces et d'épines, ceux dont on pouvait dire : qu'ils n'eurent qu'un cœur et qu'une âme, furent de nouveau réunis.

La mort de sa mère contribua encore à augmenter, chez André, l'aversion que la guerre lui avait inspirée en tout temps. Ah ! combien il eût été heureux de couler ses jours près de sa mère, de devenir son appui, sa consolation et de se trouver à son chevet quand elle rendrait le dernier soupir !...

Après avoir passé quelques jours à Vielsalm, André voulut remplir fidèlement, et le plus tôt possible, le message dont il s'était chargé à l'effroyable passage de la Bérézina. Il comptait revenir ensuite pour régler ses affaires.

Le cordial et touchant accueil de la famille Georlet l'avait profondément ému. Nous l'avons vu, les chagrins et les regrets d'André avaient plus d'un rapport avec ceux de cette intéressante famille ; leurs pensées et leurs sentiments se confondaient dans une sympathie commune. Ces bonnes gens cherchaient à se rassurer, à se consoler mutuellement ; ils sentaient que le meilleur moyen pour y parvenir était de se confier, sans arrière-pensée, leurs peines et leurs infortunes, laissant à Dieu le soin d'adoucir leurs adversités.

LA NAUSICAA DES BORDS DE L'OURTHE

Il n'est si belle et si longue journée que la nuit ne finisse par atteindre. Le soleil disparaît lentement derrière les lointains harmonieux qui s'ouvrent à l'occident de Durbuy. Quelles teintes veloutées et rayonnantes colorent le ciel de ce côté !... Au revoir, soleil splendide et fécond, âme de l'univers, ta laborieuse tâche est terminée pour nous ; tu cèdes à la nuit bienfaisante, le soin de réparer les forces de l'homme, de lui donner le calme et le repos indispensables, pour recommencer le travail du lendemain et faire bravement face aux orages de la vie.

Tout à coup, la cloche de la vieille église tinte dans le silence du crépuscule ; ses notes claires et sonores ressemblent à des voix célestes, chargées de faire un appel religieux au cœur des chrétiens. C'est l'Angélus du soir ; aux premières vibrations de la cloche, la famille Georlet s'est recueillie, le vieux père ôte son chapeau de feutre à larges bords, fait le signe de la croix, et murmure un *Ave*, de concert avec les siens... André s'est découvert aussi ; le souvenir le reporte aux pieuses habitudes du collège et du foyer. Notre soldat se sent pénétré d'un calme profond, mais mélancolique.

La charmante Marie qui avait trouvé de si tendres accents, pendant toute la durée du récit d'André, lui donna une nouvelle preuve de délicate attention en pansant sa main blessée avec un soin de sœur de charité. Le soldat croyait, parfois, être sous l'influence d'un heureux songe.

Quand l'heure du repos eut sonné, le bon André monta à la petite chambre qui lui était destinée, et, après avoir, comme d'habitude, fait une fervente prière, il se coucha. Il y avait si longtemps que le pauvre soldat n'avait reposé dans un bon lit, entre des draps bien frais, bien blancs, parfumés de cette agréable odeur des brises et du gazon émaillé. Avec quelles délices il s'y étendit et comme, ce soir-là, il s'endormit bien vite d'un sommeil paisible et réparateur !

En toute saison, et comme il est d'usage dans les localités essentiellement agricoles, on se couche de bonne heure, à Durbuy ; mais nulle part, croyons-nous, on ne savoure mieux la douceur du calme profond qui règne pendant la nuit dans cette paisible vallée. Ce calme vous entoure et vous pénètre d'un ineffable sentiment de bien-être. Le silence, empreint d'une sorte de solennité, plane incessamment sur le vallon ; c'est à peine s'il est interrompu par la douce haleine du vent ou le léger bruit des ondes mobiles. La rêverie et la quiétude se donnent la main pour vous bercer délicieusement. Les har-

monies de la nature, les mœurs patriarcales des habitants font songer à l'âge d'or.

Quel contraste avec le déchaînement des passions, les clameurs discordantes et les agitations fiévreuses des grandes cités ! Comme on se laisse agréablement balancer dans cette corbeille du repos, sans cesse rafraîchie et embaumée par une atmosphère pure et vivifiante !... Et, même au temps des orages, quand les eaux du torrent, soudainement débordées, grondent menaçantes autour de vous, quand les aquilons glissent contre les parois de granit, tourbillonnent sur les hauteurs ou s'engouffrent dans le vallon avec des sifflements aigus et sauvages, eh bien ! votre insomnie n'en sera que mieux caressée, votre sommeil n'en sera que plus parfait ; n'avez-vous pas la certitude que là, vous n'avez rien à redouter des éléments déchaînés ?

II.

Dispos et complètement remis de ses fatigues de la veille, André s'était levé de bon matin ; il fut ravi du spectacle qui s'offrait à lui par les fenêtres de sa chambre, dont l'une s'ouvrait sur la belle rivière et l'autre sur le *bâti* (1) ; en sorte que les eaux, les montagnes, les rochers, la vieille petite ville et enfin les splendeurs du ciel se disputaient son admiration.

Mais voilà qu'un léger bruit se fait entendre au rez-de-chaussée ; on ouvre une porte avec précaution, au même instant l'aboïement joyeux d'un chien se fait entendre ; le soldat voit, à travers les rideaux transparents, la jeune Marie déposer un panier de linge auprès d'une niche, d'où sort à demi un beau chien noir aux oreilles soyeuses, au regard limpide et intelligent... Elle caresse l'animal, et comme s'il eût pu la comprendre, elle lui montre du doigt le logis du soldat, en disant à mi-voix : « Chut, chut ! ne va pas réveiller notre cher hôte !... »

Ensuite, elle posa son panier sur la tête et l'y tint en équilibre à l'aide d'un de ses bras arrondis, appuyant légèrement l'autre, sur la hanche, par le revers de la main ; gracieuse comme une nymphe antique, elle se dirige vers les bords de l'Ourthe, et se met allègrement à rincer le linge qu'elle vient d'apporter, puis à l'étendre sur les galets polis et bigarrés de la rive.

Son jupon rouge qui laissait voir ses petits pieds sans chaussure, plongés dans l'onde claire et tiède, heureuse de les effleurer, son corsage vert négligemment ajusté à la taille, ses bras légèrement découverts, ses mouvements souples et harmonieux rappelaient involontairement à la pensée la blanche Nausicaa d'Homère.

« Bientôt elle arrive aux bords riants du fleuve. Là coulent éternellement, dans de larges bassins, les flots nombreux d'une eau rapide ; quelque souillé que soit ce qu'on y plonge, ce torrent le purifie... Cependant, elle enlève les vêtements, les livre au cristal des flots et les foule dans le creux des bassins. Lorsque ces vêtements ont repris tout leur lustre, elle les étend au bord du rivage sur les cailloux qu'ont lavés les ondes fugitives (2). »

Nous ne savons si André, avait lu le bon Homère, mais, l'eût-il fait ! nous sommes porté à croire qu'il aurait donné la préférence à la Nausicaa des bords de l'Ourthe. Du reste, celle-ci avait sur la poétique enfant d'Alcinoüs, l'avantage d'être encadrée dans un silo à nul antre comparable.

Ô Dieu ! de quel charme les rayons de la jeunesse décorent les beautés de la nature ! Une légère vapeur, transparente, ondoyait connue une draperie aérienne sur les bords sinueux du torrent ; les premières roses ouvraient leur calice virginal sous les perles liquides ; les vieux rochers semblaient se réveiller d'un paisible sommeil, la rougeur de l'aurore colorait leur cime, tandis que leur base restait plongée dans une pénombre mystérieuse... Mais, déjà, les joyeuses hirondelles, en quête de légers matériaux pour réparer ou achever leurs nids, décrivaient leur vol onduleux et rapide, en frôlant de leurs ailes la diligente ardennaise... Le soleil se levait dans toute sa gloire, l'alouette, plongée dans la splendide lumière, saluait de son hymne matinal

le divin Créateur de ces merveilles, Celui dont la puissance et la bonté sont à jamais bénies au ciel et sur la terre!

Les yeux du pauvre André ne quittèrent pas la svelte jeune fille pendant tout le temps de son travail. Hier, il ne l'avait aperçue qu'à travers un voile de larmes, mais, à présent! Marie lui apparaissait semblable à un frais et riant paysage, un instant caché par un léger brouillard qu'un chaud rayon de soleil absorbe, dissipe, pour le faire ensuite resplendir dans tout son éclat. Qu'elle était attrayante et belle alors! La brise et le mouvement avaient quelque peu dérangé sa brune chevelure et donnait une nouvelle grâce à son frais et joli visage, empreint d'une douce expression de tristesse et de mélancolie. C'était plaisir à la voir rejeter en arrière sa petite tête mutine et gracieuse à la fois; on eût cru voir la première églantine laissant apercevoir son front pudique à travers le feuillage embaumé des taillis.

Le soldat resta longtemps absorbé dans ses réflexions. Jeté, dès le début de la vie, au milieu des hasards, des dangers, des péripéties de la guerre, il se voyait, tout à coup, transporté dans une oasis; devant lui se déroulait, comme sur une toile magique, la paix couronnée de fleurs et d'épis verdoyants; la paix souriant à la chaste beauté, à l'espérance ailée, à l'union des cœurs et des volontés, aux mœurs patriarcales, au travail béni, aux charmes de la famille!.. Saintes choses s'il en fut jamais, ici-bas!

Est-il étonnant qu'un instant arriva où le soldat de Napoléon, tombant sur ses genoux, joignit les mains et dirigea ses yeux vers la cime de nos vieux rochers? Ils semblaient lui dire: «Ami, nous sommes ici pour te faire souvenir que, bien plus haut que nous encore, il y a le ciel; c'est là qu'habite et règne Notre divin Père; c'est là, que tu dois fixer tes regards; c'est vers Lui qu'il faut élever ton cœur, débordant d'amour et de gratitude. Là, tu trouveras la solution de ton avenir, le solide appui, le trésor des espérances immortelles!»

(1) Vaste espace de terrain inculte et rocailleux situé à l'ouest de Durbuy.

(2) L'Odyssée, Ch. VI. Traduction de Bitaubé.

LA MOSKOWA

André attendit pour descendre que la famille fût réunie. On l'accueillit avec émotion. Marie avait revêtu une robe noire, et le charmant désordre de sa chevelure était réparé. Elle était loin de se douter qu'elle avait été vue et admirée pendant si longtemps par André, quand elle lui demanda s'il avait bien reposé. Celui-ci rougit un peu, et, se gardant de faire allusion à la sortie et au travail de la jeune fille, il se borna à répondre affirmativement; mais, lorsqu'il eut recouvré son calme habituel, il l'interrogea à son tour, pour savoir comment il se faisait, qu'hier, à son arrivée, et sans l'avoir jamais vu, elle l'avait appelé par son nom?

A cette demande, Marie soupira et tressaillit: «Oh! Monsieur André, rien n'est plus simple.» Et, au même instant, elle ouvrit le tiroir d'un vieux meuble de chêne, artistement sculpté, en tira un portefeuille contenant deux lettres; après les avoir lentement dépliées et déposé un pieux baiser sur chacune d'elles, l'aimable *bauçelle* en fit la remise au soldat: «Lisez, Monsieur André. Hélas! voilà tout ce que nous avons reçu de notre pauvre François, depuis son départ de Durbuy.»

A la vue de ces caractères, qu'il connaissait si bien, André eut un battement de cœur et son front se couvrit de tristesse; mais, domptant son émotion, il lut tout haut les lignes suivantes:

Très chers parents,

A mon arrivée au 17^e léger, régiment pour lequel j'étais désigné, j'ai eu le bonheur de trouver dans ma compagnie un jeune homme du pays, le nommé André Gustin, qui depuis trois ans déjà s'y est fait remarquer par sa bravoure et son excellente conduite. Il m'a pris en affection et m'initie aux nombreux détails du service; en un mot, je le considère comme s'il

était mon frère aimé, et, avec d'autant plus de raison, qu'il est de beaucoup plus instruit que moi. S'il l'avait voulu, il serait déjà officier; mais, pour cela, il aurait dû prendre un engagement; or, le plus vif désir d'André, après la guerre, est de retourner auprès de sa tendre mère. De quel cœur il le demande chaque jour au bon Dieu, le seul Protecteur qu'il veuille implorer et reconnaître devant tous!

Si loin de notre cher Durbuy, si loin de vous, mes bien aimés parents, combien j'aurais été triste, combien j'aurais dû souffrir, si la Providence ne m'avait pas accordé ce véritable ami! car, après les consolations qui nous viennent de Dieu, c'est dans le sein de l'amitié que nous pouvons trouver le plus grand adoucissement à nos chagrins, comme c'est aussi la source la plus certaine de nos jouissances.

Ensemble, avec ce cher André, nous nous encourageons au bien, au devoir, à l'honneur! Ensemble, nous parlons de nos familles, de nos agrestes montagnes, des douces espérances de retour au pays natal; ensemble, nous prions Dieu de vous conserver à notre amour et de nous ramener, sains et saufs, dans vos bras. De votre côté, mes chers parents, quand vous prierez pour votre François, n'oubliez, pas non plus mon meilleur ami, le dévoué André!..

« — Bon François! s'écria le voltigeur, en remettant la lettre à Marie, oh! je le reconnais bien là! il s'efface pour ne songer qu'aux autres; nos camarades l'aimaient autant que moi; il avait tant de cœur! Non, non je ne mérite point de si doux éloges!»

« — Pardon, M. André, interrompit gravement le père Georlet, tous, ici, nous partageons l'opinion de notre cher et regretté François. Nos meilleurs sentiments vous sont acquis. »

« — Et, ajouta sa femme, nous n'avons pas manqué non plus de remplir le vœu de mon fils; Oh! nous avons prié pour vous.»

Marie restait silencieuse, mais sa physionomie expressive parlait pour elle.

« — Du reste, ajouta le chef de la famille, la seconde lettre, que nous vous prions de lire encore, vous dira mieux vos autres titres à notre reconnaissance.»

En voyant le nom du lieu où la lettre avait été écrite, André jeta un regard suppliant à la bonne Marie; car il en devinait le contenu. La jeune fille le comprit sur-le-champ, et prenant la missive, que le soldat lui tendait, elle en fit elle-même la lecture; mais, hélas! combien de fois elle dut s'arrêter aux passages qui l'attendrissaient le plus!

Faubourg de Moscou, 19 octobre 1812.

Dieu soit loué! mes chers parents, je puis encore vous donner de mes nouvelles. Les blessures que j'ai reçues à la bataille de la Moskowa sont cicatrisées et me revoilà sur pied; c'est à l'amitié, au dévouement d'André que j'en suis redevable.

Avant de relater les détails qui me concernent, je vous ferai un récit succinct de la mémorable bataille de la Moskowa.

«Le 7 septembre 1812, plus de cent cinquante mille hommes cherchaient, dans la plaine de la Moskowa, à en exterminer cent cinquante mille autres, qui ne leur avaient fait aucun mal; vérité incontestable cachée derrière les grands mots de gloire et de patrie, qui enflamment les jeunes courages, font palpiter les cœurs... couler le sang! et verser des pleurs amers.

» Si, dans cette terrible rencontre, les forces numériques étaient à peu près égales, la partie cependant paraissait ne l'être point. Effectivement, les Russes *étaient dans leurs redoutes*, construites sur un terrain que la nature semblait avoir fait, dans sa colère, pour un tel rendez-vous. Ils avaient des vivres et de l'eau-de-vie surtout en abondance. Et ne défendaient-ils pas l'indépendance de leur patrie, de leur religion? Nous, exténués de fatigues, nous étions déjà en proie à tous les besoins *sous* les redoutes, *devant* les redoutes, et à 500 lieues de notre patrie! Mais de si loin, nous nous disions encore que nos amis, nos

parents avaient les yeux sur nous, et Napoléon était à notre tête !

» Mon but n'est, certes, pas de vous décrire ici cette grande bataille. Vous en connaîtrez assez les résultats; mais on ignorera toujours certains épisodes. Simple soldat, alors, je puis dire néanmoins ce que un régiment dans ce drame sanglant, dont tous les personnages des autres régiments avaient une égale soif de vaincre.

» La nuit du 6 au 7 septembre fut froide; elle était presque silencieuse bien que trois cent mille hommes fussent là, en présence, livrés à des impressions diverses, attendant le jour pour se mesurer. On savait que le choc allait être terrible, on le désirait même, de notre côté surtout. Depuis 200 lieues, l'ennemi se retirait toujours; nous ne comprenions rien à cette guerre; elle n'allait pas à notre courage impatient, et nous épuisait par la fatigue et par les privations. Aussi l'ennemi s'arrêtant, nous semblait un ennemi vaincu, sans qu'on se dissimulât, cependant, la gravité du moment. Pendant cette longue nuit, que de pensées se reportèrent vers la patrie! Que d'adieux se firent, dans le cœur, à une mère, à une amante, à tout ce qu'on aimait; car, je le répète, la position était jugée par tous; il fallait écraser un ennemi retranché, fort de tous ses moyens de prévoyance, de la proximité de sa capitale, et de son nombre, peut-être; il le fallait... ou mourir.

» Ce jour, tant désiré, si redoutable pourtant, allait paraître. On y voyait à peine quand nous prîmes les armes dans le plus grand silence. On lut, à chaque compagnie, une proclamation de l'empereur. Permettez-moi de la reproduire ici. Elle était si belle! elle allait si bien à la grande armée! La voici:

« — Soldats ! voici la bataille que vous avez tant désirée. Désormais la victoire dépend de vous; elle vous donnera l'abondance, de bons quartiers d'hiver, et un prompt retour dans la patrie. Conduisez-vous comme à Austerlitz, à Friedland, à Vitepsk et à Smolensk, et que la postérité la plus reculée cite votre conduite dans cette journée; que l'on dise de vous: il était dans cette grande bataille. Sous les murs de Moscou! » —

« Le 17^e régiment d'infanterie de ligne, dans lequel je me trouve, faisait partie de la division Morand, et du corps d'armée commandé par le maréchal Davoust. La grande redoute des Russes était devant nous; c'était la part qui nous était échue dans ce dangereux et glorieux butin.

» C'est quelque chose de solennel que l'instant qui précède une action de guerre, quand tous les chefs sont là, qu'ils passent devant les rangs serrés et en ordre, qu'ils examinent, à la hâte, si les armes sont prêtes pour l'attaque, qu'ils interrogent tous les yeux fixés sur eux-mêmes, et cherchant à y faire passer la confiance et le courage dont ils sont animés. Plus le moment approche où l'on va donner ou recevoir la mort, plus l'homme se grandit. J'ai vu des figures laides, ignobles même, devenir expressives, superbes, à ce moment-là... Il était arrivé pour nous. Au signal donné, nous nous ébranlons tous pour marcher vers la redoute, mais elle est loin encore, et déjà l'artillerie ennemie nous foudroie; nous avançons au pas de course. Alors, un ravin fangeux et très profond nous arrête et nous sépare du mamelon, hérissé du canons, sur lequel est construite cette fameuse redoute, but de tous nos efforts. Des colonnes d'attaque sont aussitôt formées et composées de deux bataillons de chacun des régiments de la division. Ces bataillons montent avec audace le revers du ravin, et aux cris de: VIVE L'EMPEREUR! font reculer les tirailleurs et l'artillerie qui couvraient le plateau, traversant l'espace sous la mitraille... et la redoute est à eux.

» C'était effectivement un effort inouï, un immense avantage; mais ce mouvement ne fut pas soutenu. L'espace qui séparait le ravin de la redoute était grand, et on le laissa vide. Alors les Russes se ravissent; ils concentrent leurs forces, tombent sur la redoute et la reprennent. Les nôtres sont massacrés, précipités dans le fossé, quelques-uns seulement rejoignent le gros de la division.

» Cependant, dans nos rangs, une nouvelle attaque se prépare, car il nous faut la redoute; il faut vaincre ou tomber ce jour-là, et à cette place-là. Les colonnes s'organisent et se mettent en mouvement sous un feu meurtrier. Le général Morand vient d'être blessé grièvement. Dannabert le remplace. Brave et beau comme le dieu de la guerre, de son épée il nous montre le but qu'il n'atteindra pas, lui, car un boulet l'emporte. L'artillerie tonne, la mitraille pleut et moissonne nos colonnes serrées. Tout s'émeut; on crie: En avant! on court, on se précipite, on arrive sous la redoute, mais il faut en franchir le fossé, qui heureusement s'est déjà éboulé sous le feu de nos pièces. Alors l'intrépidité des cuirassiers, guidés par Caulincourt (qui à ce moment trouve lui-même la mort) rivalise avec nos efforts, à nous, petits fantassins, qui cherchons à nous cramponner pour monter le revers de ce fossé. L'élan de ces braves cavaliers n'est point arrêté, leur charge continue, vigoureuse, profonde; leurs chevaux ont franchi le fossé par-dessus nos têtes, avant nous, en même temps que nous!... Nous entrons, pêle-mêle, dans cette redoute que foudroie encore notre artillerie, et que l'artillerie russe foudroie déjà; où les caissons font explosion, où les chevaux sont mêlés à l'infanterie, et foulent aux pieds les blessés et les mourants; où l'on est entassé de manière à ne pouvoir bouger le fer qui doit égorger l'ennemi que l'on distingue à peine dans cette effroyable cohue; car la flamme et la fumée viennent ajouter au désordre d'une scène qui n'aurait peut-être point sa pareille dans un enfer fantastique.

» Enfin le carnage a cessé dans la redoute, et le drapeau tricolore plane vainqueur sur d'immenses débris (1). »

« Voilà, mes chers parents, un des glorieux épisodes de cette terrible bataille. Le soir venu, à la suite de deux blessures, j'avais perdu beaucoup de sang. Presque mort d'inanition, exténué, je restai évanoui sur l'un des revers de ce fatal ravin, à côté d'une foule de blessés et de morts. Il me fallut passer la nuit dans cette triste situation.

» Tout à coup, je me sens soulevé; une faible chaleur circule de nouveau dans mes veines, on me frictionne doucement les tempes; un soupir m'échappe et au même instant un cri de bonheur retentit à mon oreille; j'entrouvre les yeux... oh! parents bien-aimés! Je n'oublierai jamais cet ineffable moment! Je vois, je reconnais le visage d'André, de mon fidèle ami, penché sur le mien... « Tu vis! Que le Ciel soit béni! » s'écrie-t-il, et de chaudes larmes coulent sur mon visage et il m'embrasse avec effusion... André, mon bon André! c'est tout ce que je pus dire.

» Une heure après, couché, tant bien que mal, dans une ambulance improvisée, au milieu d'autres infortunés, mais ayant près de moi mon généreux et inséparable ami, qui me prodiguait les soins d'une sœur, nous voyons venir un médecin; il m'examine à la hâte, me regarde fixement et me dit: « Dans trois semaines, tu pourras reprendre ton fusil! ». Plus rassuré encore, André me serre les mains et me conte ceci: « Engagé sur un autre point, je t'avais perdu de vue; ma douleur fut grande en ne te revoyant pas le soir. Il était trop tard pour faire des recherches; mais, dès le point du jour, je me mis à visiter attentivement les lieux où notre bataillon avait combattu; enfin, j'eus le bonheur de te retrouver; maintenant, tu sais le reste. »

» Chers parents, quelle dette j'ai contractée envers cet excellent ami! Oh! je l'espère de toute mon âme, vous ou moi nous saurons l'acquitter un jour. Voyez-vous, on s'aime tant quand on est éloigné de sa patrie! En voilà une preuve touchante et mémorable, n'est-ce pas?... »

La lecture de cette lettre, où respirait l'âme ardente et loyale du pauvre conscrit, fit verser encore beaucoup de larmes; elle ravivait, de part et d'autre, tant de souvenirs, elle rouvrait tant de blessures!... La bonne maman roulait, entre ses mains agitées, les grains noirs du chapelet sur lequel elle avait l'habitude de prier; le père Georlet restait immobile, les bras appuyés sur la

poitrine, la tête plongée entre les mains, Marie éprouvait de légers tremblements dans tout le corps... Cependant, cette douleur vraie et forte n'empêchait pas cette famille unie et affectueuse de témoigner sa gratitude à l'humble soldat, dont la noble conduite provoquait son admiration, en même temps que ses plus vives sympathies. Certes, nous pouvons l'affirmer, André souffrait, car rien ne le mettait autant à la gêne que de s'entendre louer; mais les touchants témoignages d'estime et de reconnaissance dont il se voyait entouré, étaient dictés par le cœur; dès lors, comment, lui — qui vivait par le cœur — aurait-il pu les repousser?

« — C'est égal, c'est égal! insistait André, notre François s'est exagéré les services que je lui ai rendus. Notez bien, qu'après la bataille, c'est un devoir pour tous de relever les blessés et de leur donner des secours; dans l'occurrence, ajouta-t-il, en regardant madame Georlet, votre fils, n'aurait-il pas agi exactement comme moi? »

« — Oh! Dieu! Je m'en porte garante!... Mais, M. André, cela n'ôte rien, absolument rien au mérite de votre belle et charitable action; laissez-nous donc le bonheur de l'apprécier comme elle doit l'être! »

Marie garda encore le silence; mais elle arrêta sur André des yeux pleins de reconnaissance et semblait le bénir, par le regard, des soins qu'il avait prodigués à son frère.

(1) Cette émouvante et exacte relation de la plus remarquable phase de la bataille de la Moskowa — contenue dans les lignes guillemetées — a été publiée en 1836, dans *l'Observateur* d'Avesnes; elle est due à M. Dormoy, major en retraite, officier de la légion d'honneur.

UN SERVICE FUNÈBRE À DUBBUY

« *Le prêtre.* Les morts sont endormis dans la poudre.

« *Le chœur.* Ils se réveilleront, les uns dans l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre, pour y dormir à jamais... »

« *Le prêtre.* Heureux ceux qui dorment dans le Seigneur! Ils se reposent, dès à présent, de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent. »

Sublime fragment du dialogue que l'Église répète depuis des siècles, au pied du cercueil qu'on lui présente! Ce cercueil contient-il les cendres d'un roi puissant ou d'un pauvre métayer, elle n'y changera pas un mot!...

La fin des destinées humaines, voilà ce que la religion chrétienne se propose avant tout. Quelles consolations, quelles divines espérances son cœur maternel ne nous procure-t-il pas, quand nous sommes frappés et éprouvés par un deuil récent!

Le lendemain de l'arrivée du soldat, le père et la mère de François, vêtus de deuil, s'étaient empressés de se rendre chez leur vieux curé, pour lui annoncer la funèbre nouvelle et demander qu'il voulût bien célébrer une messe solennelle pour le repos de l'âme du défunt. Le bon prêtre, fort ému du malheur qui les frappait, sut trouver dans son cœur pieux des paroles pleines d'onction et de ferveur pour raffermir ses désolés paroissiens; puis, après qu'ils eurent pris congé de lui, il se rendit dans son jardin où il se promena à pas lents, livré à de profondes méditations.

M. le curé Rasquin était un homme de petite taille, cachant, sous un extérieur chétif, une grande force morale et physique. Son visage amaigri, un peu austère, ne plaisait pas au premier abord, mais quand on avait examiné pendant quelques instants ce front pur et intelligent, cette bouche un peu large mais d'où s'échappait une voix qui allait à l'âme; ce regard chaste et profond, d'où jaillissait la flamme de la charité et les rayons de la foi, on se sentait pris d'une respectueuse sympathie et d'une confiance sans bornes.

Que de fois le bon curé, pendant les temps désastreux de l'empire, avait réfléchi sur les maux occasionnés par la guerre! Mieux que personne il savait que ces maux sont inhérents à

l'espèce humaine; mais en apprenant la mort glorieuse de l'un des enfants de Durbuy, l'une des innombrables victimes de la retraite de Moscou, il s'était senti douloureusement affecté.

Songeant à l'infortuné Georlet, le curé se disait: s'il est un dévouement admirable, sublime, c'est à coup sûr, celui de tant de jeunes conscrits qui, à la fleur de l'âge, arrachés à leur famille en pleurs, font abnégation de leurs goûts, de leurs habitudes, de leur liberté pour se soumettre à une discipline sévère, aux fatigues, aux privations d'abord, puis, au premier signal, sont prêts à faire de leur poitrine un rempart contre l'ennemi. Et, ce qui est plus méritoire encore, ils savent qu'après leur mort, aucun bruit ne se fera autour de leur nom, confondu dans l'oubli avec celui d'une foule de leurs proches! A quoi d'ailleurs aura servi leur dévouement, leurs vaillants efforts?... à mettre en relief les ambitieux et les insatiables conquérants.

Quoi! le sang versé si généreusement pour l'accomplissement du devoir, pour le service de la patrie serait prodigué en vain par tant de milliers d'hommes et serait infécond et sans récompense!... Ô Dieu puissant! toi qui permets ces immenses boucheries, ces hécatombes humaines, je n'en puis douter! l'œil de la justice saura distinguer ces héroïsmes obscurs, ces sacrifices ignorés ou méconnus par l'indifférence ou par l'ingratitude! Ton cœur paternel, qui n'oublie rien, saura les rémunérer, leur donner une place d'honneur dans tes parvis célestes!... Pour nous, tes humbles ministres, nous nous rappellerons ces mots de l'Écriture: c'est une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de la peine due à leurs péchés.

Puis, comme toujours, mettant ses actes en harmonie avec ses paroles, M. Rasquin ouvrit son bréviaire et lut l'office des morts.

II.

Rendons hommage aux habitants de Durbuy. Il est peu d'endroits où la sympathie pour l'infortune se manifeste avec plus de sincérité et d'unanimité. Dès qu'une famille est éprouvée par les revers, toutes les autres semblent l'être également. C'est à qui offrira spontanément ses secours ou ses consolations.

Trois jours après la visite des parents de François chez leur pasteur, vers les 9 heures du matin, l'église de Durbuy était trop petite pour contenir la foule recueillie qui se pressait autour d'un catafalque, placé au milieu du temple. Chose touchante! et qui témoignait du sentiment délicat des assistants, la plupart étaient vêtus de deuil. Il va de soi que André accompagna la famille Georlet; n'avait-il pas acquis le droit de mêler sa prière et ses larmes à leurs prières, à leurs larmes!

A l'issue de la messe, le vénérable curé monta en chaire, et, au milieu du recueillement général, il s'exprima en ces termes;

Mes chers frères,

Le pieux sentiment dont vous avez fait preuve en assistant, si nombreux, à l'office de ce jour, est digne d'éloges. Tout en donnant une nouvelle marque d'estime et de sympathie à une famille éprouvée, vous avez voulu rendre un dernier et solennel hommage à la mémoire d'un héroïque enfant de Durbuy. En effet, François Georlet s'est montré digne de la race ardennaise — race honnête, solide et courageuse.

À la fleur de l'âge, François quitta son champ, son foyer, sa famille, pour obéir à la loi et servir sa patrie.

Un témoin digne de foi, un ami dévoué, nous a dit comment François avait compris et pratiqué ce devoir sacré. Elle est rude, mes frères, la tâche du soldat, en temps de guerre surtout! Cependant, elle ne fut pas au-dessus des forces du jeune conscrit. Il supporta avec courage les fatigues, les privations et les peines; il regarda, la mort sans crainte... Pourquoi, mes chers frères? Je vais vous l'apprendre: en suivant l'itinéraire de la vie, François avait pris l'honneur pour guide et Dieu pour boussole.

Vous connaissez, mes frères, la fin glorieuse et éminemment chrétienne de notre concitoyen. Le dirai-je? ce qui m'émeut le

plus, dans le récit de cette belle mort, c'est la touchante idée qu'il eût d'embrasser encore une fois la petite médaille de la Sainte Vierge, devant laquelle il avait si souvent prié, en songeant à nous tous et dont il ne s'était jamais séparé par la pensée depuis son départ de Durbuy. Oh! oui, mes frères, je me représente si bien notre bon François, en ce moment suprême! et, quoique vieux et brisé, je ne saurais me défendre d'un vif attendrissement... en ce moment, dis-je, je vois le soldat mourant, étendu sur la neige sanglante... Pour une dernière fois, hélas! les souvenirs du foyer, de notre vieille église, de nos montagnes viennent le consoler et lui parler de nous... Eh bien! mes frères, c'est dans ce moment même, que son dernier soupir, son dernier souffle s'est exhalé sur l'image de N.-D. de Luxembourg, la Sainte patronne des Ardennes... Oui, mes frères, la dernière pensée du pauvre conscrit, du vaillant soldat de Napoléon, a été pour sa pieuse mère et pour la divine Consolatrice des affligés!

Ô mes enfants! Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!... Non, non, je n'hésite pas à le déclarer! une mort reçue en de pareilles conditions, une mort acceptée avec une résignation si chrétienne, mérite la récompense des martyrs. François Georlet a droit à la miséricorde, à la munificence du Très-Haut! une impérissable couronne lui est réservée.

Consolez-vous, ô parents affligés, ô chrétiens! nulle vertu n'est oubliée, nul sacrifice ignoré devant l'éternelle justice de Dieu; l'âme de François est au ciel. Que ses cendres reposent en paix sur les bords glacés de la Bérézina! Ce fut là où notre vaillant concitoyen succomba en se dévouant pour permettre à d'autres, plus heureux que lui, de revoir leur patrie!

Que le souvenir d'un tel homme nous encourage et nous fortifie; surtout sachons le conserver. C'est par la prière, cette chaîne divine, que nous restons en communication, que nous restons liés à ceux que nous regrettons, que nous pleurons. Mes frères, vous le savez, s'il est une voix agréable et puissante au cœur de Dieu, c'est bien celle de la prière des enfants de la terre; elle arrive au ciel sans que rien puisse l'affaiblir, l'étouffer ou lui faire obstacle. Élevons-la donc, cette voix, interprète de nos cœurs affligés, mais aussi pleins d'espérance et de foi! Élevons-la en faveur de François Georlet, de celui qui fut notre ami, notre frère, notre fils!...

Le vénérable prêtre avait dit, il descendait à pas lents de la chaire et on l'écoutait encore. Cette courte oraison funèbre allait si bien à tous les cœurs! L'émotion du vieux prédicateur, son regard inspiré, son geste sobre, mais pathétique, ajoutaient tant de force à sa parole, et l'on sait que cette sorte d'éloquence muette, exalte et captive les masses. En rappelant, dans son humble église, la foi, le dévouement d'un soldat chrétien, M. Rasquin avait vivement remué la fibre nationale, et, dans nos montagnes, plus qu'ailleurs, croyons-nous, elle vibre instantanément, profondément; elle vibrera toujours!

La foule, plus attendrie encore qu'à l'arrivée, s'écoula silencieusement, chacun emportait les salutaires impressions d'une heure entièrement consacrée aux nobles regrets, aux pieux souvenirs que la religion aime à sanctifier.

III.

De retour au logis, le père Georlet raconta à son hôte un fait étrange survenu au village de Vaux-Chavanne, à la suite d'une cérémonie analogue.

Entré comme conscrit, en 1806, le jeune Leloxhay, de cette commune, avait été dirigé sur l'Espagne.

Dans une bataille, où les Français éprouvèrent un échec, ils furent obligés d'opérer leur retraite; ce jour-là, Leloxhay reçut deux blessures et resta évanoui sur le champ de l'action. On le croyait mort et il fut rayé des contrôles. Quelque temps après, sa famille apprenait ce douloureux événement.

Néanmoins, doué d'une force d'âme peu commune, resté au

pouvoir de l'ennemi, le jeune soldat survécut à ses blessures; mais on le garda prisonnier, et comme tant d'autres infortunés, il eut à subir l'infâme torture des pontons anglais. Enfin, l'année dernière, il put revenir au pays. Jugez de son émotion, mon cher André, quand un jour, à proximité de son village, il entendit, en débouchant d'un ravin, le doux son de la cloche natale qui avait tinté pour son baptême et pour sa première communion... Animé par un sentiment de vive gratitude envers la Providence, qui le ramenait de si loin, il voulut d'abord entrer dans la vieille église, avant de se rendre au sein de sa famille, dont l'habitation était située à une des extrémités du village.

Une messe mortuaire allait commencer; quand elle fut terminée, et au sortir du temple, on entoura le militaire avec curiosité, puis on lui demanda son nom? Lambert Leloxhay, répondit-il. — «Lambert Leloxhay! vous vous moquez de nous, sans doute? Le pauvre Lambert est mort et enterré depuis longtemps, et la preuve c'est que vous venez d'assister à la messe anniversaire que son oncle fait célébrer tous les ans, à pareil jour, pour le repos de l'âme de son neveu.»

Le malheureux soldat chancelle et devient d'une pâleur effrayante. Personne ne le reconnaît, ne le veut reconnaître... Son visage basané, ses traits altérés par la souffrance, la misère, la fatigue et surtout par la terrible commotion qu'il vient d'éprouver, son vieil uniforme en lambeaux, tout contribue à éveiller la défiance autour de lui.

«Mon oncle! me disent-ils, infortuné que je suis! Mais alors je n'ai plus ni père, ni mère?... Ils sont donc morts!... Oh mon Dieu! Quoi! Je ne les reverrai plus jamais, plus jamais! Hélas! pauvre orphelin, que vais-je devenir?...»

Leloxhay, parlant ainsi d'une voix étouffée, le cœur à demi-brisé, s'affaisse sur le revers d'une tombe gazonnée et se met à sangloter, la tête plongée entre les mains. A ce moment, son oncle, sorti l'un des derniers de l'église, paraît enfin... On l'appelle, on lui dit ce qui se passe... À son tour, il examine attentivement le soldat, et, ô douleur! lui ne veut pas non plus le reconnaître et ose le traiter d'imposteur... À ce mot flétrissant, Leloxhay devient livide, se lève brusquement, essaie de dominer ses cruelles émotions, et tirant un papier jauni, roulé dans un étui de fer blanc, pendant à sa boutonnière, il le remet à son oncle, en lui disant: «Voilà mon congé, il est en règle, il vous prouvera que jamais je n'ai été un imposteur.» En dépit de ce témoignage, l'oncle persiste à repousser le soldat... Leloxhay est au désespoir... Tout à coup, il se frappe le front et s'écrie: «Mon oncle, vous allez vous rendre à l'évidence; vous devez vous rappeler, qu'étant fort jeune, je suis tombé, un jour, sur l'escalier de pierre de votre maison, et que vous vîtes en hâte à mon secours? Quand vous me relevâtes, j'avais deux dents molaires brisées; voyez l'intérieur de ma bouche, sont-elles repoussées?...» — Il serait donc vrai! dit enfin le vieillard, subitement attendri, mon pauvre neveu, mon cher Lambert! pardonne-moi, je reconnais mes torts... Mais, hélas! comme te voilà changé!...» puis, ils s'embrassèrent en pleurant.

«— Votre récit m'a bien vivement intéressé, dit André, à son hôte, et qu'est devenu le héros de cette émouvante histoire? »

«— Il étudie actuellement au séminaire de Namur pour devenir prêtre. Il avait déjà cette vocation avant de revêtir l'uniforme et vous voyez que ni la guerre, ni les périls, ni les voyages n'ont modifié ses idées, ni ses sentiments religieux.»

«— En effet, M. Georlet, il faut admirer dans cet homme prédestiné, la magie de la vocation: Leloxhay a été soldat, il a souffert, combattu; il a lutté contre ses passions et contre l'ennemi, je crois fermement que sa première profession servira à donner plus d'autorité et de prestige à celle qu'il se propose d'exercer. L'expérience pratique des choses aura augmenté et facilité son initiation à toutes celles qui sont de son futur domaine, et elles sont nombreuses (1).

» Encore un mot, si vous me le permettez, sur ce brave

Lelonxhay: je suis persuadé d'une chose; si sa bonne mère eût vécu, elle aurait infailliblement reconnu son fils du premier regard, sans hésitation aucune, eût-il été cent fois plus malheureux, plus méconnaissable. Qu'en dites-vous, Madame Georlet? »

« — Oh! vous avez mille fois raison! s'écria celle-ci, une mère voit par le cœur, bien plus encore que par les yeux. »

« — Ce bon André! se disait tout bas Marie, oh! bien sûr, sa tendre mère devait ressembler à la mienne! »

(1) M. Lambert Lelonxhay, dont le nom et l'histoire deviendront légendaires dans nos Ardennes, naquit à Vaux-Chavanne, le 17 décembre 1788. Il étudiait chez M. Helman, curé à Dochamps, lorsqu'il fut obligé de partir pour l'armée. À son retour au pays, il entra au séminaire de Namur, d'où il sortit vers 1820 pour être nommé vicaire à Hotton.

En 1821, la cure de Soy venant à vaquer, M. Lelonxhay fut désigné pour l'occuper et il la desservit encore aujourd'hui. C'est là, que depuis 56 ans, le patriarche du clergé ardennais donne le pain d'amour et de vie, de cette vaillante main qui, sans doute, autrefois, donna la mort sur les champs de bataille. M. Lelonxhay avait été un brave et loyal soldat, il devait être un bon prêtre: il avait noblement servi sa patrie, non seulement il continua à l'aimer et à la servir, mais il sut le prouver en se consacrant au saint ministère, en servant Dieu de toute son âme, puis, son prochain autant et plus que lui même!

Du reste, les travaux apostoliques, les vertus sacerdotales, la longue et glorieuse carrière du pasteur ardennais sont récompensés, dès maintenant. Entouré de l'affection et du respect de tous, heureux des bienfaits que sa main gauche distribue à l'insu de sa droite, très considéré par ses supérieurs, le vénérable nonagénaire continue à jouir d'une bonne santé et de ses facultés intellectuelles; quant à son cœur, il ne peut vieillir: les sentiments de foi, d'espérance et de charité qui l'ont animé, jusqu'à ce jour, ne finiront qu'avec son dernier soupir.

Qu'on nous permette de clôturer ce chapitre par un extrait de la remarquable brochure de feu M. J. B. Geubel, où il est question de l'antique village de Soy et de son respectable pasteur.

« Nous arrivons au village de Soy; c'est là que nous rencontrons le berceau de la civilisation moderne, du moins pour ce qui concerne une grande partie du Luxembourg.

» Certes, bien que le fer fût leur substance naturelle, ces gens-là n'étaient pas libres, tant s'en faut. Il n'était pas facile à eux d'aller entendre les simples mortels qui renversaient les idoles, abolissaient les sacrifices, faisaient table rase des anciens cultes et remplaçaient tout par la Bonne Nouvelle.

» Un jour, cependant, quelques habitants de Soy prirent le chemin raboteux qui les conduisait vers Durbuy et Warre, où les Romains avaient pris racine, habitaient les châteaux et tenaient le peuple sous leur joug. Ces hommes furent vivement impressionnés, en écoutant ce qu'on leur rapportait de ce qui s'était passé en Judée, et ils conçurent à l'instant que tous les hommes étaient égaux et qu'ils n'avaient qu'à le vouloir pour être libres.

» Ils revinrent à Soy et ne trouvèrent rien de mieux que de faire connaître aux paysans ce qu'ils avaient vu et entendu.

» Les dieux *protecteurs* de l'empire n'étaient plus rien, ils avaient cédé la place à un sacrifice très innocent: un peu de pain, de vin et d'eau avait remplacé tous les sacrifices offerts à des dieux qui ne représentaient que la plus abjecte immoralité.

» Les quatre forgerons de Soy qui se rendirent à Tohogne, pour entendre les apôtres, sont donc les premiers qui, dans notre pays, reçurent l'Évangile; leurs noms méritent d'être conservés à la postérité: ils s'appelaient Hencotte, Dagabert, Hencocia, Holmidoine; tels sont les quatre noms qui m'ont été révélés par les archives de la fabrique de Soy, qui furent précieusement conservées par M. le curé Lelonxhay, un ancien militaire, un vieux camarade de bonne foi, qui a fait ses études avec moi au séminaire de Namur.

» M. Lelonxhay avait fait démolir l'autel de l'église de Soy, qui allait être rebâtie avec le subside de l'État, et il m'a montré deux vases ou verres blancs qui, tous deux, semblaient de la fin de l'époque romaine, parce qu'ils étaient fabriqués de la même façon, ayant les bords unis et le dessous festonné, comme il en était de ceux de cette époque.

» Ils avaient été trouvés dans l'intérieur du mur formant le carré oblong de l'autel, couvert chacun d'une rondelle en ardoise, et con-

tenant encore des reliques sacrées, lesquelles étaient enveloppées dans un parchemin portant le cachet en cire rouge encore intact, et timbrées d'un écusson aux trois merlettes.

» J'ai laissé ces objets chez le curé qui se proposait de les remettre à l'évêque de son diocèse.

» Je m'étais rendu à Soy, parce que j'avais l'ordre de faire replacer les pierres tombales qui furent ensuite remises dans l'église, dans un mur spécialement désigné; elles le méritent bien. J'en donnerai le détail ultérieurement.

» A l'entrée de l'église, j'ai remarqué un vase en pierre d'une pièce qui avait la forme d'un tonneau défoncé et qui n'était rien autre qu'un vase d'ablution comme il en existe à Amberloup.

» La chapelle castrale existait encore tout entière dans l'église même, avec une tombe qui rappelait les anciens seigneurs; elle avait été bâtie par Albert de Ligne, époux de la princesse Marie de Barbanson, fille d'Evrard de Barbanson, ce que l'on voit par l'acte de fondation de cinq messes par semaine, du 21 mai 1645, revêtu du sceau de Ligne.

» Evrard de Barbanson avait épousé Louise, comtesse d'Ostfrise de Dave.

» L'ermitage qui est situé au-dessus de Soy, fut fondé en 1606 par un prince de Barbanson, et servit à l'enterrement des pestiférés; il est encore desservi par un ermite, ami de la culture, qui en a grand soin.

J. B. GEUBEL, *Voyage de Marche à Rome en vingt-quatre heures*, A.I.A.L. 8 (1874), pp. 205-228.

NOTRE-DAME DEL CHERRA

Salut à toi, Vierge immaculée! Ton front couronné d'étoiles brille au faite des cieux, à la droite de Jehovah! Fidèles, nous te consacrons ce jour solennel. Viens, parais dans la chapelle antique et répands ta lumière. Vois nos fronts courbés dans la poussière, daigne entendre nos humbles vœux; exauce nos prières!
MICKIÉWITZ

Au confluent du ruisseau de Vedeur avec l'Ourthe, s'élève un immense rocher dont la pente orientale livre passage au chemin de Durbuy à Tohogne; à mi-côte de ce chemin, se trouve l'antique chapelle *Del Cherra*; son élégante façade est mise en relief par le fond gris et terne de l'aride rocher sur lequel elle s'appuie.

De ce point, un site mouvementé attire les regards du spectateur: les eaux claires et rapides du torrent, les vives ondulations du sol, les prés émaillés, les bois chevelus contrastent avec l'âpreté et les proportions gigantesques des blocs de granit, entre lesquels ils sont placés et se confondent parfois avec eux.

La Madone del Cherra est, depuis un temps immémorial, en grande vénération dans notre contrée. Lors de l'Annonciation, une foule de fidèles, en costume bigarré et pittoresque, afflue des villages voisins et du fond même de l'Ardenne. Les chemins et les étroits sentiers qui bordent la rive en sont couverts et l'on voit les uns égrenant leur chapelet en disant leurs paternôtres, d'autres chantant des Litanies, tous n'ayant qu'un but: Venir humblement réclamer l'intercession de la Sainte Madone.

Cette chapelle est un monument vénérable. Que d'hommes disparus de ce monde ont apporté au pied de son autel l'encens de leurs prières! On aime à s'arrêter sur son seuil: soit quand le beau printemps verdit et parfume ses alentours, soit quand les vents font entendre leurs fortes voix qui se modulent, affaiblies, dans l'intérieur et semblent les accords des âmes de ceux qui la hantèrent jadis.

Souvent, pendant la nuit, ce sanctuaire est éclairé par quelques cierges. Cette douce lumière se détachant sur le paysage, produit un effet magique. Vierge Marie! Étoile du matin, dirigez vos rayons propices sur les chrétiens dont l'humble piété vous offre ces purs symboles d'amour et de foi. Sans nul doute, une pauvre mère vous prie pour son enfant malade, une sœur, pour un frère à la veille d'entreprendre un long voyage, une fiancée, pour que la conscription ne lui enlève pas son ami de cœur, un père, pour que son fils, égaré par les passions, revienne à l'obéissance, à la vertu... Ô Sainte Vierge

Marie, à notre tour, nous vous supplions; ayez pitié du pauvre monde! Une fois de plus, Tendre Mère du Sauveur, soyez le Secours des chrétiens, la Consolatrice des affligés!

A l'approche d'un malheur ou d'un deuil prochain, la plupart des familles de Durbuy font des neuvaines à Notre-Dame del Cherra, Pieux usages! la tradition, les beautés d'une nature biblique leur donnent tant de charme et de majesté!

La bonne mère Georlet avait tout de suite songé à faire une neuvaine pour le repos de l'âme de son infortuné fils. Cependant, combien de fois déjà, dans l'espérance de voir les jours de son enfant, mis à l'abri des périls, des funestes passions et des combats, n'avait-elle pas eu recours à la Mère des sept douleurs... Elle ignorait alors que François n'existait plus! Maintenant que le malheur était là, présent, irrévocable, c'était encore au pied de l'autel de Marie qu'elle venait, dans sa foi, implorer la force de la résignation, la consolation de l'éternelle espérance.

Presque toujours, l'autel de la Madone est orné de frais bouquets; les uns cueillis aux buissons de l'églantier ou sur les lianes entrelacés du chèvrefeuille, les autres dans les riantes parterres. Marie, notre pieuse enfant, ne pouvait oublier cette offrande parfumée: une rose mousseuse entrouvrait ses pétales au milieu d'une touffe de bleus myosotis.

Le premier jour de la neuvaine, André se joignit à la famille, et, alors, pendant que ses hôtes agenouillés priaient en silence, lui resta un peu en arrière, droit sur ses jarrets, qui n'avaient jamais tremblé quand le canon grondait, que les balles sifflaient et que les coups de sabre tombaient drus comme grêle... Dieu merci! ce n'était donc pas le respect humain qui, en ce moment surtout, lui faisait garder cette attitude. Le soldat voulait encadrer, dans ses meilleurs souvenirs, le spectacle édifiant de cette famille chrétienne, conservant, à l'heure de l'adversité et du deuil, la confiance en Dieu et une foi invincible dans le dogme consolateur de l'immortalité de l'âme.

— Oh! se disait-il intérieurement, les esprits forts auront beau faire et s'agiter, ils ne parviendront jamais à éteindre ces consolantes et salutaires croyances dans notre vieille Ardenne; elles prennent leur source dans la religion de nos pères; nul ne pourra les déraciner!

L'attitude recueillie et pleine de charme de la jeune fille attirait particulièrement l'attention d'André. Jamais il n'avait vu prier avec cet abandon ingénu et cette ferveur angélique. L'image de la Piété, couronnée de sa pure auréole, brillait sous ses regards. Oh! pensait-il, heureux sera l'époux de Marie! Il possédera ce trésor inestimable: *Une femme sincèrement chrétienne.*

Sa prière terminée, Marie vint se placer à ses côtés, et, belle d'une sainte espérance, elle lui dit:

« — La foi est comme une fleur suave dont le parfum lointain fait pressentir les jardins du Paradis, où les âmes de ceux que nous avons aimés respirent dans une ineffable paix. »

« — Oui, répondit le soldat, et cette foi, fécondée par la rosée du ciel, vivra éternellement en vous, parce que votre âme est pleine de piété, de grâce, de candeur et de bonté. »

LES HORREURS DE LA GUERRE

Comme il y a un fleuve de sang qui coule depuis le berceau du monde jusqu'à nous, en élevant une voix qui crie toujours *fratricide, fratricide!* Il y a là un même fleuve de sang qui coule du sommet du calvaire jusqu'à nous, en élevant la voix qui crie sans cesse *fraternité, fraternité!* Le premier est le fleuve de sang versé par l'égoïsme, le second est le sang versé par l'amour pour donner la vie.

LACORDAIRE

En allant faire sa visite de condoléance à la famille Georlet, le curé invita André à venir dîner chez lui. Il désirait connaître à fond l'ami de François, le soldat qui n'avait pas voulu accepter de grade dans une armée où la bravoure, l'instruction et l'aptitude étaient si vite et si noblement récompensées. André, vive-

ment touché de l'honneur qu'on lui faisait, accepta avec empressement.

Le lendemain, assis à la table de son nouvel hôte, et, comme il arrive toujours en pareil cas, entre la poire et le fromage, les langues commencèrent à se délier.

Le curé interrogea le voltigeur sur les batailles auxquelles il avait assisté. Celui-ci s'attendait à cette question; néanmoins, son front se rembrunit un instant, puis il parla en ces termes:

« — A peu de chose près, M. le curé, les batailles se ressemblent. Je ferai seulement observer « qu'à la guerre tout se concentre dans deux mouvements principaux, savoir: de marcher à l'ennemi pour le combattre, ou de se retirer pour s'en éloigner selon les circonstances » (1). Comparez, je vous prie, les diverses et nombreuses relations des historiens sur ce sujet, vous serez convaincu de cette vérité. En proie aux violentes émotions du combat, dans ce formidable bruit de fanfares, de tambours, de détonations, de cris de victoire et de râles de mourants, comment serait-il possible à un soldat, pauvre unité perdue dans le choc de tant de milliers d'hommes, de discerner quelque chose? S'attaquer, se défendre, se presser, se détruire, tels sont les pensées et le but des combattants.

« Plus j'ai assisté à ces luttes gigantesques, plus aussi j'ai eu la guerre en horreur. Combien je voudrais pouvoir la discréditer, ou du moins en atténuer les fatales conséquences! Derrière ce mot magique de gloire, avec lequel on passionne la jeunesse enthousiaste, j'ai vu, tant de fois, surgir d'amères déceptions! On ne sait pas, M. le curé, ce que notre vieil uniforme cache de douleurs, de misère et de désenchantements!...

« Quand une bataille a été livrée, les bulletins mensongers contiennent tous, après un éloge exagéré, accordé aux vainqueurs, cette phrase banale et stéréotypée: L'ennemi a perdu trois mille, quatre mille hommes: nos pertes sont relativement peu considérables. Voilà comment on apprend au pays le résultat de la lutte fratricide, où l'on parle moins de la mort de 10.000 soldats que de 2 ou 3 hommes qui se sont noyés, ou d'un ivrogne tombé dans un puits.

« Ah! si ces bulletins étaient toujours sincères, s'ils peignaient fidèlement ces atroces tragédies!

« Mais, avant de continuer, permettez-moi de vous demander, M. le curé, si, comme moi, vous êtes convaincu que la guerre est une nécessité sociale, absolue, qui, à certaines époques, s'impose aux nations? »

« — Sans doute, M. André. Hélas! Ce fléau est entré dans le monde quand les deux premiers nés d'Adam se sont trouvés en présence; il a commencé par un fratricide. Le ciel lui-même a été le théâtre de combats: la rébellion des mauvais anges n'a-t-elle pas obligé Dieu à précipiter ceux-ci dans les ténèbres? La guerre est un spectacle formidable que les hommes auront sous les yeux jusqu'à la fin des temps; et l'utopie de l'impraticable paix de l'abbé de St-Pierre ne cessera de recevoir les démentis les plus sanglants. Pourquoi? parce que le Bien et le Mal lutteront éternellement: parce que les passions humaines et l'ambition des rois, causes premières des guerres, n'ont pas de terme; parce que,

C'est le courroux des rois qui fait armer la terre,

C'est le courroux du Ciel qui fait armer les rois!

« Il y a dans ces vers de J.-J. Rousseau autant de vérité que de profondeur.

« En effet, le sang a toujours coulé dans l'univers. *Les hommes l'ont répandu comme l'eau* (2). *Et toute la terre en a été arrosée* (3). *La mort, les querelles, l'épée, les oppressions, la peste, la famine, le sang* (4), fléaux ou châtiments que Dieu inflige à l'homme pour le punir de ses prévarications ou du mépris de son nom, remplissent les trois quarts des annales humaines.

« Du reste, André, la guerre est un fait divin. Le titre de *Dieu des armées* rayonne à chaque page de la Bible. Notre-Seigneur

Jésus lui-même, le Prince de la paix, n'a-t-il pas dit: Je ne suis pas venu apporter la paix, mais bien la guerre? C'est pour obéir aux ordres du Tout-Puissant qu'Abraham, Moïse, Josué, Gédéon, David (5), les Macchabées, etc., s'arment du glaive, combattent à outrance et proclament la sainteté des guerres entreprises pour glorifier le Très-Haut, pour défendre ou venger la patrie. Cyrus, l'un des plus insatiables conquérants du globe, est appelé par Isaïe *l'Oint du Seigneur*. Daniel, le divin prophète, n'a-t-il pas été le premier ministre du fondateur de l'empire des Perses? L'Eglise honore comme Saints une foule de héros qui ont vécu et qui sont morts sur les champs de bataille.

» Les dernières guerres ont été longues et meurtrières, il est vrai; mais Dieu, en les permettant, en les prolongeant, doit avoir eu ses desseins, qu'il nous est interdit de connaître. Nous savons en outre que rien ne se fait sans sa suprême volonté, devant laquelle nous devons surtout nous incliner avec amour.

» Ce discours, dans la bouche d'un humble prêtre, pourrait paraître étrange et hardi à d'autres que vous, mon cher André. Cependant, il est basé sur des faits indéniables. Le phénomène de la guerre frappe d'autant plus les esprits sérieux que depuis vingt-cinq ans, il est en permanence sous nos yeux. Il doit nécessairement faire réfléchir ceux qui ont charge d'âmes. Tout en déplorant, du fond de mon cœur, ses effets désastreux, j'en recherche les causes et les conséquences: hélas! jusqu'ici je n'en ai trouvé l'explication que dans les Saintes Écritures. »

« — C'est parfait, M. le curé, vous envisagez la question sous son véritable jour; pour la traiter à un point de vue aussi élevé, je n'ai ni votre instruction, ni votre sagesse, mais vous m'aidez puissamment: vous me prouvez la nécessité de la guerre; voilà l'introduction naturelle qu'il fallait à ma simple dissertation sur les horreurs de ce fléau. Vos préliminaires donnent le sens, la raison d'être, la conclusion utile et pratique à la thèse que je me propose de développer, de concert avec vous.

» Toutefois, si j'ose aborder un tel sujet, c'est à cause du bien que je voudrais pouvoir réaliser et aussi parce que j'ai beaucoup souffert. »

« — Excellentes conditions, André, pour juger, comparer et surtout pour réfléchir. »

« — J'ai souvent pensé, qu'il serait éminemment utile de faire ressortir les horribles conséquences de la guerre, plutôt que de les dissimuler, comme il arrive presque toujours. »

« — Vous m'intéresserez beaucoup en exposant vos idées à cet égard. En effet, André, les bulletins peuvent caresser la fibre nationale, mais jamais ils n'imposeront à l'homme froid et réfléchi. »

« — Sans doute, M. le curé, et ce ne sont pas seulement les bulletins louangeurs et mensongers, mais aussi les peintres et les poètes qu'il faudrait mettre en cause. Entrez dans un musée, voyez les œuvres de nos principaux peintres de bataille, David, Gérard, etc. Le plus souvent ils s'attachent à représenter une bataille, sous les couleurs les plus resplendissantes. A l'avant-plan vous voyez le général en chef, entouré d'un état-major chamarré de broderies et de décorations; l'attaque à la baïonnette, la charge brillante des escadrons, les artilleurs enveloppés d'un nuage de blanche fumée, l'ennemi fuyant à l'horizon; toutes les physionomies respirent l'enthousiasme, la santé, la vigueur; on cherche l'effet, le mouvement, l'éclat. Dans ces tableaux, dans ces récits qui passionnent la foule, où est la froide réalité, la lugubre vérité? Les morts eux-mêmes ont des attitudes superbes, héroïques. Mensonges! Hélas! j'ai vu mourir des soldats par centaines; la plupart, en recevant le coup fatal, se sont affaissés sur eux-mêmes, comme une masse inerte, sans plus faire un mouvement, et les autres, s'ils ont survécu plus longtemps, ils ont trop souffert pour avoir songé à *poser!*

» Pour atteindre le but que je me propose, je crois, M. le curé, qu'il serait préférable de vous citer des faits; hélas! presque tous

sont d'une brutale éloquence. Ils nous amèneront, peut-être, l'un et l'autre, à réfléchir aux moyens, non pas de supprimer la guerre, mais d'en atténuer, d'en adoucir les effets et de lui faire perdre son caractère féroce et barbare. »

(1) Le comte de Saint-Germain.

(2) David.

(3) Ecclé.

(4) Jérémie.

(5) Ceins ton épée sur ta hanche, brave des braves, marche dans ta force et dans la beauté.

II. — APRÈS LA BATAILLE

Parmi tous ces morts, frappés à l'âge de vingt ans, combien s'en trouva-t-il qui fussent devenus de grands poètes ou d'intègres magistrats; peut-être un Homère, un Michel-Ange, un Rossini, un Montesquieu, ont-ils été moissonnés lorsqu'ils allaient apparaître. Oh! ce n'est point une illusion, il est certain que tout champ de bataille renferme un génie mort avant l'heure. J. AMBERT

« L'heure terrible pour une armée — quand bien même celle-ci serait encore exaltée par le triomphe — est celle qui suit la bataille. Il s'agit, après avoir relevé les blessés et les mourants, d'ensevelir les morts. La crainte des contagions, la sinistre impression produite par le spectacle terrifiant de la mort sous les formes les plus lamentables; le sentiment du devoir et de la pitié, tout prescrit cette prompte et indispensable mesure.

» Les chefs désignent les soldats les plus valides pour parcourir le champ de l'action, devenu le champ des funérailles; on choisit, à la hâte, un emplacement à proximité des morts; ici, leur nombre est peu considérable, mais, là-bas! sur la hauteur, au débouché de ce village incendié, sur les revers de cette redoute, encore fumante, ils sont entassés les uns sur les autres... Et — combien de fois n'est-il pas arrivé que les morts furent plus nombreux que les survivants — les soldats devenus fossoyeurs, creusent des trous d'un mètre de profondeur, larges de deux mètres et d'une longueur de 10 à 50 mètres au plus. Ces fosses ne seront que trop tôt comblées! les cadavres font-ils jamais défaut? Livides, sanglants, défigurés, muets pour toujours, on les transporte à bras ou sur des civières... Cependant, parfois, un des fossoyeurs improvisés, s'écrie: *lieutenant* ou bien *major* (1), *venez donc voir!* Un blessé a donné signe de vie, ses membres se sont crispés, il sort d'une profonde léthargie... *Vite à l'ambulance!* Telle est la réponse à cet appel. Souvent aussi, le soldat fossoyeur reconnaît un ami, un compagnon d'armes, tout à l'heure brillant de santé, d'enthousiasme... et maintenant!... Enfin, les victimes sont étendues côte à côte, tête contre tête: fantassins, cavaliers, artilleurs, soldats, officiers; là, plus de rangs, plus de distinctions; tous sont confondus, pêle-mêle, tous vont reposer à jamais dans cette couche humide et froide!... Hélas! et penser que les derniers moments de beaucoup de ces malheureux auront été torturés, hâtés par la soif, le piétinement des hommes et des chevaux, l'ardeur du soleil ou l'âpreté des frimas, le manque complet de soins immédiats! Que voulez-vous, M. le curé; il s'agit, avant tout, d'assurer la victoire; après, seulement, on peut songer aux blessés, aux mourants. Enfin, quand la vaste tombe est remplie, on recouvre de quelques pelletées de terre cette rangée d'héroïques morts, tout est dit. »

« — Comment tout est dit? interrompit le curé en frissonnant. »

« — Tout est dit et sans retour! pas une courte oraison funèbre; point de parents pour pleurer sur les restes d'un fils, d'un frère; pas de prêtre pour réciter les dernières prières et arroser ce tombeau d'un peu d'eau bénite... Tout au plus, une simple croix de bois, pour indiquer, sur le sol étranger, le lieu où ont succombé les martyrs du devoir et de l'honneur, comme vous les appelez si justement hier, dans votre vieille église!... Quelques années plus tard, quand la moisson plus haute et plus féconde, ondulera sur ce tertre, quand la jeune fille y cueillera

une fraîche couronne de bleuets, quand le berger y passera en chantant, c'est à peine si l'on se souviendra de ceux qui moururent pour la patrie et la gloire du drapeau! »

« — Jamais, non jamais, André, je ne me serais figuré un pareil abandon, des malheurs de ce genre. C'est affreux.... »

« — Oui, c'est affreux et c'est chose mille fois plus affreuse encore, lorsque contraints à la retraite, comme en Russie, par exemple, il nous fallait abandonner nos morts, nos blessés derrière nous, avec la poignante pensée que souvent ils seraient mutilés par des barbares, ou resteraient exposés, sans abri, aux frimas, à la faim, aux oiseaux de proie et aux loups affamés, en réclamant à grands cris la mort; la mort, seul terme à leurs innombrables tortures!... »

(1) Major, était le nom qu'on donnait aux chirurgiens, à cette époque.

III. — PRISONNIERS DE GUERRE - LES AMBULANCES

Sur l'humide gazon, l'odeur de sang, de poudre;
Une fade vapeur comme un lourd cauchemar,
Et le bronze lointain avec des bruits de foudre,
Sillonnant l'horizon de son éclat blafard...
Les sœurs, les chirurgiens penchés sur les civières,
Les aumôniers pressés, la fosse ouverte au fer,
Des toits croulant au vent des flammèches dernières...
Dis, n'as-tu jamais vu ces spectacles d'enfer?

A. VAN WEDDINGEN

« Vous me direz : mais ils seront relevés et recueillis par les soldats ennemis?... Ah! qui pourra concevoir ou décrire le sort lamentable réservé à nos pauvres prisonniers de guerre en Espagne et en Moscovie? Les supplices infligés sur les pontons anglais ou dans les profondeurs des mines de la Sibérie? Les peuples les plus sauvages ont-ils jamais eu l'idée de ces cruautés, de ce raffinement de barbarie? Honte éternelle aux nations qui les ont créées et infligées sans pitié, ces atroces tortures! »

« — Déjà, et comme vous, André, je m'étais révolté à ce sujet. L'histoire flétrira énergiquement de pareilles infamies... Hélas! notre vie est si courte! Le devoir qui nous incombe à tous est d'être utile à nos semblables, autant qu'il nous est possible, fussent-ils même vicieux ou méchants, et cette vie on l'abrège violemment et nous tyrannisons notre prochain! »

« — Maintenant, M. le curé, aurai-je le courage de vous conduire aux ambulances, à l'heure où le vaincu songe à la vengeance, à l'heure où le vainqueur aspire à de nouveaux succès? Voyez, de toutes parts, on apporte les blessés; les chirurgiens sont là, dévoués, anxieux, armés du scalpel ou du bistouri; en peu d'instants des mains, des bras, des jambes coupés, sont hideusement groupés en tas; le sang ruisselle de toutes parts sur ce sol gluant, dans cette grange sombre, ou plutôt dans ce charnier où les chirurgiens doivent faire l'office du boucher. Et quels cris déchirants, quelles imprécations parfois, mais le plus souvent, la plainte expressive mêlée aux gémissements, aux pleurs déchirants, aux profonds soupirs, se font entendre et se confondent...

» C'est là surtout dans ces cruels moments, que l'on sent de quel secours immense serait la sœur de charité, hélas! sa voix, sa présence, ses secours, nous font sans cesse défaut; pourtant c'est elle qui sait le mieux consoler, panser délicatement une blessure, raffermir à l'heure des épreuves... Oh! oui, combien de fois elles sont évoquées et regrettées ces mères, ces sœurs, ces amies qui vont prodiguaient leurs soins et leur tendresse, quand le foyer vous souriait, en même temps qu'il vous donnait un chaud abri!... Et, maintenant à beaucoup de ces infortunés, hélas! on pourrait demander avec Jérémie: *Pourquoi cries-tu à cause de ta plaie? ta douleur est sans espérance!*

» De cet épouvantable mélange de morts et de blessés, de ce sol trempé de boue et de sang, se dégagent des exhalaisons

acres, déléterées... Oh! qu'il faut du courage pour rester dans ce milieu fétide et navrant... Cependant, M. le curé, nos médecins, leurs aides, puis des soldats généreux s'y installent — au péril de leur vie, peut-être — et se prodiguent à leurs semblables!... Oh! la guerre!.. Et cependant, disons-le, où mieux que là, ces hommes d'élite auraient-ils eu le bonheur de prouver à ce point qu'ils avaient, au fond de l'âme, l'énergie du dévouement et la noble audace d'affronter les périls de tout genre? L'héroïsme et l'amour de l'humanité ne marchent-ils pas côte à côte?... »

Le curé silencieux pleurait. Le soldat lui-même essuya ses yeux du revers de sa manche, puis il reprit d'une voix altérée :

« — Ce n'est pas tout! Là des blessés réclament en vain une poignée de paille pour reposer leur tête, un lambeau de couverture pour se couvrir, un verre d'eau pour étancher leur soif, un morceau de pain pour apaiser la faim, un bandage pour arrêter le sang, et, chose lugubre à voir, parfois, ils se disputent avec acharnement ces faibles secours! Combien de fois n'est-il pas arrivé que les objets de première nécessité ont fait défaut sur le champ de bataille, au bivouac! Il faut en accuser l'imprévoyance des uns, le gaspillage des autres et ce qui est atroce, le désir de priver l'ennemi de secours et de lui faire le plus de mal possible... »

» Mais un moment de calme et de répit succède à ces tourments, à ces lamentations, à ces misères inouïes... Nous parvenons à Mayence, le 30 octobre 1813; nos blessés, nos malades sont enfin secourus; la ville en est pleine; les hôpitaux, les hôtels, les principaux établissements sont mis à notre disposition, les denrées abondent... Au bout de trois jours, une nouvelle calamité s'abat sur les vaincus: une maladie horrible, la pourriture d'hôpital, se déclare; elle atteint les soldats les plus robustes, elle sévit sur les habitants, et, chaque jour, le fléau emporte 3 à 400 victimes; cela dura trois semaines. »

IV. — SORT DES HABITANTS EN TEMPS DE GUERRE

Malheur, trois fois malheur au sol que foulait le char de la victoire! La guerre d'armée à peuple participe de la nature des guerres civiles, et l'on y commet, de part et d'autre, des crimes qui n'inspirent, ni dégoût, ni horreur. Nos soldats, toujours généreux avec les guerriers, furent amenés à être inexorables envers le patriote armé pour défendre les fruits de son jardin et l'honneur de sa fille: le fer caché sous l'habit du travail leur sembla le poignard d'un assassin déguisé.

Général FOY (Histoire des guerres de la Péninsule)

« — Vous me le prouvez clairement, André; le malheureux soldat doit endurer de longues souffrances et de cruelles épreuves... Hélas! il est encore d'autres victimes des déplorables conflits humains; je veux parler des habitants des villes et surtout des campagnes... Leurs moissons ravagées, leurs provisions détruites, leurs chaumes incendiés, puis, après, la misère et parfois la famine en perspective! »

« — Ils sont parfois plus à plaindre que nous; dans ces derniers temps, surtout, ils eurent beaucoup à souffrir; la discipline s'était forcément relâchée et la maraude était plus ou moins autorisée. La maraude, ignoble mot! il suffirait pour humilier la langue d'une nation! »

« — C'est vrai, c'est vrai, André. Ce mot représente une action déshonorante. »

« — L'homme de guerre, l'homme fort dépouillant le faible! Le soldat employant à sa honte des armes qu'il a prises pour acquérir de la gloire! Cependant il nous a fallu en venir à cette extrémité!

» Pour être en état de marcher et de combattre, il faut vivre, c'est-à-dire boire et manger. Souvent la guerre éclatait dans plusieurs lieux à la fois. Les concentrations des régiments, des brigades, des corps d'armée s'opéraient rapidement, et à de

grandes distances. De là l'impossibilité d'assurer, en temps voulu, la subsistance des troupes. La guerre doit nourrir et payer la guerre. Dure loi pour la contrée où elle éclate, dure loi pour ceux qui la font, dans ces impitoyables conditions!

» Il est des choses qu'on ne peut jamais enseigner; mais la maraude était devenue un mal nécessaire, imposé par les circonstances. Il s'étendait comme une plaie dévorante; beaucoup d'entre-nous déplorèrent ce mal; plusieurs en firent un art éhonté.

» Sans doute, qu'alors, des excès se commirent; mais comment refréner les mauvais instincts, comment réprimer ces graves désordres, tacitement permis? Ah! M. le curé, nos pauvres soldats! ils avaient tant souffert, ils allaient tant souffrir encore!...

» Sachez-le, sur un mois de privations, de misères et de luttes sanglantes, nous avions à peine deux ou trois jours de répit, de bien-être. Le plus souvent nous étions hâves, déguenillés; nos chaussures consistaient en lambeaux de cuir, d'étoffes maintenues à l'aide de ficelles ou de lanières, presque jamais de linge, la vermine nous dévorait... Pendant mes sept années de service, je n'ai pas couché huit mois dans un lit; le sable de l'Espagne, la neige de la Russie, la boue de l'Allemagne ont été, tour à tour, ma couche habituelle. Puis, que de fois la faim aux joues caves, au regard fiévreux, aux dents acérées, aux horribles étreintes est venue nous visiter! Et pourtant il fallait marcher, il fallait veiller, il fallait combattre, sans trêve, ni merci... Comment j'ai échappé à tant d'infortunes et de désastres, comment, aujourd'hui, je puis vous raconter ces choses, il me serait impossible de m'en rendre compte sans l'adorable intervention du bon Dieu; aussi, n'ai-je jamais laissé passer un jour, le matin et le soir, sans le prier, sans me recommander à lui, sans le remercier d'avoir daigné me protéger d'une manière si manifeste. »

« — Voilà, mon cher ami, des sentiments qui vous honorent. N'en doutez point, si la Providence s'est complue à vous préserver au milieu de tant de maux et de périls, c'est parce que, vous souvenant de votre pieuse enfance, de votre digne mère et des grands devoirs du chrétien, vous ne l'avez jamais oubliée. »

« — Merci pour vos bonnes paroles, M. le curé; il me reste deux épisodes de guerre relatifs aux habitants des campagnes à vous narrer... »

INCIDENTS - LA MORT D'UN CHRÉTIEN

Les vertus religieuses sont les parures de la vieillesse...
Mais aussi elles sont les fruits de la vie entière.

DE CUSTINE

On sonne au presbytère; le curé se lève, regarde à l'une des fenêtres encadrée à l'extérieur par le riant feuillage de la vigne et revient vers André:

« — Force nous sera de remettre notre conversation à un autre jour, mon ami; on vient m'appeler pour aller administrer les derniers sacrements au vieux laboureur Cheneau; voulez-vous m'accompagner? Vous serez témoin d'une belle mort, car celui que nous allons perdre est un véritable chrétien. »

Le soldat s'empressa d'accepter; il n'avait pas encore assisté à une cérémonie de ce genre.

Le prêtre eut bientôt fait ses préparatifs; au bruit argentin d'une clochette agitée par un enfant de chœur, précédant de quelques pas le vénérable curé, muni du Saint-Viatique, tous les habitants, sortant à la hâte, s'agenouillent pieusement sur le seuil de leur demeure et prient à l'intention de celui dont la fin était prochaine. Les physionomies sont graves, recueillies, la tristesse y est peinte. L'approche de la mort donne lieu à tant de réflexions! Heureux ceux qui, dans ces moments, sentent leur foi plus vive, leur conscience en repos ou l'ardent désir de faire un prompt et salutaire retour sur eux-mêmes!

Ce fut vers l'une des maisonnettes situées en dehors de Durbuy, que le curé se dirigea et y pénétra avec l'enfant de chœur. — Notre soldat, le front découvert, était resté sur le seuil, mais il pouvait remarquer tout ce qui se passait à l'intérieur.

Une sorte de petit autel s'élevait sur la table, dans l'un des angles de la chambre; sur cette table, recouverte d'une nappe blanche, se trouvaient un crucifix de bois noir, entre deux cierges allumés, de l'eau bénite et un rameau de buis.

Au moment où le curé entra, le moribond, entouré de sa femme et de ses six enfants, tous pleurant, tous agenouillés au chevet de son lit, éprouva une plus grande émotion en apercevant le Saint-Viatique; et murmura une fervente prière, sa physionomie devint radieuse. Le divin sacrement, ce bien-aimé Jésus dont le cœur s'ouvre à tous, dont l'adorable aspect réjouit, console et fortifie le pauvre plus encore que le riche, se hâta de venir à lui.

Les moments de Cheneau étaient comptés, et, cependant il conservait toute sa lucidité d'esprit. Sachant que la présence du ministre de Dieu aurait donné plus d'autorité à ses paroles, il avait attendu son arrivée pour les prononcer: « Mes chers enfants, le bon Dieu a daigné bénir notre humble foyer; il me rappelle vers Lui à un âge avancé et il me permet de vous léguer, avec le souvenir d'un nom sans tache, une robuste santé, biens sans lesquels les autres ne sont rien. Votre instruction se borne à peu de chose, il est vrai, mais avec la crainte du Seigneur vous avez appris les devoirs de l'honnête homme et l'amour du travail. Cela suffit, mes enfants. »

Puis, tournant ses regards vers son fils aîné, il ajouta: « Mathieu, vous mettrez tout en œuvre pour maintenir la paix et l'union dans la famille, j'engage vos frères et vos sœurs à écouter et à suivre vos avis. Vous me remplacerez auprès de votre bonne et sainte mère, son dévouement vous est connu... Ô mes chers enfants, n'attristez jamais son cœur, tous entourerez-la de soins et d'amour, jusqu'à l'heure où elle viendra me rejoindre. Mes enfants, et vous chère et fidèle compagne de mes jours de joie, de travail et de soucis, je vous bénis de toute mon âme!... »

» Et maintenant, M. le curé, je suis tout à vous... »

Au milieu des larmes et des sanglots de la famille, Cheneau reçut les saints sacrements avec une édifiante dévotion, puis resta absorbé dans une muette et profonde méditation.

Un peu après, le curé lui demanda s'il était disposé à mourir en pardonnant en chrétien? Cheneau recueillit ses dernières forces: « Qu'aurais-je à pardonner? dit-il, Dieu m'a comblé de ses dons et les biens-aimés que voici (designant sa famille) adoucissent mes derniers moments... Ah! que Dieu leur accorde une longue et heureuse vie! »

Puis il fit signe qu'on vint l'embrasser encore une fois. Enfin ayant dit: « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains, il rendit le dernier soupir dans les bras de l'épouse qu'il avait tant aimée...

André, fortement impressionné par cette mort si calme, si chrétienne et par les navrantes lamentations de la famille, reprit le chemin de la maison Georlet; le bon prêtre était resté près de la veuve et des orphelins pour les exhorter à la résignation, au saint courage.

II.

Pendant le trajet, le soldat entendit la cloche de l'église retentir dans le vallon, elle annonçait la mort de Cheneau. En arrivant chez ses hôtes, il les vit en prières et se joignit à eux. Puis on parla du défunt et chacun se plût à en faire l'éloge. André intéressa vivement la famille en lui donnant les détails que nous connaissons. Cette triste conversation n'était pas l'affaire du jeune Adolphe, il demanda tout à coup à son père de lui montrer la grosse montre d'argent dont la clef, ornée d'une

Pierre étincelante, avait frappé ses regards; on satisfait l'enfant; André profita de cette occasion pour interroger ces bonnes chères gens au sujet des trois objets rapportés par lui?

« — Nous les donnâmes à notre cher François, dit le père Georlet, quand il partit pour l'armée. Ce fut un jour terrible; comment pourrions-nous l'oublier? François venait de recevoir sa feuille de route, et vous le savez, André, alors elle équivalait à un arrêt de mort. Je cherchais, mais en vain, à donner l'exemple du courage. Le désespoir remplissait mon cœur. Ce fut notre François, qui, malgré son jeune âge, retrouva de l'énergie pour abrégier les adieux. Je glissai cette montre dans son gousset et je dis au cher enfant: *n'importe le moment où tu la regarderas pour consulter l'heure, songe que notre pensée et nos vœux t'accompagnent fidèlement. Songe aussi qu'une minute suffit pour compromettre ton honneur et manquer à tes devoirs; ô mon fils, épargne-nous cette horrible peine.* »

« — Moi, dit à son tour Marie, je lui fis le don de cette bourse sur laquelle j'avais brodé des fleurs de myosotis, en lui répétant: frère bien-aimé, ne nous oubliez jamais! »

« — Et il vous a tenu parole, M^{lle} Marie! interrompit André, que de fois, en causant ensemble du pays et de nos chers parents, votre frère m'a fait admirer ce gentil travail: *avec quelle perfection, disait-il, ces fleurs sont nuancées; ne serait-on pas tenté de les confondre avec celles qui sortent de l'atelier perpétuel de la nature?* »

« — Et moi, ajouta la pauvre mère, après lui avoir bien recommandé de prier le bon Dieu et la Sainte Vierge, le matin et le soir, et alors que le cher et pieux enfant s'était mis à genoux pour me demander la bénédiction, je lui passai au cou cette petite médaille de N.-D. de Luxembourg... puis... comment je n'ai point expiré en le voyant s'arracher de mes bras et s'éloigner de nous, voilà ce que je ne comprends pas encore... »

« — Oh! oui, reprit André, vivement ému, vous avez dû tant souffrir et vous me faites si bien ressouvenir de ma bonne mère... voilà surtout et avant tout, une image angélique, qu'il m'eût été doux de revoir entre toutes! Ne reflète-t-elle pas les allégresses et les souvenirs si purs d'un autre âge! Oh! que cette image est puissante pour le cœur bien né! Elle rayonne de poésie et de promesses; elle éclaire et ravive nos espérances perdues. On retrouve tout dans le regard et la foi d'une mère. Hélas! M^{lle} Marie, que je plains ceux qui, comme moi, n'ont plus de mère! C'est une perte irréparable dont on ne se console jamais. Aussi, on ne peut assez l'aimer et l'honorer pendant qu'elle existe, afin de ne pas aggraver ses regrets par des fautes envers elle, quand elle ne sera plus de ce monde et que sa place sera éternellement vide au foyer dont les reflets pétillants bercèrent nos premiers songes. »

« — Dieu et sa sainte Mère, nous viendront en aide, M. André! » murmura la jeune fille, pendant qu'un sourire d'espérance glissait sur ses lèvres et que les douces larmes de la pitié, semblables aux perles de rosée sur les corolles d'un lis, roulaient, une à une, sur ses joues veloutées.

SUR LES HAUTEURS

Tes paroles te vont aussi bien que tes blessures: l'honneur en sort de partout. SHAKESPEARE

Nul étranger ne met le pied à Durbuy sans éprouver bientôt le désir de gravir l'un ou l'autre de ses magnifiques rochers ou bien de parcourir les rives enchantées de l'Ourthe, afin d'y jouir, dans un calme profond, des perspectives variées et ravissantes qu'ils offrent de toutes parts.

Les hôtes du soldat s'étonnaient qu'il n'eût pas encore manifesté cette intention; mais le bon André avait vu tant de pays déjà, mais il était si heureux de se sentir dans l'intimité de cette chère famille et de savourer le charme qui entourait son paisible foyer! Pouvait-il songer à autre chose? Il vint cependant un moment où l'on parla de la situation pittoresque de Durbuy... « Je voudrais bien le voir dans son ensemble, dit le soldat. »

« — Oh! rien n'est plus aisé, répondit Georlet; je me chargerais volontiers de ce soin, si, en ce moment, je ne souffrais d'un rhumatisme. Marie et Adolphe me remplaceront; mais avant de vous mettre en marche, nous allons prendre la goutte traditionnelle. »

« — À votre santé, M. Georlet. »

« — A la vôtre, mon cher André. »

« — En avant, M. le soldat! dit Marie à son tour, en donnant le signal du départ. »

« — En avant! répéta André. Oh! M^{lle} Marie, avec un guide tel que vous j'irais au bout du monde. »

« — Plus tard, peut-être, nous verrons, répondit-elle gaîment; aujourd'hui, je me bornerai à vous faire voir mes sites préférés; ensuite, je vous prierai, M. André, de les comparer à ceux qu'il est d'usage ici de montrer aux touristes. »

Ces paroles échangées, André donna la main à Adolphe et tous deux suivirent leur gracieux guide, devant laquelle bondissait le chien Fidelo, qu'elle venait de mettre en liberté.

Naïve et spontanée, rieuse et agissante, cœur chaud, caractère décidé, voix sympathique, langage sincère, démarche alerte, pied sûr et prompt, un vrai type de montagnarde, enfin, telle était Marie. C'était plaisir à la voir s'engager — causant et retournant parfois sa jolie tête, aux cheveux bouclés — dans les étroits et difficiles sentiers de nos montagnes. La chèvre, svelte, allègre, aux yeux d'un brun limpide et velouté eut pu seule, lui disputer la sûreté du coup d'œil et la légèreté de la marche.

La jeune fille pria le soldat de ne pas regarder derrière lui, afin de mieux se rendre compte de l'aspect général de Durbuy, vu de la hauteur du rocher des Forêts. André n'eut pas de peine à lui obéir, il goûtait une joie trop douce à contempler la sœur de son ami.

Arrivant à l'endroit désigné, Marie dit en souriant: « M. André, la consigne est levée! ». Il se retourna vivement et soudain son regard, son geste, sa parole exprimèrent l'admiration. Mais aussi, quel merveilleux tableau se déroulait autour de lui!

De l'agreste piédestal, dressé et façonné par les mains de la nature, au milieu de ses gigantesques rochers, la mignonne cité surgit comme par magie.

A l'avant plan, mais un peu sur la gauche, les deux grosses tours du moyen-âge — entre lesquelles s'ouvrait l'une des portes de la ville — ensuite les maisons aux toits ardoisés, groupées artistement au pied du château et de l'église; à droite et de face, le bloc imposant du thier des Béguines; sur la rive gauche des rochers aux formes nettes et vivement découpées et le sentier en zig-zag allant vers Palenge, puis au fond du val encaissé, et comme repoussoir, les hauteurs accidentées de la forêt de Viné, de la Hesse, du hameau de Warre, au centre desquelles se dessine nettement le fond de Vedeur, dont le ruisseau sépare brusquement une chaîne de hardis rochers; enfin, une échappée de notre belle Ourthe, déroulant ses nappes argentées au milieu d'un tapis de verdure.

Tel était l'admirable panorama qui surgissait aux regards du soldat enchanté, sous les rayons d'un soleil resplendissant, faisant mieux ressortir, par la magie de ses teintes, le paysage de prédilection de la jeune fille.

Il est certains moments où le cœur est mieux disposé à savourer la rêverie et le charme infini que l'on goûte dans la contemplation de la nature. Les soupirs de la brise, le chant de l'oiseau, le bruissement des eaux vives, le silence des champs, les divines harmonies de la terre et des cieux ont, alors, des accents qui pénètrent l'âme pendant que la vue elle-même est ravie par la lutte mystérieuse des ombres et de la lumière.

André déclara, qu'en fait de sites, il n'avait rien vu d'aussi beau, d'aussi complet, d'aussi pittoresque, dans le cours de ses voyages.

« — Est-ce bien vrai, mais bien vrai là! M. André? » s'écria la jeune fille, toute fière de l'éloge accordé à sa ville natale. »

« — Certainement! reprit le soldat; le Tyrol même a, sans doute, un caractère plus sauvage, plus grandiose, j'en conviens; mais nulle part, dans un espace aussi restreint, il n'offre rien de semblable. »

« — Vous vous plairiez donc à Durbuy? demanda la gentille *bauçelle*, en accompagnant ses paroles d'un joyeux sourire. »

« — Oh! beaucoup! reprit-il vivement. Où trouver un lieu de repos plus sympathique et plus agréable à la vue? Où trouver une famille plus unie et plus chrétienne que la vôtre, M^{lle} Marie? »

Une rougeur virginale nuança les joues de la jeune fille et son beau regard, quoique timide, exprima au soldat le plaisir que ces bonnes paroles venaient de lui causer.

André continuant à parcourir de l'œil les sites environnants, se découvrit tout à coup, et en désignant un beau rocher à pic, situé sur la rive gauche de l'Ourthe, au pied duquel on distinguait des croix de pierre et de bois, à l'ombre des mélèzes: « M^{lle} Marie, voilà sans doute le lieu où vos grands-parents reposent?... »

Avec cette mobilité de sentiments qui caractérise les cœurs délicats et sensibles, tous deux encore, au mélancolique aspect du cimetière, eurent des larmes aux yeux... Hélas! nos jeunes gens venaient d'en verser un si grand nombre... Madame Gustin était morte et François gisait aux bords de la Bérézina!

« — Non, M. André, répondit enfin la jeune fille, mais regardez, je vous prie, du côté de la ville; voyez-vous, à droite, cette maison isolée, au toit aigu et élevé? »

« — Oui, parfaitement. »

« — Eh! bien, c'est l'ancien couvent de nos Sœurs Récollectines; innocentes victimes de la tourmente révolutionnaire de 1793. Maintenant à gauche du même local, au pied de cette grosse tour, remarquez-vous un petit verger ombreux? C'est l'emplacement de l'ancien cimetière de Durbuy, et c'est là qu'ont été ensevelis mes grands-parents; l'autre n'existe que depuis 1785 (1). Ce fut une religieuse qui y fut enterrée la première. »

Tous deux se recueillirent un instant, puis ils parlèrent encore de François. Mais Marie interrogeant André:

« — Comment se fait-il que vous n'avez pas songé à nous annoncer par écrit la mort de mon pauvre frère? »

« — Mademoiselle, il y a des pressentiments qui ne trompent pas. Une voix intérieure me disait que je pourrais m'acquitter en personne de cette triste mission et donner un peu de consolations à votre chère famille. Vous parlez de lettres! Hélas! non seulement le service des postes était mal organisé, mais la guerre interceptait presque toujours les communications. Certes, Napoléon et les chefs d'armée se trouvaient renseignés en temps et lieu, mais par des aides de camp, ou par des courriers spéciaux. Pour nous, simples soldats, il n'y fallait pas songer... Combien de lettres avez-vous adressées à votre frère, M^{lle} Marie? »

« — Trente, au moins, M. André. »

« — Eh bien, deux ou trois seulement lui sont parvenues. Il a eu la confiance de me les lire et c'est grâce à elles que j'ai appris à vous connaître. Sans nul doute, ma bonne maman aura imité votre exemple. Mais me voyez-vous partir du fond de l'Espagne, traverser l'Europe et arriver sous les murs de Moscou? Comment aurait-il été possible de me faire la remise du doux message maternel? »

« — Bonté divine, M. André! quelle dure privation cela devait être!... pour vous, surtout. »

« — Oui, elle s'ajoutait à tant d'autres, hélas!... Les lettres adressées aux malheureux soldats! Tenez, j'ai encore le cœur serré quand j'y pense... A Leipzig, où nous combattîmes

pendant trois jours et trois nuits, je vois encore un messenger pâle, effaré, jeter à pleines mains, au hasard, sur le sol boueux et ensanglanté, des masses de lettres qu'il tirait des sacoches et d'un portemanteau en cuir attachés à la selle de son cheval; puis le canon, venant à gronder plus fort, s'éloigner épouvanté.

« Nous étions en marche pour chasser les Prussiens d'un village où ils s'étaient retranchés. J'eus le temps de ramasser deux de ces lettres, dont les adresses étaient maculées et illisibles. Un rayon d'espoir luisait pour moi sur ce champ funèbre... Je me disais: Qui sait! tout à l'heure, mes regards liront les doux mots tracés par la main de ma mère, mes lèvres baiseront sa signature, je retrouverai le parfum du foyer natal... Hélas! Mademoiselle, c'était encore une déception, des larmes jaillirent de mes yeux... »

« — Pauvre M. André! soupira la jeune fille. »

« — Mais vous pleurez aussi, M^{lle} Marie! Mon Dieu, combien vous êtes bonne!... Cependant, j'éprouvais une consolation, car la lettre que je lisais était, en effet, la lettre d'une mère!... Une mère ayant, comme la mienne, un fils, un jeune conscrit sous les drapeaux... Était-il encore en vie? Ou bien enseveli sous les neiges de la Russie? Je l'ai toujours ignoré, mais! comme il était doux, naïf, éloquent, ce langage que la bonne mère tenait à son fils! Il m'a si bien rappelé ces vers de l'un de nos meilleurs poètes (2):

Comme elle lui faisait promettre en premier lieu
De ne jamais... jamais... oublier le bon Dieu,
De bien prier, de fuir avec un soin extrême
Et les gens d'inconduite et les gens de blasphème,
D'obéir à ses chefs ainsi qu'à ses parents,
Car les mauvais soldats sont seuls récalcitrants.

... ..

Mais toujours et surtout de se conserver pur;
D'être contre le mal, ferme et fort comme un mur,
De bien garder la foi qui fait les âmes fortes...

« Oh! les mères se ressemblent, n'est-ce pas, M^{lle} Marie, chez elles tout est cœur. »

« — Et l'autre lettre, M. André? » dit la jeune fille après une longue pause. »

« — Je vous la montrerai un jour. Hélas! dans nos rangs, plus d'un jeune soldat avait laissé au pays, non seulement des parents, mais une amie d'enfance, une fiancée... »

Ayant quitté cet endroit, les jeunes gens suivirent les hauteurs et arrivèrent au sommet du rocher des Béguines. Quand ils eurent admiré ce nouveau point de vue, Marie désira connaître auquel des deux, André donnait la préférence?

« — Mais, reprit-il sans hésiter, à celui que nous venons de quitter. Il est vrai que d'ici, le paysage est plus étendu, plus reposé; ces lointains harmonieux et légèrement bleuâtres ont du cachet, mais le torrent, vu de ce rocher, suit une ligne trop directe et prend l'allure d'un paisible canal. Les montagnes des deux rives, contrastant si fort avec l'énergique profil de vos vieux rochers, se ressemblent et votre chère petite ville ne se présente pas, comme là-bas, dans ses détails pittoresques et son merveilleux ensemble. »

« — Bravo, bravo! s'écria la jeune fille, en frappant ses petites mains l'une dans l'autre, maintenant, je puis si bien me rendre compte de ma préférence. M. André vous avez visité plusieurs pays, vous pouvez juger et comparer mieux qu'une humble fille des champs dont l'horizon se borne au foyer natal. Oh! mais, votre approbation me rend si heureuse! »

« — Je suis enchanté, M^{lle} Marie, d'être ainsi en communauté d'idées avec vous. Je puis donc espérer, quand vous vous arrêterez encore sur ces belles montagnes, que mon souvenir se mêlera parfois à vos pensées? »

« — Sans doute, répondit-elle avec candeur, vous avez compris l'attrait de ces agrestes paysages, vous m'en avez fait ressortir les poétiques beautés, n'est-il pas juste que je songe à

celui dont l'âme chérit comme la mienne l'œuvre du Créateur? Il y a une douce mélancolie à penser aux absents dans les endroits qu'on foula avec eux.»

Marie et André se trouvaient, en ce moment, au sommet du plus beau rocher de l'Ourthe (3). Leurs regards en découvraient ainsi le pied. Ce magnifique bloc, formé de couches de calcaire, d'une épaisseur de 1 m 50 à 2 mètres, superposées en arcades concentriques, coupé à pic, s'élève majestueusement à l'Est de Durbuy et au bord de l'ancien lit de l'Ourthe entre de frais massifs de verdure.

Le soldat ayant examiné plus attentivement les larges proportions et l'heureuse situation de ce rocher, dit à la jeune fille: «Où pourrait-on trouver un plus beau piédestal pour une statue monumentale? Celle de Jean l'Aveugle ou de saint Hubert, par exemple? »

« — J'admire votre idée, M. André, mais combien il en coûterait pour la réaliser! »

« — C'est vrai, M^{lle}, je n'y avais pas songé. »

Cependant, le petit Adolphe, lassé de jouer avec le bon Fidelo, puis ennuyé et passablement dépité de ces longues stations, de ces entretiens auxquels il ne comprenait mot, vint doucement s'en plaindre à André et finit par lui demander s'il ne pouvait pas lui réciter un joli conte en vers qu'on lui avait appris à l'école?

« — Oh! mais, si volontiers, cher petit! n'est-ce pas, M^{lle} Marie?»

La jeune fille sourit, mais le soleil devenant plus ardent, elle alla s'asseoir à l'ombre d'un vieux sapin, sur un tapis de mousse et de romarin, dont le riche parfum embaumait l'air; André se tint debout devant elle, ayant le bon Fidelo couché à ses pieds.

Après le gracieux salut d'usage, Adolphe déclama d'une voix douce et limpide le morceau suivant:

LA COURONNE ET L'ENFANT

Un enfant s'avancait vers l'agreste Madone
Qui, depuis bien longtemps, protégeait le vallon.
Il avait à la main, une fraîche couronne,
Et voulait à la Vierge offrir son humble don.
Mais à peine aux genoux de l'antique statue,
Il pouvait arriver... sur la pointe des pieds,
Les petits bras tendus, le front haut, l'âme émue,
Tandis que de gros pleurs, ses yeux étaient mouillés:
« Ô Vierge, disait-il, Vierge pleine de grâce,
» Sur votre front divin je voudrais, en ce jour,
» Déposer mon offrande, inclinez-vous, de grâce!... »
Et Marie, ô douceur, ô miracle d'amour!
Sous les petites mains courba sa tête blonde,
Et sourit à l'enfant qui la ceignait de fleurs.
Depuis lors, pour prouver ce doux miracle au monde,
Elle reste penchée aux yeux des voyageurs.

« — Mais, vraiment, mon cher petit ami; c'est charmant! comme tu sais t'exprimer avec gentillesse! »

« — Adolphe, viens vite m'embrasser, ajouta son aimable sœur, jamais tu n'as mieux récité cette naïve légende. »

Les jeunes gens causèrent encore quelque temps et ce ne fut pas sans regret que Marie quitta son siège parfumé.

Combien cette promenade leur avait été douce et aimable!

Rentrée à la maison, la jeune fille mit dans un verre les fleurettes cueillies sur les hauteurs, en souvenir de cette poétique excursion, puis alla les déposer aux pieds d'une petite statue de la Sainte Vierge, sa bien-aimée patronne... A qui pouvait-elle, je vous prie, en faire un meilleur hommage qu'à Celle que les Litanies appellent l'Étoile du Matin, dont la lueur est propice aux tendres et innocentes corolles?

(1) Le 3 juin 1785 est décédée à Durbuy, sur les six heures du soir, administrée de tous les sacrements de notre Mère la Sainte-Église, au couvent des religieuses récollectines de la congrégation de Limbourg,

Sœur Marie Pacifique, de la Sainte-Trinité, dite Debope Discrette et a été inhumée le 4, sur les 6 heures du soir, dans le nouveau cimetière de cette ville.
(Extrait de l'état-civil de Durbuy)

(2) Qu'on veuille bien nous pardonner un anachronisme, ces beaux vers sont de notre ami Benoît Quinet.

(3) Sa hauteur est de 210 mètres.

UNE FOIRE A DURBUY

A MA NIÈCE AIMÉE BOZIÈRE

Pendant le court séjour qu'il se proposait de faire à Durbuy, André eut l'heureuse chance d'assister à l'une des plus belles foires des Ardennes. Elle aurait offert à un peintre de genre, de magnifiques sujets d'inspiration.

Le champ où elle s'étalait consiste en un vaste et spacieux terrain situé au S.O. de la petite ville, et en dehors de sa partie la plus pittoresque. C'est l'ancien lit de l'Ourthe. Resserré entre les rochers et le torrent, il est divisé dans toute sa largeur par un pont de pierre, dont les deux arches, à l'arrière-saison, ouvrent passage aux flots gonflés de la rivière débordant, de toutes parts, dans son ancien domaine.

André avait quitté la famille Georlet que la tristesse d'un deuil poignant, écartait des réjouissances publiques. Le soldat allait reprendre avec le curé l'entretien interrompu; mais bientôt — et comme on l'en avait prévenu — il se trouva devant le spectacle qu'il avait hâte de contempler.

Une foule compacte d'hommes, de chevaux, de vachères, de troupeaux, circulaient, se groupaient sur le champ de foire, sous le pont, entre les cintres formés par les arches; au-dessus, et comme au second plan, des passants empressés, allaient et venaient, pendant que nombre de curieux stationnaient, accoudés sur les ballustres du pont. Le soldat se demandait où le paysagiste (1) trouverait ailleurs qu'à Durbuy ces physionomies énergiques et intelligentes, ces poses de bohémiens, ces costumes bizarres, aux couleurs tranchées, défiant toute description; ces harnais incroyables, ces attelages primitifs; ces chevaux, ces poulains, broutant d'une dent superbe un foin médiocre, et rêvant d'avoine et d'eau claire; ces groupes artistement groupés au bord des ondes mobiles; un champ de foire, en un mot, plus mouvementé et plus admirablement encadré?

Plein de ces réflexions, il considérait à loisir les chemins sinueux et hardiment tracés, les vieilles tours à demi minées, les eaux tumultueuses, les prés verdoyants, les grottes d'où sourdisaient une onde limpide, les montagnes boisées, les roches vives, tout ce qui contribuait à donner aux contours du vivant tableau qui se déroulait à sa vue, un cachet vraiment original et hors de paire.

La marche l'eut bientôt conduit auprès des marchands forains, alléchant les amateurs par l'étalage étudié de leurs trétaux; hélas! à quelques pas, les débitants de galette et de genièvre leur faisaient une bien rude concurrence. Voici les saltimbanques, avec leur escorte de singes et de chiens savants; ils donnent leurs représentations en plein air. En face, un arracheur de dents extirpait au patient des molaires, au bruit strident d'une musique enragée; pendant qu'un marchand d'orviétan et de drogues multicolores, s'égosille pour duper les crédules badauds. Partout, quelle liesse! quel entrain! quel joyeux tapage!

Quelques orgues de barbarie, qui sont loin d'être barbares, essayent bien de faire entendre leurs ritournelles populaires. Peines superflues! inutile harmonie! leurs accords mélodieux et plaintifs se perdent, dominés par les cris, les appels vibrants, les hennissements des chevaux, le mugissement des bœufs, l'aboiement des chiens, dont l'ensemble forme une cacophonie étourdissante, même pour l'oreille la plus dure et la plus rebelle.

Cependant, l'œil observateur, l'ouïe fine et exercée du soldat ne perdait pas une scène et en surprenait tous les secrets. Sur son passage, que de compliments mensongers, que d'entretiens

bizarres et bizarrement interrompus, que de questions sans réponse, que de marchés entamés sans conclusion! Partout l'intérêt avec ses mimiques, ses agaceries, ses rivalités, ses compromis, ses accords!

Le proverbe ne dit-il pas: *Ils s'entendent comme larrons en foire!* Voyez plutôt ces beaux jeunes gens: ils n'ont eu garde d'oublier le rendez-vous de la foire de Durbuy. Ne faut-il pas s'entretenir discrètement de leurs douces affaires de cœur, pendant que leurs vieux parents sont profondément absorbés par la vente ou l'achat, qui d'un bidet ardennais, qui d'un de ces animaux aux oreilles larges et plates, à la queue en trompette et se nourrissant de glands, comme l'a dit le poète.

André, toujours regardant, toujours perçant la foule, était arrivé à l'espace demeuré libre pour permettre aux maquignons d'y faire trotter chevaux et poulains. Quels types de la race rusée des maquignons ardennais il avait devant lui! Costume, physionomie: tout était à peindre. Cheveux, favoris, figure rouges, voix rauque et ton cauteleux; bonhomie candide et sans malice, si vous exceptez un œil mobile et perçant: voilà l'homme. Vieux chapeau usé à larges bords, et jadis noir, blouse fatiguée et ternie par de longs services, bottes fortes et ferrées, col de chemise empesé encadrant les oreilles: voilà pour l'accoutrement. Ils étaient là, incisifs, engageant, pressant, marchandant, rusant, mentant à qui mieux mieux. À la main, le bâton garni de courroies à nœuds, ils allaient, venaient, gesticulaient plus encore qu'ils péroraient... On essaye le cheval mis en vente, après pourparlers on l'essaye encore: nouveaux mensonges, nouveaux serments, l'on est presque d'accord et déjà l'on s'apprête à se serrer la main, à la briser. Mais non! l'on se ravise: c'est marché rompu! On se sépare; on revient. Enfin, c'est une affaire conclue, et on va la sceller, le verre à la main, au cabaret le plus proche.

Le soldat était encore à se demander lesquels des deux: acheteur ou vendeur, était dupeur ou dupé, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par un vacarme aussi subit que violent, par des éclats de voix, des injures, des exclamations furieuses, par une rixe auprès de l'établi d'une jolie marchande d'eau-de-vie et de pain d'épices!...

Funeste jalousie! ce sont là de tes coups! Amour fatal! tu perdis Troie!... Deux galants de la coquette jeune fille, ardennais pur sang, en étaient venus brusquement aux mains. Leurs cœurs sont sensibles, leurs poings, non; et ils en jouaient à rendre jaloux les boxeurs les plus renommés de la libre Angleterre.

La multitude s'attroupe confuse, et divise, comme c'est l'ordinaire, ses sympathies entre les deux champions, jusqu'à ce qu'enfin la pitié, et la crainte d'un dénouement tragique réunissent tous les vœux en un seul vœu, toutes les clameurs en cette clameur: *Champêtre! garde champêtre!* L'on est pourtant plus disposé à goguenarder encore qu'à verser des pleurs! Fémal accourt; Fémal! ancien chasseur du glorieux corps du général Leloup... Partout, sur son passage, la foule se range, respectueuse. C'est l'homme dont la présence impose toujours aux émeutes populaires. Les poitrines respirent librement. Fémal, assisté de quatre témoins, qu'il requiert de toute l'autorité de sa charge, sépare et relève les combattants, toujours furieux et portant sur leurs faces les marques indéniables de leurs exploits. Alors, de son timbre de voix le plus solennel, il déclare, qu'à moins de réconciliation, il va, séance tenante, dresser un procès-verbal en due forme. Déjà, pour instrumenter, il a retiré de l'une des poches de son vieil uniforme, écritoire portative et papier timbré...

A ce geste, à cette vue, nos deux héros hésitent, se regardent?... Oh! puissance de la jeunesse et de la beauté! La jolie débitante, cause frivole de ce burlesque combat, s'approche avec grâce, tenant un léger plateau sur lequel reposent trois verres qu'elle remplit d'une liqueur dorée. Elle sert Fémal d'abord, puis les deux jeunes godelureaux, dont elle flatte l'un du regard,

l'autre du sourire. L'honneur est satisfait, la réconciliation aussi sincère que loyale; la foule applaudit... Le digne fonctionnaire alors se retire fier et murmurant: «Têtes chaudes, bons cœurs! Ils sont tous comme cela à Durbuy.»

Le soldat le suivait, riant et comparant, à part lui, cette rixe sans conséquence avec les sanglantes batailles, dont il avait été témoin et acteur. Il était arrivé sous les épais tilleuls du champ de foire: vieux arbres amis et confidents si discrets; où l'enfant se livre à ses joyeux ébats, où le vieillard vient ressusciter le passé, et où la jeune fille vient rêver si doucement.

Tout à coup, le ménétrier y fait vibrer les cordes sonores de son violon... À son coup d'archet, à cet appel magique, les couples joyeux, souriant de bonheur, se réunissent, se pressent... En moins d'un instant, toute la foire est vide, et là, où les aïeux chantaient, dansaient, aimaient, la jeunesse va chanter, danser, aimer à son tour!

Pas n'est besoin de fastidieuses présentations; on n'a que faire du carnet: tous se connaissent, et le cœur se passe de crayon pour retenir l'engagement préféré. Le vieux ménestrel fait retentir les notes pressées et harmonieuses d'une valse populaire. Alors quelle animation! quel tableau charmant! Les couples cadencent leurs pas légers, se mêlent, se croisent, se confondent dans le cercle mobile de la danse; pendant que les vieillards des deux sexes, évoquant les souvenirs lointains du bel âge, sourient à leurs bien-aimés enfants...

André, attardé déjà, jette un regard rapide sur cette scène ravissante de la joie et de l'animation populaire et se hâte pour parvenir au presbytère; M. le curé l'attendait impatiemment.

(1) Un peintre paysagiste d'un grand talent, un historien des plus distingués, M. François Bozière (auteur de Tournai ancien et moderne, des Chroniques et Légendes du Tournais, d'un armorial du Hainaut, etc.) trop tôt ravi, hélas! à la science, aux arts et à sa famille, nous a laissé plusieurs toiles remarquables, représentant des vues de Durbuy et de nombreux paysages de l'Ardenne.

LES DEUX MÈRES

L'amitié, même, hélas! voile parfois son ciel,
Mais il n'est pas de nuit pour l'amour maternel.
Quelque sombre que soit le destin qui l'effleure,
Le soleil de l'amour y rayonne à toute heure.

TURQUETY

Quelques instants après, André commodément assis à côté du pasteur, sous l'ombre protectrice d'une charmille, s'exprimait ainsi:

« — Laissez-moi d'abord vous dire, M. le curé, combien j'ai été édifié par les derniers moments du père Cheneau. Son âme en remontant à Dieu, avait laissé sur ses traits un reflet d'immortalité et de sereine grandeur. Le spectacle d'une telle mort est un puissant enseignement. *Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur!* au milieu de la famille, consolés par la religion et dont la modeste tombe, abritée par nos vieux rochers, s'élève sur la rive natale!... Mon Dieu! quelle différence avec le sort réservé aux innombrables victimes de la guerre!... »

« — Rappelez-vous, mon cher ami, qu'il y a plusieurs demeures dans la maison de Notre Père céleste. Le Rédempteur ne l'a-t-il pas affirmé dans l'Évangile? Sa miséricorde y a préparé une place pour tous les hommes de bonne volonté. »

« — Ah! comme vous, je me plais à l'espérer, M. le curé!... »

« — Maintenant, si vous le permettez, je reprendrai notre entretien au point où nous avons dû l'interrompre avant hier. »

« — Je vous écoute. »

« — Quand nous pénétrâmes en Russie, l'ennemi opposa peu de résistance; mais — dans le but de nous affamer — il incendiait les localités par où nous devions passer.

« — Un jour, que nous venions encore de le chasser d'un

village, dont les flammes dévoraient les derniers débris, nous assistâmes à un spectacle désolant.

» Au milieu de cinq ou six soldats russes, atteints par nos derniers coups de feu, se trouvait une femme étendue sur le sable; elle venait d'être tuée par une balle ennemie... Chose navrante! M. le curé, c'était une toute jeune mère: entre ses bras inertes, sur son cœur encore chaud, elle tenait, plein de vie et de grâce un bel enfant, à peine sevré, dont les petites mains reposaient sur le sein maternel, et dont la voix jetait de petits cris inquiets et plaintifs. — Oh! ces cris, je les entends encore! — «Vite! Clerbois, dit notre capitaine, à l'un de ses voltigeurs, après s'être assuré que l'infortunée mère était bien morte. Vite! prends ce cher petit et va le porter à notre brave cantinière... Tantôt, nous aviserons à ce qu'il y aura de mieux à faire... Pauvre orphelin! Pauvre mère!...»

» En prononçant ces derniers mots, nous vîmes deux grosses larmes couler sur la moustache grise du vétéran. »

« — L'excellent cœur!... Hélas! peut-être était-il père lui-même? »

« — En effet, M. le curé, sa famille était restée en France... Que de réflexions nous fîmes en creusant rapidement une tombe pour cette innocente victime! Elle y fut déposée en même temps que les soldats, morts à côté d'elle...

» Hélas! avant notre arrivée, sans doute, assise au coin du feu, paisible et contente, elle souriait à son premier-né... Tout à coup, à quelques lieues de son village, une armée étrangère apparaît, le canon retentit lugubrement, les cosaques, ces loups à cheval, s'arrêtaient... Bientôt, la torche en main, farouches, implacables, ils mettent le feu partout..., il faut fuir, la terreur précipite les pas des siens; à son tour, la jeune mère dit adieu à son chaume natal, que la flamme commence à dévorer; elle serre plus fort son enfant contre son sein, et, désolée, terrifiée, elle se mêle aux masses confuses de l'arrière-garde..., et, là, une balle française lui ravit le jour, sur le sol sacré de la patrie!...

» Quant à notre intéressant orphelin russe, notre bien-aimé capitaine l'adopta au nom de sa compagnie, notre cantinière a pour lui les entrailles et le cœur d'une mère... Hélas! un peu plus tard, quand, à notre tour, il nous fallut battre en retraite, voilà que pendant un vif engagement, au coin d'un bois, où nous nous étions groupés pour repousser une nuée de cosaques, voilà, dis-je, que notre pauvre cantinière — elle se trouvait alors à une centaine de mètres en arrière de nos lignes — tenant entre ses bras le petit orphelin, devenu son fils, tombe aussi, frappée mortellement au cœur... fatale coïncidence!... étrange destinée, n'est-ce pas, que celle de ce pauvre enfant? Il survit à celle qui lui a donné le jour, il survit à celle qui l'a remplacée! toutes deux lui ont fait un rempart de leur généreux sein, et, toutes deux périssent misérablement, innocentes victimes d'une guerre de géants! Nous avons tué la mère de l'orphelin, une russe; les cosaques tuaient sa mère d'adoption, une française!

» Qui donc oserait en douter? c'était là l'effet d'un pur hasard! Dieu soit loué! jamais, au grand jamais, un soldat ne songerait à frapper, de sang-froid, une pauvre femme, une mère de famille dans des circonstances aussi émouvantes. Une mère! Y a-t-il rien de plus touchant, de plus sacré en ce monde?

» Ah! M. le curé, ces deux morts nous causèrent à tous une profonde tristesse, une poignante émotion. J'ai vu couler bien des pleurs le jour où ces deux admirables femmes succombèrent à leur abnégation!... Nous songions à nos mères, à nous: n'en auraient-elles pas fait autant? ce courage héroïque leur eût-il fait défaut? Allons donc!... Eh bien! les doux souvenirs du berceau, les caresses, les baisers, les paroles de ces bonnes mères, leurs aimables gronderies, leurs encouragements passionnés, pénétrants comme les parfums du chèvrefeuille et du romarin de nos montagnes natales, nous arrivaient sous ce ciel rigide, sur cette terre couverte de frimas...

» Mes compagnons et moi nous avons vu — trop souvent,

hélas — des centaines de morts sur les champs de bataille. Si terrible que fût ce spectacle, nous parvenions à l'oublier et nous finissions par compter notre propre vie pour rien. Mais il n'en était pas de même dans les cas que je vous cite. C'est notre métier, à nous, soldats, de tuer ou d'être tués; mais être exposé à ôter involontairement la vie à une pauvre femme, à une mère! il n'est rien au monde de plus horrible, de plus contre nature... Et, cependant, cela est arrivé pendant ces jours néfastes!... »

André baissa la tête et se tut, dominé par ses souvenirs et tristement ému lui-même, par les scènes poignantes qu'il venait de décrire. Le curé crut mettre un terme aux réflexions du soldat en lui demandant ce qu'était devenu l'orphelin?

« — Chaudement enveloppé dans de vieilles étoffes et à l'aide de deux bretelles, nos voltigeurs le portaient tour à tour, en guise de havre-sac. Lors du passage de la Bérézina, quand le pont principal vint à craquer et à s'effondrer, le soldat qui, ce jour-là, s'était chargé de l'enfant, fut englouti, avec tant d'autres, sous les glaçons de la rivière... Un ange et un martyr de plus allaient grossir la milice du ciel. Le jeune ange était délivré des futurs chagrins de la vie, le soldat n'avait plus à assister à des scènes d'horreur et de carnage... »

« — Ô mon Dieu! mon Dieu! s'écria le pasteur, se peut-il que l'humanité soit si rudement éprouvée... »

« — *Triste, triste* (1)! n'est-ce pas, M. le curé? mon cœur en saigne encore. J'arrive au deuxième épisode de mon récit.

» Nous sommes à Leipzig... pour la seconde fois, nous venons de reprendre un village groupé sur une hauteur; l'ennemi y met le feu; la nuit froide et sombre, comme un drap mortuaire, descend sur la terre ensanglantée et impose une trêve à la rage des combattants. Dans la petite église, jusque là épargnée par l'incendie, on s'empresse d'installer les blessés; tout à coup, le feu s'y déclare!... Jugez de la consternation des malheureux blessés! l'horrible crainte d'être brûlés vifs s'est emparée d'eux; ils se pressent, se heurtent, avec des cris d'épouvante et de désespoir; plusieurs rampent sur leurs membres mutilés; les plus faibles, foulés aux pieds, succombent dans l'effroyable cohue... Mais voici qu'au milieu de cette scène indécrite, la cloche de la petite église retentit à toute volée; les regards se dirigent vers la tour, et l'on aperçoit un beau jeune homme, à travers les supports du campanille; c'est lui qui a mis le feu au clocher!... c'est lui qui donne à l'airain ce mouvement fébrile et gesticule d'une manière effrayante! son visage, ses vêtements empourprés par le sinistre reflet de l'incendie, le font ressembler à l'ange de la mort, sonnait les funérailles des innombrables victimes de cette funeste journée... «Bonté divine! C'est Willem, c'est mon pauvre enfant!» s'écrie une malheureuse veuve! Et, pâle à faire peur, l'œil hagard, les mains levées vers son enfant, elle se précipite au milieu des blessés — ils encombrement encore le seuil — se fraie un passage et parvient, après des efforts surhumains, au bas du clocher... Mais là, quel glaive de douleur va lui percer le cœur! Nul moyen pour approcher de son fils! Parvenu à l'intérieur du clocher, l'insensé a retiré l'échelle de corde dont il s'était servi pour y monter.

» Mais à quoi pense Willem? Hélas! le démon de la folie s'est emparé de lui. Ce matin même, à l'heure où la cloche tintait l'Angelus, sa fiancée a été tuée sous ses yeux, par un éclat d'obus...

» Pauvre mère! elle se lamente, s'agenouille, supplie son malheureux fils de descendre, de revenir dans ses bras... Il reste sourd à ses prières; la cloche tinte toujours...

» La veuve se relève, essaye de s'accrocher aux barreaux, aux murailles, implore du secours, se tord les mains, invoque le ciel; la cloche tinte toujours...

» Cependant, l'incendie fait des progrès rapides... Des échelles, des échelles! s'écrie-t-on du dehors. N'arriveront-elles pas trop tard? En ce moment même, un parent de la veuve, paysan résolu, court à l'église et met tout en œuvre pour

arracher la pauvre femme à l'imminent péril; presque folle à son tour, elle ne veut rien entendre, elle oppose une énergie incroyable; il vole chercher un aide pour l'emporter de force; la cloche tinte toujours...

» Soudain, un bruit formidable, suivi de mille cris de terreur, éclate dans ces lieux désolés; l'instrument aérien s'est tu, et cette fois pour toujours... Le clocher tremble, s'abîme, s'écroule avec fracas sur la veuve et sur son fils; infortunés! tous deux sont ensevelis, vivants, sous les débris enflammés. La foule épouvantée se disperse; la nuit se fait plus sombre, plus noire encore... Puis tout redevient silencieux comme la tombe... »

Le bon pasteur écoutait le soldat, les yeux fixes, le cœur oppressé. Ce récit achevé, il dit à André: « Dieu éprouve parfois bien cruellement les faibles et les innocents; mais, n'en doutons pas, mon ami, c'est pour les dédommager plus tard au centuple. La veuve dont vous venez de me narrer la dramatique histoire me convainc de nouveau que les événements où une mère joue un rôle quelconque — fût-il même secondaire — revêtent une beauté morale, une poésie, un intérêt exceptionnel. Dès son arrivée en scène, tout s'anime et s'accentue, tout élève et ennoblit la pensée et l'âme. »

« — J'en devine la raison, M. le curé. »

« — Une mère, continua ce dernier, fut-elle la plus simple, la plus vulgaire des femmes, trouvera sur-le-champ, dans son cœur religieux, le moyen de manifester le dévouement dont Dieu l'a si magnifiquement douée. Elle ne vit, semble-t-il, qu'à cette suprême condition: se dévouer, se dévouer encore et toujours!... J'aurai bientôt 40 ans de ministère, combien de fois ne m'est-il pas arrivé d'expérimenter cette sublime vérité! »

(1) Shakespeare.

LA TRAHISON

On a dit avec justesse, ce n'est pas mépriser la vie que de lui préférer l'honneur. C'est estimer l'honneur ce qu'il vaut. À Waterloo, lorsque MM. de Bourmont, Clouet, etc., si tristement célèbres, eurent trahi la France et passé à l'ennemi, nous voyons une batterie de notre garde se précipiter au galop sur les Anglais... Duchand déserte! s'écrie l'empereur. Duchand déserte!!! Il se plaçait à quart de portée, réunissait sur lui tout le feu ennemi, et démontrait par des monceaux de morts anglais l'injustice irréfutable du grand homme! Brave Duchand, inscris sur tes armes: Duchand déserte!... Colonel DE BRACK

« Heureusement, M. le curé, ma tâche arrive à sa fin. Oh! il serait plus facile de compter les vagues furieuses qui, dans un jour d'orage, s'écoulent sous le vieux pont de Durbuy que d'énumérer tous les maux de la guerre; je ne parlerai plus que d'un seul: la trahison!

» Comme toujours, c'est à l'heure de l'adversité, à l'heure solennelle où le chef d'une armée, à demi-vaincue, fait appel à Dieu, à l'honneur, à toutes les ressources de son génie; à l'heure où la patrie, anxieuse, fixe un long, un ardent regard sur ses derniers défenseurs; à l'heure où un rayon d'espérance se glisse encore au milieu de nos ténèbres, que la trahison ignoble, obséquieuse, impitoyable, rampante, odieuse à tous les titres, médite en secret, sans danger, sans pudeur, le crime le plus exécrationnel!

» Le traître!... mais avant d'en arriver à voir son nom flétri sans retour, le faut-il demander? le traître a déjà passé par l'ignominie de tous les vices. Interrogez sa vie? Elle vous dira que l'inconduite, la débauche, l'amour du lucre, l'ont insensiblement amené à vendre sa conscience et son honneur, son corps et son âme! N'est-il pas du nombre de ceux que Corneille stigmatisait dans ces admirables vers:

*Ils ne méritent pas l'honneur d'être nommés.
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter,
Si tout n'est renversé ne sauraient subsister!*

CINNA

» Les traîtres! Ah!... notre Empereur, et ceux qui lui sont restés fidèlement attachés les ont vus à l'œuvre, dans nos jours d'infortunes! C'est à eux que l'on doit imputer la principale cause de nos désastres.

» Je suis chrétien! mais il m'est impossible d'excuser l'odieuse crime de la félonie. Avec la rapidité de la foudre, le traître me rappelle Judas, vendant pour trente deniers notre Divin Sauveur! Judas!... Dix-neuf siècles nous ont transmis son nom maudit; l'exécration des siècles futurs continuera, d'âge en âge, à poursuivre sa funeste renommée... »

« — Quels lugubres tableaux vous faites passer sous mes yeux, mon cher André! et maintenant, comment s'imaginer que des milliers d'hommes se trouveraient encore disposés à aller au-devant de ces calamités, si récentes, si douloureuses! Ah! Fénelon avait bien raison de s'écrier: *La guerre est funeste même à ceux qui l'entreprennent sous la protection des dieux; la guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes!* »

« — Fénelon dit vrai, M. le curé, la guerre est le plus grand des fléaux. J. J. Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre ont vu leurs pastorales se transformer en tragédies, le lendemain de leur apparition. Eh! comment la voix des sages, des rêveurs et des philosophes pourrait-elle dominer la clameur de ces milliers d'hommes criant aux armes! La patrie est en danger: le fer frémit dans la main du soldat-citoyen!... Les théories malsaines des sophistes trompeurs, habilement répandues par des hommes puissants et astucieux, se sont infiltrées dans l'intelligence de la multitude; l'odeur de la poudre est dans l'air; l'esprit de conquête s'empare d'une nation... Par-dessus tout, les crimes ont comblé la mesure!... L'homme s'agite et Dieu le mène... Il permet que le plus terrible fléau soit le suprême châtiment de cette terre: la guerre!

» Certes, mon cher pasteur, vous le savez, autant que vous j'exécute la guerre; mais, nous l'avons constaté, elle est parfois nécessaire et nous devons ajouter que plus d'une fois aussi le bien, le progrès, la régénération d'un peuple sont sortis de ses épouvantables convulsions.»

« — S'il en était autrement, mon cher André, nos croyances dans l'éternelle Justice se trouveraient ébranlées. Le sang versé pour une cause juste ne reste pas infécond, il produit d'immortelles semences.

» Cependant, à l'armée, sur le champ de bataille, comment pratiquer la vertu? Où sera la retenue, la modération, au milieu de la licence des camps? Où sera la justice, la clémence, l'humanité, la charité chrétienne, au milieu des scènes de carnage?... »

« — Oh! la vertu, la piété même, s'allient très bien, M. le curé, avec le courage militaire. Le cilice de saint Louis ne le gênait point sous la cuirasse. L'exemple contemporain du général Drouot, aussi brave que modeste, est là pour prouver que la race des grands chrétiens et des grands capitaines n'a pas disparu du milieu de nous (1). Combien en ai-je vus, dans des rangs inférieurs, parmi les simples soldats, se distinguer par les actes les plus admirables de dévouement, d'abnégation et d'héroïsme!»

« — J'oubliais que vous êtes de ce nombre, mon cher ami; votre belle conduite envers ce pauvre Georlet... »

« — De grâce, M. le curé!... »

« — Est digne d'être louée. Je vous rends d'autant plus volontiers justice qu'en devenant soldat, vous avez dû céder à la nécessité. Seulement, je plains et blâme ceux qui désirent passionnément voir se renouveler de sanglants conflits, pour donner libre carrière à leur ambition, ou à leurs mauvais instincts. »

(1) Et, de nos jours les Lamoricière, les Charette, les Pimodan, les Don Carlos n'ont-ils pas réalisé le type du soldat et de l'héroïsme chrétiens?

COMMENT ATTÉNUER LES MAUX DE LA GUERRE

C'est dans la rue, dans le froid et dans la tempête, chez l'ouvrier et chez le soldat, qu'il faudrait faire renaître le sentiment religieux, le seul qui ait jamais su régénérer un peuple. Et, vous le savez, depuis mille huit cents ans, le Crucifix est le seul Dieu assez tendre et assez fort pour triompher et pour fleurir dans un pareil milieu.

L'abbé L. BOSSU

« — Maintenant, cher André, comment pourrait-on, selon vous, remédier aux maux de la guerre? Plus qu'un autre, sans doute, vous seriez à même de me renseigner à cet égard? »

« J'essaierai, M. le curé, de vous satisfaire, dans la mesure de mes faibles lumières. Il me semble qu'il faudrait d'abord donner à la jeunesse une instruction virile, patriotique et chrétienne. De bonne heure, l'enfant devrait savoir que le foyer, l'autel et le trône (j'entends par ce dernier mot l'autorité légale remise au chef d'un royaume ou d'une république) constituent la base de toute société bien organisée, c'est-à-dire de la patrie; que cette patrie pouvant être un jour et à l'improviste menacée ou envahie par l'étranger, tout citoyen — peut-on trop le répéter? — lui doit son dévouement et sa vie.

» Dès lors, je supprimerais le remplacement dans les armées modernes. Le mercenaire — cette lèpre sociale — ne sait, ne peut enseigner que le vice et le désordre. »

« — Pardon! André, mais votre opinion me semble trop absolue; sans doute il y a des exceptions? tous les remplaçants ne se trouvent pas dans ces tristes conditions? »

« — Certes, M. le curé, d'honorables exceptions se rencontrent, mais croyez-moi, ici, l'exception confirme la règle. C'est l'égoïsme seul qui nous a donné les remplaçants (1). »

« Ah! Convenez-en... votre généreux cœur n'a-t-il pas tressailli de joie en apprenant les efforts tentés par quelques philanthropes pour abolir la traite des noirs? »

« — Sans doute, mon cher André, car ils sont, comme nous, des créatures de Dieu. »

« — Eh bien, de nos jours la traite des blancs est organisée, duement patentée; des industriels sans pudeur, des marchands d'âmes, en un mot, trafiquent impunément du sang de leurs semblables; au jour désigné, ils encombrant les conseils de milice et de révision, d'une jeunesse salie et infectée de tous les vices.

» Le remplaçant ne se bat que par nécessité, ou pour satisfaire ses mauvais instincts. L'honneur, l'amour de la patrie lui sont indifférents; de là, les actes isolés de vengeance, de cruauté; les procédés ignobles envers les habitants; les mœurs dévergondées, les scènes de pillage, les honteuses désertions, etc., dont ces intrus se rendent coupables, dès qu'ils en trouvent l'occasion. Ces actes odieux doivent nécessairement rejaillir sur une armée, et porter atteinte à la considération dont elle doit jouir (2).

» Supprimez le remplacement, vous avez de fait, dans les rangs de la milice, l'élite de la nation. Le niveau moral de l'armée arrive à un haut degré. Riches ou pauvres, nobles ou paysans, égaux devant la loi et l'Évangile, partagent les mêmes dangers, les mêmes fatigues; solidaires de l'honneur national, ils seront justes, humains; ils feront la guerre dans des conditions normales; ils lui enlèveront ce caractère de sauvagerie qui, jusqu'à ce jour, lui a été propre.

» A cette armée, ainsi constituée, il faudra nécessairement des chefs instruits, capables; s'il s'en trouvait d'abord, qui fussent vindicatifs, sans mœurs et sans respect pour la religion, ils comprendraient bientôt la nécessité de modifier leur conduite ou de s'éloigner. Pour commander d'honnêtes gens, il faut être, soi-même, honnête homme. Si le bon exemple est de rigueur, c'est à coup sûr dans une armée. Aurait-t-on droit d'exiger de ceux que l'on a l'honneur de commander ce qu'on ne prati-

querait pas soi-même?

» L'égoïste qui envoie «son cuisinier à l'armée pour exempter son Benjamin» (J. Ambert), le chef qui se maintient dans sa position par l'intrigue, la bassesse ou l'hypocrisie, l'homme qui a le malheur de ne croire à rien, vont crier à l'utopie! Je leur répondrai: avec de la volonté, du patriotisme et du cœur, trois années peuvent largement suffire pour créer et organiser une armée forte, nationale, animée de nobles sentiments, une armée comme nous la voulons!

» Mais, à cette armée! l'élément religieux devrait servir de base. Il lui faudrait des aumôniers actifs, intelligents, dévoués, au cœur chaud. Ils seraient en nombre suffisant; revêtus d'un signe distinctif, ils auraient accès dans les casernes, ou bivouac, dans les camps; ils feraient définitivement partie de l'armée, et partout ils suivraient les corps pour lesquels ils auraient été choisis.

» Les colonels, les généraux, comprenant mieux que la religion pratiquée simplement, mais sérieusement, est une garantie d'ordre, de moralité, de bonheur, en même temps qu'un gage de succès pour leurs armes, entoureraient ces aumôniers, leurs compatriotes et leurs meilleurs amis, d'estime et de respect; ils leur faciliteraient des rapports réguliers avec leurs subordonnés, dont le cœur s'ouvrirait à la confiance, au désir de bien faire, aux vertus nécessaires pour remplir leurs nombreux et sérieux devoirs.

» Combien de fois, pendant les longues guerres de l'empire, dans nos camps, nos bivouacs, sur le champ de bataille, n'ai-je pas entendu de vieux soldats et surtout de jeunes conscrits, regretter amèrement de ne plus entendre les offices du dimanche de ne plus pouvoir remplir leurs devoirs de chrétien! combien d'autres, hélas! sont tombés, victimes de l'honneur et de la patrie, sans avoir pu, comme le vertueux Cheneau, recevoir les divins secours de la Religion, qu'ils réclamaient en vain d'une voix expirante... »

« — André, mon ami, j'admire vos sentiments chrétiens! Ah! si tous nos soldats vous ressemblaient!... En effet, la religion condamne tous les vices et commande toutes les vertus. Elle dit au militaire: respecte l'autorité, les lois, c'est-à-dire la discipline; contente-toi de ta paie; sois généreux envers le vaincu; reste dévoué à ta patrie; sois le bouclier des faibles; modère tes desirs; garde-toi du blasphème, du vice, de tout péché mortel; ne porte pas atteinte à la propriété; reste fidèle à ton Dieu, comme à ton foyer... »

» Étrange bizarrerie du cœur de l'homme! Le soldat brave cent fois la mort sur le champ de bataille, et il courbe le front devant le sot respect humain!... Mais, je le crois, comme vous, mon cher André, dans une armée composée d'après votre système, les grands principes religieux seraient en honneur. Le soldat qui, à présent, obéit sans murmure à certains chefs lui prescrivant des choses, souvent vexatoires et parfois injustes, pourrait-il trouver mauvais que d'autres chefs, dignes, prudents, animés comme vous par l'amour de l'humanité, l'engageassent à rester conséquent avec ses souvenirs de famille, avec les principes qui lui ont été inculqués par l'enseignement du catéchisme?

» L'officier devrait aussi toujours se rappeler que sa mission a beaucoup d'analogie avec celle du prêtre; tous deux ont charge d'âmes. Bien plus, il a sur ce dernier l'immense avantage d'exercer sur ses subordonnés, aux heures solennelles, une autorité plus directe, plus complète, plus absolue. Pourquoi ne pas consacrer une partie de cette autorité à faire aimer et pratiquer ce qu'ont aimé et pratiqué nos vaillants et pieux ancêtres? »

« — Puis, M. le curé, quel admirable instrument, quel puissant auxiliaire, un général, marqué du double sceau de la vertu et du génie, ne trouverait-il pas dans la religion! Lui et ses soldats ne seraient-ils pas invincibles? Les Condé, les Turenne, les Gustave-Adolphe et tant d'autres ne l'ont-ils pas prouvé? »

« — Sans nul doute, mon cher ami, une armée où les sentiments de foi, d'honneur et de patriotisme sont à l'ordre du jour, fera la guerre d'une manière digne d'elle. La guerre? Les lois divines et humaines ne l'ont autorisée que pour assurer l'a tranquillité et le bonheur de la nation; tout peuple qui est assez malheureux pour être obligé de recourir à ce moyen violent, devrait, me semble-t-il, porter chez ses ennemis autant de sensibilité, autant de retenue, de délicatesse qu'il en aurait au sein de sa patrie. »

« — Pourra-t-il atteindre ce but, M. le curé, si ses armées sont composées de chefs avides et corrompus et qu'elles renferment dans leurs rangs une foule de mercenaires? Evidemment non! »

« — Ah! mon cher André, si l'orgueil humain ne se mettait pas toujours en travers de nos meilleurs projets, de nos beaux rêves, il y aurait, certes, possibilité de retarder ou d'abrèger les guerres! Pourquoi les rois et les chefs des républiques n'accepteraient-ils pas, comme autrefois, un arbitre suprême, dans la personne du Saint-Père (3). Hélas! non seulement l'orgueil et d'éphémères succès enivrent les uns, mais l'intérêt divise encore les autres, pendant que la crainte met les plus petits à la merci du premier conquérant venu. »

« — Dans ces conditions, M. le curé, l'arbitrage du souverain Pontife serait dérisoire. Mais si les *immortels principes*, auxquels, à présent, la plupart de nos têtes couronnées rendent hommage, ne permettent pas ce moyen pratique, il me semble que la presse, l'opinion publique, la réprobation générale, éclatant à propos, contre les fauteurs d'une guerre injuste, seraient de nature à produire sur eux une salutaire impression. Dans ces circonstances, la longanimité et la résignation stérile des peuples n'expliquent-elles pas l'audacieuse outrecuidance des grands?... »

« D'autre part, si la guerre devait suivre son cours fatal, la presse et l'opinion publique, dont nous venons de faire ressortir l'importance, ne devraient-elles pas user de procédés analogues pour imposer au vainqueur, localiser la guerre et l'empêcher de devenir le prétexte à d'indignes exigences, à la ruine d'un peuple, à la mutilation des nationalités? »

« Enfin, pour moraliser avec fruit, il serait urgent de mettre à la disposition des troupes des logements qui ne soient pas d'affreuses masures, des corps de garde qui ne soient pas des cloaques. On parle de foyer domestique, de famille, mais ménageons donc au soldat une place où il puisse se les rappeler, mais s'il a un abri l'on ne peut pas vouloir qu'il n'ait ni feu, ni lieu? L'équivalent de tout cela n'est-ce pas la règle? »

« Voilà, pour les moyens moraux; ceux purement matériels ont aussi une grande influence. Dès qu'une guerre se prépare, il faudrait que les ambulances et les secours de tout genre pussent s'organiser sur la plus vaste échelle. Nul pays ne peut rester indifférent à la pensée des calamités de ce genre; soit-il lui-même à l'abri du fléau. Du reste, en tous lieux, et grâce en soit rendue à Dieu, on trouvera des jeunes gens dévoués, des médecins d'élite et d'admirables sœurs de charité. Plus les secours seront actifs, intelligents et nombreux, moins de victimes y aura-t-il à déplorer. Vivres, chaudes étoffes, larges souliers, couvertures, charpies et bandages sont les choses les plus nécessaires en campagne. »

« Presque toujours les prisonniers de guerre sont relégués dans les casemates des forteresses ou assujettis à des travaux pénibles; couverts de lambeaux d'uniforme, ayant à peine une nourriture suffisante, ils sont soumis à une surveillance indigne. L'indifférence, le dédain, souvent le mépris les accueillent partout. Pourquoi ce injustes et odieux procédés envers des infortunés? »

« Combien il serait nécessaire, M. le curé, que les autorités donnassent l'exemple de l'humanité dans ces déplorable circonstances! »

« Je me résume, M. le curé: propager l'instruction chrétienne, moraliser le soldat, supprimer le remplacement, voilà, me semble-t-il, l'unique moyen d'obtenir des garanties de paix durable et de relever le prestige des armes. »

« — Mon cher André, non seulement votre conversation m'instruit, mais elle m'édifie. Il est si doux pour un prêtre d'entendre un soldat de votre trempe, développer si bien des principes et des sentiments religieux. Ah! Dieu veuille, mon ami, nous préserver de ces guerres sanglantes et faire succéder à tant de malheurs et de désastres une paix longue et durable! »

« — C'est mon plus vif désir, M. le curé, reprit le soldat d'une voix vibrante et le regard humide. J'ai tant souffert et j'ai vu tant souffrir que je préférerais mourir à l'instant même, plutôt que de voir notre bien-aimé pays livré aux horreurs de ce redoutable fléau. »

Le vieux pasteur, profondément attendri, serra longtemps les mains du soldat entre les siennes. Le langage d'André, un peu rude parfois, mais vrai toujours, avait touché son cœur. Enfin ils se quittèrent, amis désormais et pour la vie.

Selon la belle expression du général J. Ambert, le prêtre et le soldat venaient d'ajouter un anneau de plus à la chaîne qui unira toujours l'épée à la Croix!

(1) Ingénieusement désignés aujourd'hui sous le titre de *Volontaires à prime*! Oh! langue française! si nette et si noble, devais-tu servir à ces indignes combinaisons de mots, pour dissimuler la fraude et la corruption!

(2) De nos jours, la question des armées préoccupe vivement le monde savant et politique. Jamais du reste elle n'avait acquis cette importance. Nous lisons dans le *Cours d'histoire universelle*, par C. J. Mathieu, des Écoles chrétiennes:

« Cependant, tout en nous appuyant sur les faits capitaux dont nous avons parlé plus haut, nous n'avons pas négligé les faits purement politiques, ni même les faits militaires qui ont aussi leur importance. En effet, Waterloo, Sadowa et Sedan ne sont-ils pas là, pour protester contre l'opinion de ceux qui prétendraient que l'historien ne doit plus insister sur les faits militaires? pourquoi l'histoire les négligerait-elle?... Quoique la presse n'oublie rien pour décrier la guerre; malgré les congrès de paix dans lesquels on a développé les plus belles théories; malgré les efforts d'une diplomatie habile et savante, pour arranger pacifiquement les différends survenus entre les nations; malgré tout ce qu'on a dit et fait pour empêcher, pour diminuer ce fléau, le *militarisme* n'est-il pas plus puissant que jamais? La vieille maxime: *Si vis pacem, para bellum*, n'est-elle pas à l'ordre du jour dans tous les états? N'invente-t-on pas chaque jour quelques nouveaux engins de destruction? Cette situation très regrettable nous force à croire que la guerre sera encore longtemps le dernier moyen de terminer les grandes questions internationales. »

N.B. - Pour ce qui concerne la presse, nous nous permettons de ne pas être de l'avis de notre savant ami, C. J. Mathieu; selon nous, aujourd'hui une partie de la presse, si bien stigmatisée par l'expression de reptile, est celle qui contribue le plus à préparer, à fomenter les guerres injustes, impies, et à aider dans leurs desseins, ceux qui les méditent dans le silence du cabinet et qui s'en tiennent assez éloignés pour n'en pas recevoir les éclaboussures.

(3) Henri IV et Leibnitz avaient conçu des projets analogues.

L'ONCLE JOSEPH

L'éducation digne de ce nom ne néglige rien de ce qu'on doit à Dieu, de ce qu'on doit à sa famille, de ce qu'on doit à sa patrie. L'éducation fait les hommes de bien, les hommes de sens, les hommes de foi, les hommes d'honneur et de courage, les hommes capables de devenir au besoin les instruments de la Providence, pour le bonheur et le salut des nations.

Monseigneur A. NAMÈCHE

Marie conduisit André chez son grand-oncle Joseph, l'archoisier de l'endroit, respectable octogénaire qui avait désiré connaître l'ami du pauvre François. Doué de beaucoup de bon sens, possédant une certaine instruction, Joseph était consulté par une foule de personnes. On aimait à s'entretenir avec lui; la sagesse dictait ses paroles, la simplicité naïve ornait ses discours.

Rompu à la fatigue dès l'âge le plus tendre, sobre, frugal, dur comme le fer extrait de nos mines, il ne se rappelait pas avoir jamais été malade : c'est au travail assidu, à l'air fortifiant, à ses habitudes réglées que Joseph attribuait, avec raison, sa verte santé. « Quand je ne sortirai plus pour travailler, disait-il souvent dans son pittoresque langage, la mort ne tardera point à venir me *happer* : je ne la crains pas, j'ai mis en Dieu toute ma confiance. » Fort de ce raisonnement, l'oncle Joseph grimpait sur les toits, ou bien, quand l'ouvrage chômait, il s'occupait activement de la culture d'un joli jardin et d'un maigre champ situé sur les hauteurs. Le grand air était le premier de ses besoins ; il s'en allait par tous les temps ; le froid, le chaud, la pluie, la neige, la grêle, les aquilons, rien ne l'arrêtait.

Cette habitude de sortir tous les jours était tellement enracinée chez lui que, même le dimanche, après avoir entendu tous les offices, il allait se promener au loin ou bien il restait de longues heures à fumer sa pipe au jardin ; à l'automne, c'était dans les bois qu'il se rendait les jours de dimanche ; là, il faisait provision de noisettes savoureuses et c'était un grand plaisir pour lui de les offrir ensuite aux parents qui venaient le visiter.

À cause de son grand âge, et surtout à la suite de deux ou trois chutes assez graves que l'ardoisier avait faites en tombant des toits, ses enfants et petits-enfants l'avaient supplié, depuis longtemps, de cesser son dangereux métier, de ne plus s'occuper que de jardinage ; Joseph les écoutait, les approuvait, mais, aussitôt sur pied, on le voyait remonter sur les toits.

Homme probe et sincère, voyant la main de Dieu en toutes choses, animé d'une foi robuste et éclairée, il professait un culte pour le foyer, dont lui-même était le protecteur, l'ornement et pour ainsi dire la personnification.

Joseph avait élevé ses enfants dans cet ordre d'idées et de principes ; ils avaient largement profité de l'éducation de la famille : comment en aurait-il été autrement ? le précepteur avait toujours donné l'exemple. N'est-ce pas le moyen le plus doux, le plus vrai, le plus facile de faire exécuter à des enfants ce qu'on exige d'eux, en vue du devoir, des vertus et de leur félicité future ? Ne sont-ils pas portés tout naturellement à se modeler sur ceux qui les prescrivent ? Sur ceux qu'ils ont constamment sous les yeux, dans la pensée et dans le cœur ?

Joseph venait de prendre son modeste repas ; il était assis sur un banc rustique, sous le noyer qu'avait planté son père et qui probablement lui survivrait aussi. Le bon vieillard se leva pour accueillir les jeunes gens, puis les ayant fait asseoir à ses côtés, il leur parla avec une grande rectitude de jugement et une sensibilité touchante. Le soldat écoutait avec respect ce Nestor de nos montagnes ressuscitant les âges passés. De son côté, Joseph n'était pas moins attentif aux récits animés d'un auteur du plus grand des drames dont l'histoire fera peut-être mention.

Quand ils furent sur le point de se séparer, le bon Joseph dit à André avec un certain attendrissement : « Mon ami, après les émotions, les épreuves et les souffrances par lesquelles vous venez de passer, ne feriez-vous pas bien de songer à vous marier ? ». A cette question, les jeunes gens rougirent involontairement. André répondit d'une manière évasive ; mais le vieillard reprit : « Croyez-moi, c'est un bon conseil à suivre. Le trésor de la famille réside dans l'accord, la confiance, la foi et l'attachement réciproque ; vous êtes digne de le posséder. Votre cœur et votre caractère doivent être antipathiques au célibat égoïste. Le mariage seul vous offrira des garanties de bonheur et d'avenir. Avec cette certitude, vous laisserez désormais le monde pivoter sur son axe ; son tapage, ses passions, ses tempêtes ne sauraient troubler votre sécurité future. La vie de famille est d'ailleurs un moyen efficace de longévité. Voyez ces teints blêmes et usés au contact du monde, ils font peur et pitié, tant les passions inquiètes y ont gravé de misères et d'ennuis. Au contraire, la figure calme et rassise des amis du foyer, communique quelque chose de sa paix et de son bien-être à ceux qui l'approchent

comme le parfum d'une conscience tranquille. »

Ces paroles firent une grande impression sur le cœur d'André et de la douce Marie. Quand les jeunes gens prirent congé du vieillard, ils lui serrèrent la main avec émotion.

Cependant, la candide *bauçelle* gardait le silence. André resta un moment songeur.

« M^{lle} Marie, dit-il enfin, votre bon oncle m'a beaucoup intéressé. Plus d'une fois, il m'a rappelé ma sainte grand-mère ; elle aussi se complaisait aux récits du foyer. — Les vieillards ne vivent que de réminiscences. — En outre, elle nous racontait quelque histoire touchante de hauts personnages, comme celle de saint Remacle, de Geneviève de Brabant ; puis, des légendes de chevaliers errant pendant la nuit, dans les profondeurs de la forêt, à la poursuite des bandits en train de guetter leurs victimes ; puis, des contes de Morganes, fantômes qui hantent, dit-on, les cimetières et se hasardent parfois près des demeures champêtres, alors que les vents d'hiver gémissent lamentablement et à travers les volets, c'est alors que les familles des campagnes écoutent, craintives, les plaintes de ces esprits, condamnés à errer par quelque punition de Dieu, sur la terre. Notre attention était si soutenue que les étoiles parsemaient une à une le firmament et nous annonçaient la nuit, venant seule interrompre ces délectables anecdotes... L'angélus sonnait, l'aïeule récitait un pater et un ave ; nous mêlions notre prière à la sienne, puis chacun allait se reposer en silence... »

NAPOLÉON

On parlera de sa gloire

Sous le chaume bien longtemps.

BÉRANGER

Il aimait l'empereur et l'empire avec une passion toute chevaleresque : l'empire parce qu'il l'estimait le plus haut point de gloire où la France fut parvenue depuis Charlemagne ; l'empereur parce qu'il avait vécu avec lui pendant deux années de souffrances et de revers (1812-1813) et qu'il avait senti le cœur de l'homme à travers l'éclat du prince et l'orgueil du conquérant.

LACORDAIRE, Éloge funèbre du général Drouot

André mûrissait silencieusement et dans l'anxiété du cœur une résolution aussi généreuse qu'inattendue. Les délicates susceptibilités de ce qu'il regardait comme un devoir, allaient le faire triompher des feux naissants de son amour, d'un premier amour!...

Le devoir ! C'était là un mot magique pour l'oreille du loyal soldat : prononcé, il coupait court à toute difficulté ; son âme en dût-elle rester à jamais meurtrie !

Il allait donc faire une dernière visite au bon curé : visite d'adieu, qu'allaient suivre d'autres adieux plus cruels, plus déchirants. Qui n'a connu cette heure d'intime agonie, qui sépare le sacrifice déjà accepté par la conscience, du sacrifice passé en fait ? André était arrivé à cette heure-là!...

Le curé voulait être renseigné sur la croyance et l'organisation du service religieux dans l'armée de Napoléon ? — « Hélas, répondit André, j'ai peu de choses à vous communiquer à cet égard : les généraux n'exigeaient rien de leurs soldats ; pas de prêtre, nul aumônier attaché spécialement à l'armée. Puis, les troupes, presque toujours campées, ou en face de l'ennemi, séjournaient rarement, et pour peu de temps chaque fois, dans les garnisons. »

« — Et cependant, fit douloureusement le curé, à qui la religion est-elle plus indispensable qu'au soldat ? N'est-ce pas elle, qui fait supporter avec courage et résignation les privations, les souffrances ? Qui enseigne mieux qu'elle à affronter la mort ? »

« — Rien n'est plus vrai, M. le curé. Mais n'allez pas conclure de cette déplorable négligence que nos pauvres soldats eussent complètement oublié leurs croyances religieuses!... Les faits se dressent à l'appui de mon assertion. Que d'honorables exceptions je pourrais citer non seulement parmi les simples soldats, mais même parmi nos officiers et nos généraux !

» Pour condenser une appréciation que je crois fondée en tout point, je vous dirai que j'ai connu beaucoup de militaires indifférents par éducation, à la parole sceptique et railleuse, aux habitudes mauvaises; mais d'athées, de matérialistes dans la véritable acception du mot, jamais!

» La croyance en Dieu implique la croyance dans une autre vie; or, celui qui coudoie chaque jour la mort de près, celui-là, M. le curé, dans ces moments de suprême enjeu, avec l'espoir en la miséricorde d'en haut, voit briller à ses yeux une vive lumière de foi; celui-là, je le sais, croit en Dieu et aux immortelles destinées de l'âme.»

« — Ces paroles me font du bien, mon ami. Mais, dites-moi, ceux qui étaient, comme vous, demeurés fidèles aux pieux souvenirs du foyer et aux principes du christianisme, étaient-ils libres de manifester hautement leurs convictions et de pratiquer ce qu'ils croyaient? »

« — En douteriez-vous, M. le curé? Ils avaient plus que la liberté : ils avaient l'estime et le respect de tous. Le courage est toujours apprécié à l'armée. Nos chefs n'auraient pas toléré qu'on nous molestât à cet égard! *Ils avaient trop l'expérience de la guerre pour ne pas être convaincus que le soldat qui craint Dieu n'a jamais redouté l'ennemi.* (Général VAN REMOORTERE)

» Du reste, je connais l'âme du soldat; et je puis affirmer qu'il lui est impossible, après les péripéties d'une bataille, de ne pas faire un retour sur lui-même.

» Oui! combien de fois, pendant les insomnies du bivouac, après une sanglante action, songeant aux nombreuses victimes que nous venions d'ensevelir, ne nous est-il pas arrivé de dire en tressaillant et les yeux fixés sur les myriades d'étoiles dont la main du Créateur a parsemé l'espace insondable : *les âmes de nos camarades reposent maintenant au sein de Dieu; et demain, demain, peut-être, ce sera à nous de les rejoindre!* Ah! M. le curé, les soldats de Napoléon auraient-ils bravé la mort avec cet héroïsme, s'ils avaient eu cette pensée, que le dévouement, le devoir, l'honneur, ce guide de la conscience et des armées, tous les nobles sentiments pour lesquels ils se sacrifiaient, demeureraient sans récompense auprès du Souverain Juge? Non! cela est impossible! »

« — Bravo! Mon cher André; oui, je pense comme vous que tant de courage et d'abnégation devaient trouver leur source dans les aspirations élevées que la religion avoue et sanctifie. Mais les officiers qui commandaient à de tels hommes étaient-ils estimés et aimés par eux? »

« — Sans doute, M. le curé, et à bon droit. Ils avaient, dans toutes les parties du monde, et sur les champs de bataille les plus sanglants, donné la preuve du plus brillant courage. Pauvres comme nous, et vivant de notre vie, ils rompaient avec nous le pain de munition et se désaltéraient souvent à la gourde du soldat. Dangers, misères, chagrins, joies, succès, revers, tout nous était commun. Ils tenaient à honneur seulement de nous distancer au feu ou sur la brèche.

« Eh bien! chose remarquable, cette existence partagée, ces simples et familières relations n'ôtaient rien, mais rien à la considération et au respect qui leur revenaient. »

« — Et vos généraux? Vos maréchaux de France? Quels étaient-ils? »

« — Presque tous enfants du peuple et anciens sous-officiers (1), fils de leurs œuvres; de rudes et d'admirables soldats! Bivouaquant au milieu de nous et payant noblement de leur personne, ils se montraient bons, simples et dignes dans tous leurs rapports avec les troupes. Napoléon leur donnait l'exemple; et Napoléon leur inspirait autant de crainte que d'admiration. Avec son coup d'œil d'aigle, l'empereur perceait bien vite jusqu'au moindre détail de notre situation morale et matérielle. Honte au chef de corps négligent: la disgrâce l'attendait, inévitable! Malheur à l'intendant qui spéculait sur la souffrance et la faim du soldat! Pour lui le dernier châtiment n'était pas

assez rigoureux. »

« — Mais l'homme qui fascinait tant d'hommes, Napoléon, ce prophète des batailles, par quels moyens vous entraînait-il à la suite de son char sanglant? »

« — Ses moyens, dites-vous? Mais son génie d'abord, son cœur ensuite. Illimitée était notre confiance en Napoléon, et la confiance double les forces, et centuple les ressources.

» Quand nous savions l'empereur sur le champ de bataille, le plus chétif de nos conscrits valait deux ennemis. La confiance était réciproque! C'est dans l'inaltérable conviction de notre dévouement absolu à sa personne, bien mieux encore que dans la loi à sa brillante étoile, que Napoléon puisait son audace guerrière, son calme prodigieux dans la terrible péripétie des batailles; qui aurait refusé de mourir pour lui? Personne! et il le savait. Napoléon et le soldat, ce n'était qu'un cœur, qu'une âme, au service d'une seule pensée: la sienne, celle de l'empereur et de son génie.

» Lisez ses proclamations, chacune d'elles est la glorification et l'apothéose du soldat et de la vie militaire. Pour lui, la nation armée c'est essentiellement la patrie. Comme l'on sent, à chaque mot, à chaque phrase, qu'il est fier de ses soldats! et le soldat, à son tour, était fier de son empereur!

» Sous la modeste tente qui l'abritait au milieu de son armée, l'œil fixé sur les cartes militaires, et préparant dans le silence fécond de sa pensée ses plans, ses combinaisons foudroyantes; il était plus heureux qu'au sein des splendeurs des Tuileries, où il se voyait entouré d'une cour brillante de princes et de rois feudataires. Nous lui savions gré de cette préférence; et lui ne perdait pas une occasion de nous en fournir la preuve. Que dire de la parole qui tombait alors de lui à nous? Ce n'était pas le fier et brusque langage qu'il réservait pour les rois, ses vassaux; encore moins la langue docte et limpide de l'organisateur, du savant, du législateur. Non! c'était la causerie simple, familière, expressive du soldat au soldat. Et puis quel regard, quels traits vifs, rapides, personnels! Quelles allusions laiteuses, qui étaient déjà par elles seules la plus enviée des récompenses! Napoléon, M. le curé, avait la mémoire du cœur.

» Qui donc en voyant causer ainsi familièrement avec nous, comme un père avec ses enfants (il nous nommait de la sorte), cet homme vêtu d'une redingote grise et coiffé d'un petit chapeau, portant pour tout insigne sur sa mâle poitrine l'étoile de la Légion d'Honneur, se serait imaginé qu'il avait devant lui l'arbitre du monde, le vainqueur de l'Europe; et que peut-être, à ce moment, il ourdissait les plus vastes combinaisons de son génie! »

Le prêtre écoutait, baissant silencieusement la tête, et songeant aux singulières contradictions du cœur humain: André, pensait-il, abhorre la guerre; et le voici enthousiaste du grand capitaine qui en a fait son idole!...

Le soldat s'était attendu à une interruption. Il continua ainsi: — « Une autre qualité distinguait encore Napoléon: la douceur. Vous souriez, M. le curé?... L'histoire ne rapporte-t-elle pas que saint Louis, Bayard, Boucicaut, Turenne, Condé, Montecuculli et tant d'autres étaient d'un caractère affable, bienveillant et doux? Pourquoi n'en aurait-il pas été de même de celui qu'on nomme Napoléon?... Comme il était heureux de nous obliger! Avions-nous à lui remettre un placet? Que l'empereur fût à pied, à cheval ou en voiture, il s'arrêtait ou faisait arrêter; et jamais il n'oubliait de faire droit à une demande juste, à une réclamation fondée.

» Mais de quelles minuties, m'avisai-je de vous entretenir! Parlons de l'empereur comme il convient à sa mâle et héroïque physionomie. Où puisait-il cette énergie surhumaine, cette incomparable force de résistance, ces audacieuses conceptions pendant les désastreuses campagnes d'Allemagne et de France de 1813-1814; alors que les rois, les empereurs, les nations — hier encore ses alliés! — étaient déchaînés contre lui? Alors que

la France, cette fière et généreuse nation, trahie, abandonnée, était écrasée sur toutes ses frontières? Nulle part ailleurs que dans son brûlant patriotisme!...

» Aussi, jamais, en aucun temps, le génie de Napoléon ne rayonna d'une plus vive splendeur. Nous le vîmes, pendant ces trois funèbres journées de Leipzig (2), de nuit, de jour, présent sur tous les points. Dès qu'une courte trêve était conclue — et c'était le plus souvent pour enterrer les morts — dès qu'un combat était fini — et c'était le plus souvent par la nuit — l'empereur, avec son ardeur infatigable, l'énergie de sa volonté de fer, veillait encore pour faire relever les morts et les blessés; organiser les secours, les ambulances; surveiller l'ennemi, stimuler le zèle de ses généraux... Hélas! pauvre empereur! la trahison veillait comme lui, avec lui, pour l'amener, en dépit de la victoire, à la ruine, à l'abdication, et... la cupidité repue et amie du bien-être devenait complice du crime par l'inaction et l'incurie!... »

Le soldat se tut un instant, vaincu par sa profonde émotion.

« — Napoléon, si justement nommé le Grand, était humain, continua-t-il d'une voix altérée. Moi qui vous parle, M. le curé, j'ai vu notre empereur se mettre à genoux pour aider, avec nous, les chirurgiens à panser et à amputer les malheureux blessés... Avec quelles douces paroles, il exhortait le patient au courage et à l'espoir!... Saint Louis eût-il fait mieux?... Est-il donc étonnant que tous les regards se concentraient sur lui, que nos cœurs tressaillaient à son approche, que les mourants prononçaient son nom avant celui de leur sœur ou de leur mère? Est-il étonnant que nos cœurs gardent le souvenir impérissable de l'empereur Napoléon et que nos poitrines soient marquées à son chiffre?... » — Ici une larme du cœur brilla dans l'œil profond d'André et roula lentement sur sa joue.

— « César, ceux qui vont mourir te saluent! » murmura le curé, douloureusement ému. Le soldat avait fait un mouvement.

» Ô mon jeune ami, continua le prêtre, ne vous méprenez pas sur le sens de ma citation; c'est une réminiscence et rien de plus. Dieu me garde d'oublier le respect dû à un grand homme, à l'heure où il est aux prises avec l'adversité. N'ai-je pas encore présentes à la mémoire les conversations que j'ai eues avec l'un de vos compagnons d'armes, le preux Mathieu Daufresne de la Chevalerie? (3). Comme vous, il professe un culte pour Napoléon; et cependant il était revenu dans notre vieux Durbuy, pauvre, estropié, ne marchant alors qu'à l'aide de béquilles; malheureux d'avoir été obligé de quitter la grande armée au moment où il allait obtenir la croix d'honneur et le grade dus à ses belles et nobles actions!...

» Ah! mon cher André, si, après avoir rétabli l'ordre en France et rendu son prestige à la Religion, Napoléon se fut borné à régner sur le plus beau royaume de la terre, et à rester l'arbitre du monde; sa gloire n'eut-elle pas été cent fois plus pure et plus resplendissante? N'aurions-nous pas joui, pendant de longues années de cette heureuse paix dont vous appréciez comme moi le charme et les bienfaits? Hélas! l'empereur a préféré lâcher la bride à son génie guerrier: il a vécu de la guerre, il en est mort.»

« — Mais Cyrus, objecta le soldat, n'a-t-il pas, lui aussi, porté le ravage au sein des nations? »

« — Oui, mais avec cette différence que ce conquérant a délivré le peuple de Dieu; et que Napoléon a vu l'étranger donner des fers à sa patrie. »

« — Me permettez-vous une citation? »

« — Dites, mon ami. »

» — Jean Guez écrivait en 1640: «Dieu est le poète, et les hommes ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre, ont été composées dans le ciel et c'est souvent un pauvre diable qui doit être l'Atrée ou l'Agamemnon. Quand la Providence a quelques desseins, il lui

importe peu de quels instruments et de quels moyens elle se sert. Entre ses mains, tout est foudre, tout est tempête, tout est déluge; tout est Alexandre, tout est César. Elle peut faire par un enfant, par un nain, ce qu'elle a fait par les géants et par les héros. »

» Partant de ce raisonnement, je dirai, M. le curé, que d'un petit sous-lieutenant d'artillerie, la Providence a fait un empereur, un héros plus grand que César, un conquérant plus renommé que Cyrus. Ce dernier avait une mission à remplir; qui pourrait nier que Napoléon eût la sienne! »

— « Sans doute, André, mais il n'en reste pas moins passible de ses actes; et c'est l'orgueil et l'ambition qui l'ont perdu. Dieu, sans conteste, a laissé l'homme aux mains de son conseil pour qu'il pût mériter et démériter; mais au don du libre arbitre, il a joint la loi et les commandements. Cette loi, Napoléon ne l'a-t-il pas souvent enfreinte, en foulant superbement aux pieds ses prescriptions? »

« — Soit, M. le curé, insista le soldat, mais je croirai toujours, avec Jean Guez, que Dieu dirige les hommes et règle les événements. »

« — Ah! mon jeune et enthousiaste ami, vous avez recours à la vocation divine du grand capitaine; bien! Je ne nie pas le fait; mais je vous demanderai: Napoléon a-t-il été fidèle à sa mission? Vous ne dites rien. Croyez-vous donc que dans les desseins de la Providence, l'empereur n'ait été qu'un de ces brillants météores qui illuminent un instant l'horizon pour aller s'enfoncer bientôt dans les profondeurs de l'Océan? Ou voudriez-vous que Dieu, dans son éternelle sagesse, l'eût élu et appelé par son nom, dès avant sa naissance, pour n'être qu'une de ces trombes, un de ces ouragans qui rasant îles et continents pour répandre partout, sur leur passage, la ruine avec la désolation? »

» La guerre, sans doute, est un fléau que Dieu déchaîne sur les nations coupables! Mais est-ce à cela seul, que devait aboutir ce grand génie qui s'appelle Napoléon? Je ne puis me le persuader.

» Ecoutez-moi, André; ici, dans ce modeste presbytère, où j'ai contemplé, spectateur impartial, mais non impassible, les horreurs de la révolution française et les hauts faits militaires de l'épopée napoléonienne, j'ai souvent et sérieusement médité les vues du ciel sur celui qui fut longtemps l'invincible empereur des Français, et qui est, actuellement, le souverain impuissant de la petite île d'Elbe.

» Dieu l'avait choisi pour être le restaurateur du culte en France des principes chrétiens et catholiques en Europe; c'est pour cela qu'à l'issue de la crise révolutionnaire et sociale qui avait succédé à la longue décomposition de la débauche et de l'impiété, qu'à l'entrée de ce siècle il apparut avec l'allure dominante d'un conquérant, et cet œil d'aigle qui recérait dans sa prunelle altière les destinées du monde; c'est pour cela que Dieu lui avait départi ce vaste et universel génie, où les qualités solides de l'organisateur et du législateur le disputaient aux qualités plus brillantes du capitaine. Il devait être le Charlemagne du XIX^e siècle.

» Charlemagne, il ambitionnait de le voir revivre en sa personne, et se plaisait à porter son nom! Et il l'était, à ne considérer que les aptitudes naturelles; mais il n'a pas voulu l'être dans la réalité de la chose, et par le vrai côté de la grandeur: il n'a eu de Charlemagne ni l'esprit religieux, ni les maximes chrétiennes. Le concordat n'a pour ainsi dire été qu'un accident dans la vie de l'empereur; et il a pris à tâche, pendant tout le reste de son règne, d'en dénaturer le sens et d'en enrayer les conséquences réparatrices. Cet homme n'a su admettre aucune entrave à son génie entreprenant et envahisseur; pas même le contre-poids sauveur de la Religion. Cela fait, dénué de modération par caractère, il n'a plus gardé de mesure; et il s'est livré en proie à son instinct d'ambitieuses conquêtes, servi par

un génie incomparable. Dans la course vertigineuse qui l'entraînait, lui et sa grande armée, dans toutes les capitales de l'Europe frémissante, il avait peu souci du droit, de la justice, de la religion; voyez plutôt ce doux et magnanime Pontife avec lequel il avait scellé le pacte de la réconciliation de la France avec l'Église, qui l'avait couronné Empereur dans la vieille basilique de Notre-Dame; il le dépouilla du patrimoine de Saint-Pierre, œuvre des siècles et de Charlemagne, du vrai Charlemagne! Il a fait plus; il a expatrié le Pape et il l'a emprisonné dans un château solitaire; il a isolé de la catholicité et de son gouvernement, celui auquel le Christ a commis les clefs du royaume des cieux!...

» Ô douleur! il a su vaincre, par la persistance du mal, la ténacité de reconnaissance qui distingue l'Église; il lui a fait désirer la chute du grand homme, qui ferma l'ère de la persécution athée et révolutionnaire, et conçut le Concordat... et Dieu qui veille toujours aux destinées du monde, et dirige tout au bien de ses élus, Dieu a brisé l'instrument indocile et rebelle!... »

Le prêtre s'était tu, vaincu par l'émotion et craignant aussi d'avoir blessé les sympathies vivaces du soldat de Napoléon. Mais ce dernier écoutait attentif; il murmura seulement: « Et l'avenir! l'avenir! qu'en augurez-vous, M. le curé? »

Celui-ci réfléchit un instant et leva les yeux vers le ciel. « L'avenir, dit-il doucement, me paraît sombre! Napoléon n'a pas été seulement l'homme des batailles, il a été de plus l'homme de l'organisation. Le conquérant est par terre; l'organisateur reste debout par son œuvre et le prestige incalculable de son nom. Hélas! pas plus que le conquérant, l'organisateur ne s'est inspiré des maximes de l'Évangile. Cet esprit satanique de la révolution française que, dans les desseins de la Providence, Napoléon devait dominer et détruire; il l'adopta, il le fit sien, il en a fait l'âme de ses institutions, de tout ce qu'il a fondé, de l'œuvre qui porte son grand nom.

» Il a discipliné la révolution; il lui a donné la consécration de sa gloire; et par là, il l'a acclimatée en France: de ce funeste accouplement de la liberté et du despotisme, je vois naître un immense danger et une persécution générale contre l'Église. Car, sachez-le bien, la révolution n'est encore qu'à son début, elle fera son tour d'Europe! (mot de Talleyrand).

» Mais, continua le prêtre, d'une voix ferme, et levant les yeux sur le crucifix en bois, qui surmontait la cheminée: elle ne prévaudra pas! »

« — Et la France? demanda le soldat d'une voix haletante. »

« — La France! A moins d'un miracle, la révolution y continuera son œuvre; elle continuera à y désagréger tous les éléments de la vie publique et sociale. Attendez que l'effervescence militaire y soit calmée; que la recherche du bien-être, l'esprit de cupidité et de lucre y prennent plus d'empire; que les cœurs y soient plus divisés encore qu'ils ne le sont actuellement; vous y verrez sévir des guerres plus que civiles et jointes peut-être aux horreurs de nouvelles invasions... Qui sait si Paris ne reverra pas plus d'une fois les barbares du dedans ensanglantant ses rues, pendant que l'ennemi du dehors sera campé à ses portes!... »

André s'était levé; le prêtre, interrompu par son brusque mouvement, leva les yeux et vit le soldat soucieux et préoccupé... Était-il mécontent de la direction qu'avait prise insensiblement la conversation?...

« — Pardon, dit le prêtre en se levant à son tour. »

« — M. le curé, répondit simplement André, je suis venu vous faire mes adieux. »

« — Vos adieux! »

« — Oui, une semaine entière s'est écoulée depuis mon arrivée à Durbuy. »

« — Mais rien ne presse; vous n'avez rencontré parmi nous que des amis et vous avez gagné toutes les affections... »

La figure du soldat devint plus triste. La connaissance du cœur humain, qu'avait valu au bon curé la longue pratique de son délicat ministère, lui fit soupçonner une souffrance intime. La discrétion ne lui permettait qu'une allusion voilée:

« — Vous nous reviendrez, mon enfant, continua-t-il avec émotion. J'ai connu votre vertueux père et votre sainte mère, leurs prières et leur intercession vous procureront le bonheur que vous désirez. »

Le vieux prêtre embrassa le soldat avec effusion, et André quitta le presbytère, fortifié par la bénédiction du ministre de Jésus-Christ.

(1) Masséna, Kléber, Oudinot, Marceau, Bernadotte, Championnet, Jardon, Eblé, Lefebvre, Hoche, Bellune, Boussart, Gérard, Ney, etc., sortaient de rangs des sous-officiers.

Dans les temps de la république et de l'empire, sur cent généraux, 90 avaient porté le sac, le fusil et le galon de sous-officier.

(2) Entre une bataille perdue et une bataille gagnée, la distance est immense: il y a un empire.

(L'empereur, la veille de la bataille de Leipzig.)

(3) Le père de l'auteur faisait partie de l'armée d'Italie. Au passage du Tagliamento, il sauva la vie à son capitaine. A la bataille de Wagram, il reprit le drapeau de son régiment; enfin le 8 novembre 1809, en Tyrol, il entra, lui deuxième, dans la chiuza (forteresse) de Mühlbach, si vaillamment défendue par le célèbre Andréas Höfer et il y fut criblé de blessures.

PROJETS DE DÉPART

Prépare ton âme, jeune Azime!... Tu as opposé un cœur ferme, un front intrépide aux piques et aux globes de feu; mais une épreuve plus dangereuse t'attend. T. MOORE

C'était la causerie des adieux, toujours plus intime et dans laquelle on soulève un des coins du voile qui cache les mystères du cœur. DENIS

Notre vieux curé avait dit vrai. André, par sa noble et loyale franchise, les sentiments délicats et élevés de son âme, avait gagné la sympathie de toute la famille Georlet. Plus d'une fois, ses hôtes charmés s'étaient surpris à se faire cette confidence: « L'ami de notre pauvre François semble se plaire au milieu de nous; tout l'intéresse dans notre Durbuy, il aime tant à nous interroger sur nos mœurs, nos travaux rustiques, nos habitudes... Ah! s'il pouvait se décider à nous rester! »

Braves cœurs! Ils étaient loin de prévoir que le soldat songeait à les quitter!...

Que l'homme est donc ingénieux à se faire son propre bourreau en se créant mille folles chimères qui le torturent! Pas besoin n'était qu'André en fournît une preuve nouvelle. Et pourtant un sentiment exagéré de délicatesse, provenant de sa modestie ingénue, le déterminait à quitter Durbuy. Il croyait se rendre ainsi maître de la passion la plus délicate et la plus forte en même temps.

La discipline militaire comprise et pratiquée, comme l'avait fait André, enseigne avec le respect de l'obéissance à l'autorité, l'art difficile de se commander à soi-même. Le soldat n'était pas de ces caractères faibles, légers, inclinés au plaisir et toujours disposés à colorer les objets des couleurs enchanteresses de l'imagination; sans réfléchir jamais que l'amertume du regret et la morsure du remords suivent de bien près la faute et la voix attristée de la conscience trahie.

C'était dans les habitudes d'une vie sérieuse, dans cette limpidité d'un regard chrétien, accoutumé dès l'enfance à envisager l'austère devoir, et dans les ressorts d'une volonté énergique, qui a appris de bonne heure à se vaincre, qu'André cherchait la force de surmonter cette douloureuse épreuve: vaincre un premier et chaste amour.

Après une nuit d'insomnie, la dernière qu'il comptait passer à Durbuy, André s'était levé à l'aube du jour. Marchant avec précaution pour ne pas réveiller ses hôtes, il trouva une

fenêtre sur laquelle il s'accouda, rêveur.

Par cette fenêtre entrouverte montait, avec le murmure du vent et la rumeur des ondes, les notes vibrantes du rossignol, le joyeux gazouillement des fauvettes, voltigeant entre les buissons, l'âpre senteur de l'aubépine et du tilleul fleuri, qui penchait ses branches odoriférantes au-dessus de la tête du soldat. En un instant, la chambre fut inondée des plus suaves mélodies et des parfums les plus pénétrants.

La petite ville, l'agreste vallon demeuraient plongés dans une pénombre mystérieuse, dans une tranquille et muette solitude, qui enveloppaient les rues et les champs. Laboureur, homme de peine, marchand industriel, tous reposaient, oubliant dans les douceurs d'un sommeil bienfaisant, les fatigues de la veille et les soucis de la journée qui allait s'ouvrir. Le pauvre André, dans la douleur solitaire de son insomnie, leva les yeux sur les hauteurs du rocher des Forêts, que le soleil levant couronnait à moitié de son disque rougeâtre et colorait de la pourpre foncée de ses rayons...

Là, pensait-il, il y a trois jours à peine, il s'était trouvé aux côtés de Marie; ils avaient causé, si doucement, à cœur ouvert; ensemble, ils avaient joui des mêmes émotions; ils avaient souri et pleuré ensemble. Ô rêves du premier âge, espérance flatteuse d'une tendresse partagée! ô pensées sœurs! ô paysages reposés et majestueux! tableaux charmants d'une nature à la fois riante et sauvage, et dont l'aspect répondait si harmonieusement à la délicatesse et à la force d'une affection naïve et passionnée!

Au souvenir de cette scène et de la vive impression qui avait découvert à André toute l'étendue de son amour, à la pensée des amertumes d'une séparation imminente, exigée par le devoir, à la poignante perception des tristesses de sa vie désormais déflorée, le rude soldat de Napoléon pencha la tête sur sa poitrine, en proie à un attendrissement indéfinissable. Les larmes, ce sang du cœur, lui montèrent aux yeux... Que lui manquait-il donc en face de cette nature si calme et si belle dans son éveil matinal? Hélas! plus que le monde entier: l'affection certaine et permise de l'âme à laquelle la sienne s'était enlacée, presque à son insu, mais combien étroitement!

Cependant, le soleil avait monté insensiblement à l'horizon. Au fond de la vallée les toits d'ardoises de la petite ville étincelaient sous les feux naissants de l'astre du jour, comme s'ils eussent été léchés par la flamme rougeâtre de l'incendie; au loin, dans la plaine et sur les hauteurs, l'air, les eaux, les prairies, les bois, les rochers flottaient comme submergés dans les flots étincelants d'une mer de lumière.

Partout la vie, avec le mouvement et le travail, avait succédé au repos et au silence de mort que la nuit avait fait régner avec elle; et si l'attention d'André n'eût pas été distraite, il aurait aperçu dans les chemins et les sentiers le laboureur se rendant à ses travaux rustiques. La pensée du soldat s'était arrêtée à un objet plus voisin et plus aimé.

Dans la petite ferme aussi, un œil vigilant avait secoué avec vaillance la moite torpeur du sommeil. Les portes, les volets avaient roulé sur leurs gonds et laissaient pénétrer avec les rayons du soleil, l'air embaumé et rafraîchissant du matin. Bientôt, au rez-de-chaussée, un bruit sec, continu, sympathique à tous les amis du foyer, se fit entendre, mêlé aux notes à moitié étouffées d'un gai refrain:

Demandez à la fauvette
Dans la saison de l'amour,
Lorsque pour lui faire fête
Le printemps est de retour;
Demandez-lui de se taire,
Dans les buissons, près du nid,
Aimante, vive et légère
Elle répondra: Nenni!

C'était la chanson de Marie et le grincement du moulin à café, que l'aimable *bauçelle* faisait tourner de sa main légère.

Une image passa, aussi rapide que l'éclair, devant l'imagination du soldat, lui représentant celle qu'il adorait, assise, jeune mère, auprès d'un foyer qui était aussi le sien. Joyeuse et égayant tout de son charmant sourire, elle regardait André tout ému; pendant que de frêles et aimées créatures circulaient d'elle à lui; gracieux anneaux de la chaîne d'amour qui l'unissaient à sa bien-aimée.

Ce ne fut là qu'un éblouissement. La volonté du soldat se retrouva forte en face du devoir présent. Allons, André, se dit-il, tu es resté trop longtemps dans cette chère maison: le pauvre soldat ne peut aspirer à la main de l'héritière... Le cœur de Marie est-il libre encore? Secoue ton rêve et son enivrement!...

Ah! le bonheur est ici, je le sens; mais il est placé trop haut pour que ma main puisse le cueillir. Voudrais-tu compromettre l'honneur d'une jeune fille, cette fleur si délicate; l'honneur de Marie!... Le soldat se rappelle soudain cette naïve chanson qu'il avait entendue une nuit sous le ciel bleu de l'Espagne alors qu'il se promenait avec François dans un faubourg de Madrid: *Jeune fille, prends garde à ne pas prêter une oreille facile. Dangereux est le chatouillement d'un petit mot qui vole rapide: une graine de verjus!... et les dents sont agacées. D'une petite noix naît un chêne altier; d'un grain de blé tout un plant d'épis. Femme! tu es circonvenue par des désirs nombreux, qui se changent bientôt en dérision et moquerie, et en perte totale de bonne renommée.* Le soldat se releva vaillant; il se croyait prêt à l'assaut.

II.

Que ton air inquiet me tourmente et me touche!
Ces deux mots sont si doux! mon cœur les dit si bien!...
M^e DESBORDES-VALMORE

Oh! Henri, quand tu daignes me demander mon cœur,
puis-je refuser ta demande? Et quand tu as gagné mon
cœur, amant chéri, puis-je te refuser ma main?

L'ERMITE DE WARKWORTH

« — Bonjour, M. André; avez-vous bien dormi? Le déjeuner vous attend. Voyez là, quelle bonne et belle crème!... » C'était l'aimable salut de Marie au soldat, pendant qu'il descendait les escaliers.

Le jeune homme parut, porteur de sa petite valise et de son bâton de voyage.

« — Bon Dieu! s'écria alors la jeune fille, toute surprise, où donc allez-vous de si grand matin? »

« — M^{lle} Marie, il ne sied pas, je pense, de fatiguer vous et vos chers parents par un séjour prolongé sans motif. »

« — Fi méchant! voudriez-vous nous faire croire que l'on ait manqué d'attentions pour vous, ou que vous n'êtes pas heureux à notre foyer? Mes parents, vous ne leur ferez pas le chagrin de les quitter si tôt, si tôt... après le deuil amené par la mort de François. M. André, croyez-moi, ils ont reporté sur le compagnon aimé par leur fils aîné, l'affection dont ils entouraient mon pauvre frère. »

« — Oh oui, ces témoignages d'intérêt et d'affection!... Mais, le pauvre soldat, M^{lle} Marie, doit avoir souci de l'avenir. »

« — Eh bien! pour cela mon père, encore, vous sera fort utile. Puis, vous même, après la perte récente de votre bonne mère, vous vous trouverez si isolé. Restez donc encore, rien que pour votre propre intérêt. »

« — De fait, M^{lle} Marie, ce soir, comparé à votre doux foyer, le mien va me paraître doublement triste et vide! »

« — Tenez, M. André, j'ai le cœur serré à vous entendre. Combien vous souffrirez! attendez au moins la guérison de votre main; cette blessure n'explique-t-elle pas votre inaction? Vous resterez, n'est-ce pas? »

« — Oh vous êtes la bonté même... mais... »

« — Mais, M. André, pas plus tard qu'hier, ne me disiez-vous pas que de toutes les professions celle de laboureur vous paraissait la plus noble et la plus utile? »

« — Sans doute, M^{lle} Marie, et je m'habituerai aisément à la vie saine et robuste des champs. J'ai depuis longtemps la conviction que le bonheur germe le plus souvent dans le sillon creusé par le laboureur. »

« — Bravo! M. André, vous voyez bien que nous sommes d'accord! mon père est propriétaire de quelques bonnes terres que ses infirmités l'empêchent de cultiver, comme il le désire, et son rhumatisme l'oblige souvent au repos. Vous le suppléerez. »

« — Mais M^{lle} Marie... »

« — Mais M. André, interrompit-elle en fixant sur lui son regard franc et plein de candeur, quelque chose doit vous déplaire ici? »

« — Non, oh mille fois non!.. »

Le soldat allait s'expliquer, peut-être, quand soudain on frappa à la porte et un beau jeune homme apparut sur le seuil. Marie se porta rapidement à sa rencontre.

« — Auguste, dit-elle, en s'appêtant à l'introduire. »

« — Ma jolie cousine ; lui fut-il répondu après un baiser, le temps me presse ; et je viens t'annoncer que notre mariage... » et la conversation continuait à voix basse...

Le malheureux André, confirmé dans ses soupçons, pâlit, et se retira un instant dans le corridor voisin... il étouffait...

Revenue en toute hâte dans la chambre, la jeune fille s'étonna de se retrouver seule. Bientôt elle aperçut André, morne et l'air désolé...

« — Qu'avez-vous donc, demanda Marie, toute transie à son tour? »

« — Ce jeune homme est sans doute votre fiancé, M^{lle} Marie? »

Un frais éclat de rire accueillit cette question ; puis les joues colorées par un vif plaisir : « Vraiment, M. André, dit-elle, vous êtes prompt à m'octroyer des promesses ! ce jeune homme est mon cousin germain ; il se marie dans quinze jours avec mon amie d'enfance. Me conduirez-vous à la noce ? Nous sommes invités. »

Intelligente et naïve enfant ! à mesure qu'elle parlait la physiologie du pauvre André s'éclaircissait...

Marie ajouta, toujours souriant : « Auguste dîne aujourd'hui avec nous ; j'espère que vous lui ferez meilleur accueil, que ce matin... »

Une pensée — qui le croirait ! — tenait encore en suspens le cœur d'André...

« — M^{lle} Marie, fit-il avec embarras, vous aimez ailleurs sans doute? »

Le loyal et profond regard qui fut toute la réponse de la jeune fille impressionna si vivement André, qu'il s'écria : « Ô Marie, je puis donc espérer?... »

A cette timide question, la jeune fille avait rougi. Pour dissimuler son trouble, elle dit d'un ton enjoué : « N'est-il pas vrai, M. André, vous nous restez actuellement? » et elle cherche à débarrasser le soldat de son bâton et de sa valise...

Les mains des jeunes gens se rencontrent et se pressent dans une étreinte muette... Cependant, le loyal soldat, comme sous le remords de sa résolution violée : « Marie, s'écrie-t-il, si je ne pars à l'instant je n'en aurai plus le courage!... »

« — André, j'ai peine à vous comprendre!... répondit-elle à voix basse, et beaucoup plus tremblante que le jeune homme. »

Entre cœurs aimants et sincères, pourquoi donc tant d'hésitation? c'est que la noble pudeur et l'exquise délicatesse poétisaient ces âmes ingénues et pures!

Toutefois, par un tacite accord, ils avaient, pour la première fois, supprimé les mots révérencieux de Mademoiselle et de Monsieur, et puis, la bonne et tendre Marie ne paraissait point

se douter que sa petite main restait captive dans celle d'André...

« — Dieu soit loué! dit-elle enfin, en la retirant, rouge de pudeur et d'émotion, André ne quittera plus notre Durbuy!... »

Un doux baiser, une chaste étreinte furent la réponse de l'heureux André. Les douceurs de l'heure présente donnaient un joyeux démenti aux poignantes angoisses de la nuit. Mais tout est bien qui finit bien.

QUE DIEU EST BON!

Il y a dans ces chants un pathétique vrai, suivi, profond de source, modéré de ton, qui est l'art lui-même ; car, comme a dit le poète : « celui qui sait attendre sait tout ; il y a plus de génie dans une larme que dans tous les musées et les bibliothèques de la terre ». M^{me} SODAR DE VAULX

Le plaisir est une fleur qui naît sur la tige de la vertu.
YOUNG

Après le déjeuner, le petit Adolphe disparut en tapinois pour aller faire l'école buissonnière, le long des bords riants de l'Ourthe. Le soldat, avec l'assentiment de sa charmante promise, instruisit alors les bons parents des incidents de la matinée.

On connaissait André, son dévouement pour François, ses sentiments religieux, on avait appris indirectement qu'il était possesseur d'un petit patrimoine ; le curé avait dit tant de bien du jeune soldat, de son vénérable père, dont le nom seul disait honneur ! de sa sainte mère dont le nom seul disait vertu !... Enfin, Marie lui avait donné son cœur... Bon Dieu, en fallait-il plus pour déterminer ces braves gens?

La réponse ne se fit pas attendre ! La mère de Marie s'en chargea : « Mon enfant, lui dit-elle, en étreignant André sur son cœur, vous remplacerez notre François ! ». Le soldat ne put que verser des larmes, et il en fit couler de tous les yeux.

Le père Georlet ouvrit ses bras tremblants : ses deux enfants s'y précipitèrent. Alors le vieillard les unissant dans une commune étreinte : « Soyez heureux, dit-il, et vivez longtemps pour réjouir notre vieillesse ! Que Jésus et sa Sainte Mère vous combent de leurs abondantes bénédictions!... »

Le cousin Auguste pour mettre terme à cette scène touchante, faisait alors sa joyeuse entrée. Après avoir embrassé les parents, le jeune homme alla droit au soldat, avec qui il échangea une poignée de mains franche, chaude, cordiale ; non pas à la façon des parvenus, des faquins, des égoïstes, qui se froissent le bout des doigts, froidement, cérémonieusement, comme pour narguer la noble et touchante coutume de nos pères !

Les âmes étaient épanouies, les causeries et les récits allèrent leur train. Une joyeuse atmosphère enveloppait le cher petit monde...

« — André, vous viendrez à mes noces? dit tout à coup Auguste. »

« — Acceptez-vous, mon ami? demanda Marie. »

« — Sans doute, répliqua gaîment le soldat, mais à condition que le cher cousin assiste aux nôtres! »

Auguste ouvre de grands yeux qu'il fixe, tour à tour, sur Marie et sur André ; les points d'interrogation semblent s'arrondir sur ses lèvres... Tous de rire... Alors, le cousin se frappe le front et d'un ton comique : — « Auguste, s'écrie-t-il, tu as cru, dans ton outrecuidance, pouvoir détacher une petite branche du laurier, dont les Muses tressent leurs couronnes, et en orner ta toque de montagnard ; Oriflant ! (1) comme disait mon grand-père. Désormais, mon ami, contente-toi de l'aride chardon que l'âne broute avec mélancolie. Pour de bon, cette fois, il faut renoncer à « déposer ta carte à la postérité ». (Champollion) Jamais la sainte poésie ne s'abaissera jusqu'à toi!... Comment ne pas se douter que la poétique Marie et ce vaillant soldat étaient nés l'un pour l'autre !... Ô père Georlet, un petit verre pour adoucir l'amertume extrême de la mésaventure!.. »

Le bruyant éclat de rire qui accueillit la boutade poétique

d'Auguste durait encore lorsqu'on annonça le dîner... Alors, les hommes, tête nue, les femmes, pieusement inclinées, firent le signe de la croix, écoutant, en silence, le jeune Adolphe dont la voix argentine fit entendre cette courte prière :

« *Que la main de Notre Seigneur Jésus-Christ bénisse nous et la nourriture que nous allons prendre et qu'elle nous soit profitable au corps et à l'âme.* »

« — Amen ! » — Répondirent les assistants en chœur. Selon l'antique formule, le père Georlet souhaita la bienvenue et bon appétit à ses hôtes ; et l'on s'assied à la table de famille.

On fit honneur au dîner préparé et servi par l'heureuse Marie ; la cordiale gaîté, la sympathie, les rians souvenirs, inspiraient les causeries et les épanchements des convives.

Au dessert, il fallut bien fêter les nouveaux fiancés. Le père Georlet débouche avec précaution une bouteille de Bourgogne, dont un triple voile, tressé par les araignées, attestait l'honorable vieillesse. Les premiers verres, tout parfumés d'un arôme exquis, sont vidés en l'honneur de Marie et d'André. Puis l'aimable cousine prie Auguste de réciter la dernière de ses poésies : « Poète ! dit-elle, fais-toi connaître à notre André. ». Auguste ne se fait pas prier ; car malgré la plaisanterie qu'il a débitée, il possède un talent vrai et sympathique. La pièce suivante nous permettra d'en juger.

UNE FÊTE EN ARDENNE

Par un jour de printemps, au sein d'une chaumière,
Régnaient avec l'accord, un vif empressement,
On allait, on venait, la jeune ménagère
Activait le travail, disait un air charmant.

Et son époux l'aidait à parer la chambrette,
Illuminée alors des rayons du soleil.
Tout prenait un aspect de bonheur et de fête,
A mille doux projets ce jour donnait l'éveil.

Une nappe bien blanche ornait la simple table,
Le jambon parfumé trônait dans le milieu ;
Puis des noix, de beaux fruits, un gâteau délectable
Complétaient un festin, bien rare dans ce lieu.

Deux beaux enfants riaient et chantaient à la ronde,
S'affriandant de l'œil à toutes ces douceurs ;
L'un était un garçon, l'autre une gentille blonde,
Qui, tout à coup, lui dit : « Allons chercher des fleurs ! ».

Ils revinrent bientôt. En d'agrestes corbeilles
Ils avaient rapporté de bleus myosotis,
Des lilas, des muguet et des roses vermeilles ;
Leur mère en composa des bouquets assortis.

Puis, joignant à l'un d'eux, une branche de lierre,
Elle alla couronner l'image du Sauveur,
Lui, demandant tout bas, dans sa vive prière,
De daigner écouter les souhaits de son cœur.

Tout attendrie encore, et deux fois plus aimable.
Elle attira son fils auprès d'elle et lui dit :
« N'as-tu rien oublié ? » — Lui, docile et capable,
Répète sa leçon, sans paraître interdit.

Mais l'époux s'écria : « Vois donc quel soleil brille !
» Ton bon père, à pas lents, rêve dans le jardin.
» Il reviendra, content au sein de sa famille ;
» Le Seigneur bénira notre joyeux festin. »

Il tira du cellier une antique bouteille,
Dont le pourpre nectar, recélait la gaîté ;
Ce n'était qu'aux grands jours que le jus de la treille
Remplaçait l'onde chère à leur médiocrité.

Mais pour qui cette fête?... Oh ! paix ! faisons silence...
Un pas a retenti près de l'humble séjour...
Les cœurs sont palpitants de joie et d'espérance,
Un beau vieillard paraît, on jette un cri d'amour.

Grand-père, à toi nos vœux, c'est aujourd'hui ta fête...
Et l'enfant reste court, en présentant ses fleurs...
Le patriarche ému, penché sa noble tête,
Et serre dans ses bras tous ses enfants en pleurs.

Et lui, pleurant aussi : « Que Dieu vous récompense,
» Mes enfants bien-aimés, ma couronne d'honneur !
» Je vous bénis encor ; puisse la Providence
» Projeter sur vos jours sa divine lueur !... »

— Nobles traditions, foi profonde et sereine,
Pur amour du foyer, saint respect des aïeux,
Vous faites la grandeur de notre pauvre Ardenne,
Et votre souvenir met des pleurs dans mes yeux !

« — Qu'ils sont heureux les poètes, s'écria Marie, après l'audition de ces vers touchants ; ils éveillent dans nos cœurs les sentiments les plus délicats et les plus élevés. Grand merci, cher cousin.

» Qu'en dites-vous, André ? L'on naît poète dans la famille, n'est-ce pas ? fit-elle en riant. »

« — Voilà une belle Muse ! dit le soldat, elle n'a plus seulement l'inspiration qui promet mais l'expérience déjà et le fini. »

« — Fort bien mon neveu, dit à son tour, le père Georlet. La couleur locale et une moralité qui ressort : parfait !

» Continuez ainsi ! Que vos écrits toujours puissent être placés sous les yeux de la jeunesse ; et ils seront fêtés au cercle de la famille. »

« — N'est-ce pas, André, dit Marie, que le cher Auguste excelle dans le sentiment et la description ? »

« — Sans nul doute, chère Marie, dit André, avec un sourire et un regard approbateurs. »

Ces bonnes chères gens causaient encore à cœur ouvert, que déjà, à leur insu, l'heure était venue pour le cousin de retourner au charmant village de Wéris. Auguste, si ami de la couleur locale, fut fidèle encore à un usage de nos vieilles familles wallonnes, où l'expansion est un besoin impérieux. Le poète, au départ, embrassa ses hôtes, sur les deux joues, et, cette fois, quand arriva le tour de Marie, son fiancé laissa faire en souriant...

(1) Vieux langage... et pourtant, nous semble-t-il, ce mot peint bien !

RETOUR À VIELSALM

Il est si doux, au retour d'une navigation lointaine, de diriger sa proue vers les rives de sa patrie, vers le lieu où l'on voit s'élever la fumée de son propre foyer, où la mémoire éveille le monde de son enfance, où de frais ruisseaux baignent la place de ses premiers ébats, où verdoient les tertres funèbres de ses ancêtres.

TEGNIER

L'on était à la fin de juin 1814. Marie n'atteignait sa vingtième année que le 16 mai 1815. C'est à ce jour que les parents de la jeune fille fixèrent son mariage. L'heureux André accueillit ce délai sans trop d'impatience ; dans l'intervalle, il réglerait ses affaires de famille, mettrait ordre à son petit patrimoine et s'instruirait dans l'art du labour.

Cependant, les convenances ne permettaient pas à André un séjour plus prolongé à Durbuy : l'on convint qu'il irait faire à Vielsalm son apprentissage, mais qu'il l'interromprait par de fréquentes visites au cher foyer, où il continuerait d'habiter par l'affection et le souvenir.

Nos fiancés se séparèrent sans paraître trop émus. Ils s'aimaient du premier amour ; ils avaient foi l'un dans l'autre ; la loyauté innée en eux, leurs vifs sentiments de religion, leur espoir dans la douce Providence étaient, pour leurs cœurs, un sûr garant de la fidélité de leurs serments, et de la félicité d'un prochain avenir.

Après le premier aveu, la tendresse d'affection, les douces promesses, les naïves recommandations avaient prolongé la scène attendrissante des adieux, si bien que l'heure du départ était sonnée depuis longtemps déjà quand le soldat s'éloigna de ses meilleurs amis.

Arrivé au sommet de la côte, André se retourna pour regarder la petite ville où, pour lui, à tous les points de l'horizon,

zon, se rattachait un souvenir; mais ses yeux ne tardèrent pas à se fixer sur la blanche maison au seuil de laquelle Marie, en signe d'amour et d'adieu, agitait sa petite main. Le soldat, ému jusqu'aux larmes, se retourna lentement, puis continua son chemin...

Le pas d'André se ralentit; pensif, il voulait savourer une dernière fois, en foulant le sol du cher Durbuy, toute la joie d'un passé récent, toute la félicité d'un avenir prochain... Combien, pensait-il, il avait été heureux à Durbuy! Combien de chers, d'attendrissants souvenirs allaient l'accompagner pour peupler sa solitude! Sa vie sombre et aventureuse allait, désormais, couler riante et paisible... D'un cœur humble et reconnaissant, il admirait et glorifiait cette Providence, qui dirige l'homme par des voies mystérieuses, et le conduit au port à travers les écueils et la tempête.

Ô mystère du cœur humain! le pas du soldat se ralentit encore; il lui semblait tout à coup, que le ciel perdait sa lumière, la nature ses charmes, et, à mesure qu'il s'enfonçait dans la partie agreste de l'Ardenne, une tristesse vague et indéfinissable envahissait insensiblement son cœur. Pourquoi? Certaines âmes sont toujours disposées à s'harmoniser avec les divers aspects de la nature; or, les lieux qu'André parcourait en ce moment, offraient presque partout l'image d'un sol ingrat et ravagé, d'une morne et sauvage solitude. D'immenses plateaux, entrecoupés par des torrents, des gorges profondes et d'abruptes ravines se succédaient sans fin; à part quelques maigres champs, de rares prairies, l'on ne voyait partout que la bruyère étendant ses sombres masses de verdure, et témoignant de l'aridité native de ce sol inculte et rebelle.

L'âme d'André était non seulement triste, mais tourmentée par de sombres pressentiments. Il ne pouvait croire à son bonheur. Il avait été si malheureux!... Le cœur de celui qui a longtemps souffert est si dur à l'espérance, si soupçonneux de l'avenir! Pour lui surtout, cette phrase de Bossuet a un sens profond: «l'homme traîne jusqu'au tombeau la longue chaîne de ses espérances trompées.»

À Vielsalm, les tristes pensées d'André se dissipèrent devant son mâle courage comme un épais brouillard aux chauds rayons du soleil. Sa première visite fut au cimetière où il alla pieusement s'agenouiller sur la tombe de sa mère. Là, comme s'il eût contemplé le pur visage de celle qu'il avait tant chérie, comme s'il lui parlait, il murmura d'ardentes prières, un plaintif et filial appel...

Dans le silence de ce lieu auguste, dans le faible bruissement du vent du soir, dans le murmure des sombres mélèzes qui troublaient seuls la muette et profonde solitude, l'âme d'André perçut comme les accents d'une voix connue et regrettée, qui lui faisaient entendre ces douces et consolantes paroles: paix, espoir, courage! Je veille sur toi!...

L'orphelin se releva fortifié; et il alla s'installer au foyer paternel, autrefois si chaud de sainte et dévouée tendresse; mais si froid aujourd'hui et si sombre, privé, comme il l'était, de la présence de ceux qui en faisaient jadis l'ornement et la joie...

Le lendemain, notre André se mit bravement à l'ouvrage. Que d'autres donnent la palme à l'art qui tue sur celui qui fait vivre: telle n'était point, alors, la pensée du soldat libéré. Il apporta dans la culture des champs la vigueur et l'entrain qu'il avait déployés naguère dans les combats. Il apprenait, il est vrai, combien il faut de peines et de sueurs pour fertiliser un sol ingrat; mais il possédait cette énergie morale qui ne recule devant aucun obstacle, et plie les choses les plus rebelles sous les lois d'une volonté de fer. Joignant la théorie à la pratique, il parvint, en peu de temps, à faire des progrès marquants en agriculture.

II.

L'amitié est le baume de la vie.

STERNE

Chaque vertu ne demande qu'un homme; la seule amitié en veut deux.

LA BRUYÈRE

Deux ou trois jours après son retour à Vielsalm, André reçut la visite du père Hardu et de son fils Georges; de bonnes relations d'amitié ne tardèrent pas à s'établir entre eux.

Le père Hardu, vieux et paisible cultivateur, était veuf depuis longtemps; il ne n'avait qu'un seul fils.

Georges avait, comme André, fait les dernières campagnes de l'empire, mais en qualité de volontaire, et dans un régiment de cuirassiers. En Espagne, sous les ordres de notre intrépide concitoyen Boussard (1), il avait été nommé brigadier; puis, à la prise de la redoute de la Moskowa, il avait vaillamment gagné les galons de maréchal-des-logis. C'était un type du troupier, fanatique de Napoléon et de la grande armée. Rentré dans la vie privée, il aidait son père dans la culture d'un petit bien, dont le rapport ajouté aux économies paternelles, suffisait largement à leur entretien.

À l'inverse de tant de cœurs durs et égoïstes, pour lesquels la reconnaissance est un fardeau, le père Hardu n'avait pas oublié que M^{me} veuve Gustin lui était généreusement venue en aide, dans une circonstance critique. Ce lui était une joie de payer, en conseils et en dévouement à son fils, la dette contractée envers la mère.

Un dimanche du mois d'octobre, en allant visiter l'emplacement d'un ancien camp romain, dont il ne reste plus guère de vestiges, André fit la rencontre d'un jeune touriste, instruit et passionné pour l'histoire et les antiquités du Luxembourg. Il se nommait J. B. Geubel et avait vu le jour à Marche. La sympathie de leurs caractères fut le ciment d'une prompte et mutuelle amitié. M. Geubel appartenait à cette noble classe d'étudiants, «hommes faits déjà pour la plupart, bien qu'à cette époque on les appelât encore des jeunes gens; parce qu'alors on commençait à se dire et à se croire homme un peu plus tard, quoiqu'on le fût un peu plus tôt, et surtout un peu plus longtemps» (Mgr de Ram).

Le touriste surprit bien agréablement le soldat en lui communiquant les notes qu'il avait recueillies sur cette antique localité. Nos jeunes gens passèrent ensemble une partie de la journée et promirent bien de se revoir; naturellement, il avait été question de Durbuy... Et M. Geubel possédait nombre de documents, relatifs à l'ancienne seigneurie de ce nom (2).

(1) Le général de division, André Boussart, baron de l'Empire, commandant de la Légion d'honneur, né à Binche le 13 novembre 1758, surnommé par les Valençais la *brave wallon*, un des généraux belges qui se signalèrent le plus dans les armées autrichienne et française, conserva toute sa vie pour le patron de sa ville natale, Saint-Ursmer, et pour la petite image en plomb qu'il portait constamment sur lui, une vénération et un amour qui, dans sa pensée, se confondaient avec les sentiments inspirés par le souvenir de sa vieille mère, qui, les yeux pleins de larmes, l'avait attachée de sa propre main au cou de son fils, lorsqu'il allait partir pour faire la guerre de Bavière en 1777, comme cadet.

Citons quelques faits de sa glorieuse carrière militaire.

Après la campagne d'Italie, il fit partie de l'expédition d'Égypte. À Scheybrest, il enfonce les Mamelucks, ces fougueux fatalistes; aux Pyramides, il culbute les Janissaires; à Aboukir, le colonel Boussart reçoit l'ordre de charger la ligne anglaise avec le 3^e et le 14^e régiment de dragons. Son général qui entrevoyait que la manœuvre était intempestive, dit à ces braves soldats: «Mes amis, on nous envoie à la gloire ou à la mort», «À la gloire!» reprit Boussart, et toute la ligne ennemie fut culbutée par ce foudre de guerre.

De 1807 à 1811, il se distingua d'une manière remarquable en Espagne. Le 22 avril 1810, étant près de Levido, Boussart, alors général de division, voyant le général espagnol Odonell s'avancer avec sécurité sur trois colonnes profondes par la plaine de Margalef, rallie 450 cuirassiers du 13^e, et ne donnant aucun temps à l'infanterie et à l'ar-

tillerie ennemie de se mettre en ligne, charge à la tête de ses intrépides cavaliers les escadrons d'Odonell; toute l'infanterie espagnole est enveloppée, sabrée, et met bas les armes; en un instant, la plaine est jonchée de morts et de blessés. Cette victoire fut remportée contre un corps d'armée par 500 cavaliers conduits par ce valeureux enfant du Hainaut.

(2) Nous reviendrons plus tard sur ce sujet. M. Geubel a rendu d'immenses services à notre pays; il suffit pour s'en convaincre de parcourir les *Annales des monuments historiques et des œuvres d'art dans la province de Luxembourg*. Quelle érudition, quelle vive intelligence et surtout quel patriotisme! Nos lecteurs en jugeront par ces considérations sur l'antiquité de Vielsalm.

« Des traces du culte d'Odin se rencontrent dans la Famenne, mais plus particulièrement à l'Orient, par où il s'introduisit. Nous pensons qu'il se mélangea au Druidisme et que ceux qui le conservèrent plus pur n'acceptèrent pas le paganisme romain; mais celui-ci ayant accueilli tous les dieux qu'il trouva dans sa route, il en résulte, dans les renseignements du sol, une complication que nous n'avons pas la prétention d'avoir beaucoup éclaircie. Les noms des lieux peuvent nous guider.

» Sur une ligne passant par Durbuy et Vielsalm et se dirigeant dans la Prusse cis-rhénane, nous trouvons des noms et des souvenirs qui semblent ne se rapporter qu'au culte odinique.

» Nous avons parcouru avec soin les montagnes incultes du pays de Salm, le Gaw des Cœresi, le point d'arrêt des Francs-Saliens. Ce pays était autrefois couvert de forêts, les tourbières recèlent encore jusqu'à 15 pieds de profondeur des troncs de chêne, géants d'un autre âge.

» Le ruisseau de la Salm a creusé profondément son lit à travers les montagnes ardoisières pour aller se jeter dans l'Amblève, à Trois-Ponts. En sortant de Salm-Château, le mont aux carrières est rude à escalader. Arrivés au-dessus des escarpements naturels, nous trouvons un camp de la plus haute antiquité. Il n'est formé que de pierres énormes, entassées les unes sur les autres, sans ciment, sans trace de marteau, extraites du fossé qui contregarde ce rempart informe. On dirait les restes d'une construction titanique, dont les murs auraient été démolis pour enlever les plus belles pierres. L'enceinte, qui comprend un espace de six hectares, présente une pointe vers le haut de la montagne et descend du côté du ruisseau. Le bas est fermé par des rochers aux deux flancs, formant parapet, à cinq cents pieds d'élévation à pic à l'extérieur; un mur allant droit d'un côté à l'autre, clôturait le bas de l'enceinte, s'ouvrant au centre pour laisser un passage sur la pente rapide vers le ruisseau.

» Ce retranchement commande deux vallées, celle de Salm et de Vielsalm et s'avance sur le flanc le plus étroit d'une gorge profonde.

Sur la côte opposée, on voit les ruines du château féodal des comtes de Salm, placé là comme un terme entre deux âges de liberté. On n'a rien dit encore de ce camp antique, qui n'est connu que des pasteurs errant sur la bruyère. Il est pour eux la station nocturne des esprits qui voltigent sur les nuages.

» Une brise perpétuelle frôlant la robe du grand Dieu, y fait entendre une musique guerrière, accompagnée quelquefois du froissement des armures, des épées et des lances au milieu de la tempête. C'est que les fils de Wodan ont fait une halte sur ce mont froid et décharné; ils sont ensuite descendus dans les plaines d'alentour, où ils ont laissé le nom de leurs dieux.

» La pente qui se prolonge au midi de la montagne, derrière le hameau de Bèche (vallée) s'appelle Bec-Fa, on y trouve des ruines du village, des scories de fer le long du ruisseau. Dans plusieurs lieux du même côté, on remarque des tumulus en terre, qui sont peut-être plus récents. Au bas de l'enceinte du camp, au bord de la Salm, nous rencontrons un gros cube en granit, rongé par les siècles, et qui, dit-on, se trouvait autrefois dans l'enceinte du camp, d'où les bergers l'ont fait rouler jusqu'au bord du torrent. Un enfoncement sur l'une des faces semble indiquer l'usage religieux de ce bloc. Il n'a pas été extrait de cette partie de la montagne, qui ne contient que de l'ardoise. Cette espèce de pierre n'existe ici que dans une carrière au-dessus du village de Neuville, d'où les Romains tirèrent plus tard de petites meules de 70 centimètres. On y trouve encore des fragments et même des meules entières.

» Nous descendons la Salm jusqu'à une demi-lieue sous Vielsalm et nous nous trouvons dans la forêt du redoutable Odin. Les restes en subsistent encore et sont connus sous le nom d'Odin-Fosse (forêt d'Odin); elle s'étendait du village de Salm sur une partie de la

province de Liège, autrefois pays de Stavelot. Le village de Fosse (forêt) devait être alors au milieu. On n'y voit plus le frêne antique ombrageant le monde céleste de ses rameaux immenses, ses racines se sont desséchées quand les trois vierges cessèrent de les arroser et que la mort fut vaincue. Le rocher du sacrifice a seul résisté. La malédiction répandue sur lui avec le sang des captifs et des vieillards ne l'a pas renversé. Comme ceux de la Suède, il est au cœur de la forêt et s'avance élevé au-dessus du torrent, semblable à celui de Leucade. Il est couronné par une sorte de retranchement, sur une étendue d'un demi-hectare, formé d'un mur sans ciment avec son fossé à l'intérieur, et qui semble indiquer qu'il a servi à y enfermer des captifs plutôt qu'à la défense. Les pierres du mur, quoique régulières, ne portent pas l'empreinte du marteau. On y a trouvé des fragments d'épée, des pointes de javalots et de vieilles monnaies. Ce rocher est appelé *rompt-le-cou*, ce qui, joint à sa forme et à sa position, indique sa destination. On sait qu'à côté de l'autel de Wodan ou Odin, il y avait toujours un précipice ou un puits pour y lancer les victimes humaines. Les captifs devaient faire le saut et les vieillards s'y précipitaient volontairement pour échapper à Héla, déesse de la mort, et rejoindre les dieux dans le Walhalla. Les corps étaient ensuite lavés dans le ruisseau.

» Sur la rive opposée à notre rocher s'élève une haute montagne dite Hour, nom souvent répété dans nos contrées et qui s'applique aux lieux élevés. »

UN INCENDIE ET SES CONSÉQUENCES

Un atôme fait ombre. PYTHAGORE

La douleur est fière et rend fier le cœur qu'elle remplit. SHAKESPEARE

Hélas! Quand on est jeune et que le premier amour sème de ses roses brillantes l'aurore de la vie, tout émerveille, tout semble s'épanouir: on songe si rarement que la peine est sœur de la joie!

Comme un jeune essaim d'hirondelles
Qui s'envole loin des tourelles,
Au premier bruit sorti du bois,
Ah! dès les heures matinales,
Les illusions virginales
S'évanouissent à la fois.

A. VAN WEDDINGEN

Nous en trouverons la preuve dans la lettre suivante:

André à Marie.

Un cruel malheur me frappe à l'instant. Oh! ma chère fiancée, la maison qui formait la meilleure partie de mon héritage, n'est plus, à présent, qu'un monceau de cendres. Meubles, linge, vaisselle, habits, argent: tout vient d'être la proie des flammes. Ah! Marie, si j'avais pu sauver du moins le portrait de ma mère, ses souvenirs, nos papiers de famille!

Après ce désastre, ma pensée a été pour vous. Dans la situation où je me trouve aujourd'hui, notre mariage est-il encore possible?... La raison murmure non! mais le cœur crie si haut, oui, oui! et le doute seul est une injure.

Je me suis demandé: si pareil malheur était arrivé à Marie, qu'aurais-tu fait? J'ai répondu: je l'aurais aimée davantage et pressé le jour de notre union.

Ce langage sera le vôtre et celui de vos chers parents quand vous leur lirez cette lettre.

Mon amie! vous voyez que j'apprécie à sa valeur la pure et sincère affection de vous et des vôtres.

Chère et noble Marie! je reste donc toujours votre fiancé devant Dieu et devant les hommes. Seulement, notre mariage est forcément différé de quelques mois. Il me faudra ce temps pour recueillir les épaves du désastre et réfléchir mûrement au parti que je pourrai tirer du seul bien qui me reste: c'est-à-dire deux bonniers de terre, ensemencés à cette heure.

Je me hâte de vous dire que j'ai trouvé un asile chez le bon père Hardu, qui était en relations d'affaires avec ma famille, et à laquelle il était redevable de certaines obligations. Quel bon et noble cœur, Marie! Il m'a spontanément offert un abri; et je l'ai accepté sans hésitation ni fausse honte; certain que je lui faisais plaisir et que je le dédommagerai un jour.

FIDELO

J'attendrai votre réponse, ma bien-aimée, par retour du courrier; elle sera telle que mon cœur le demande à Dieu! Je partirai alors pour Durbuy, afin de vous donner les détails nécessaires et m'entendre avec vos bons parents.

Votre malheureux, mais confiant André.
Vielsalm, 21 février 1815.

Depuis une semaine, André se trouvait chez le père Hardu, attendant la réponse si désirée... Trois, quatre, six jours, c'est-à-dire six siècles pour lui! s'écoulent... Pauvre André! si souvent déjà il avait été fouetté par la malchance... Et, à la longue, l'infortune rend craintif, défiant!

Sous prétexte de travaux et d'affaires, il partait le matin, et ne rentrait que le soir; puis, après une heure de conversation avec ses hôtes, il allait se mettre au lit, pour y trouver le repos et l'oubli, ou plutôt l'insomnie et sa torture cuisante...

Pendant l'hiver, la vie est rude en Ardenne, le climat y est d'une rigueur si inclemente, la solitude si sauvage! Les rares habitants qui la peuplent ne sont guère enclins à quitter leur chaumière, réjouie par le feu de tourbe ou de bois. Seuls, les animaux de nos vastes forêts, les renards, les loups, les sangliers, pressés par la faim, sortent de leurs tanières profondes, rôdent, affamés, au bord des torrents, sur la cime des rochers, sur les vastes plateaux de bruyère, pour y chercher leur proie.

Néanmoins, si âpre et si austère que soit la nature dans cette contrée primitive, elle possède l'ineffable secret de calmer les agitations de l'esprit et les peines du cœur. Plus d'une fois, André l'avait expérimenté.

Dans l'intolérable situation où le plongeait le silence de Marie, il recherchait, d'instinct, les lieux les plus déserts, les solitudes les plus éloignées. Travaux, affaires, soucis de l'existence matérielle: tout était devenu indifférent à l'infortuné depuis qu'ils n'aboutissaient plus à ce qui en faisait le charme et la vie. «Que le grain péricisse dans le champ, que le foin s'échauffe dans la meule, que le voisin s'empare des gerbes, que les loups dévorent le troupeau: Marie est infidèle, Marie est morte!» (Mickiévitz)

Comme s'ils eussent pu le comprendre, André confiait au vent, aux vieux chênes, aux ondes fougueuses, aux sombres bruyères, ses plaintes, ses soupirs, ses regrets... Sans doute, son regard désolé se portait encore vers le ciel; mais ses maux étaient trop vifs, trop récents pour qu'il pût en voir descendre de sitôt le baume qui pût guérir sa blessure... Hélas! semblable aux flocons de neige, tourbillonnant dans l'espace et qui, au moment de se reposer mollement sur les hauteurs, sont balayés par l'aquilon, ses rêves d'amour, ses projets d'avenir, étaient dispersés par le vent du malheur et, il le redoutait, sans espoir de retour!...

Hélas! encore, et c'est l'histoire de tout amour! pour lui comme pour tous les amants soupçonneux, des indices légers comme l'air devenaient «des preuves aussi fortes que si elles étaient tirées de la Sainte-Écriture». (Shakespeare)

Quoi! cette Marie si pure, si sincère, si candide ressemblait donc à tant d'autres femmes trompeuses! Son air doux, son ton ému couvraient la trahison sous un voile décent!

Quoi donc! c'était le bien-être, une position aisée, une existence douce et facile qui lui souriaient à elle, à Marie!... Amère déception!... Une pensée de calcul égoïste et sordide avait pu germer dans cette jeune âme!... Désespoir!...

Pauvre André! Une infortune imméritée, un revers imprévu n'avaient pas seulement tué l'amour, ils avaient glacé le cœur tout entier...

Pauvre André! pas un mot de consolation, pas une marque de sympathique douleur!... La tendresse de l'amant, la fierté du soldat étaient méconnus, indignement foulés aux pieds! Et il souffrait à en agoniser!...

J'aime toute la création, mais j'ai un faible pour les chiens et pour les chevaux. Jamais je ne leur ai trouvé de la mauvaise humeur et toujours j'ai eu à me louer de leur discrétion. Quand les hommes étaient bavards, inconsequents, hypocrites ou méchants, je retrouvais dans leur compagnie la droiture, la logique d'instinct et l'attachement inaltérable que le monde donne et retire avec la même légèreté. J'ai quelquefois pleuré auprès de mon chien, sur la versatilité humaine; son œil expressif qui lisait dans le mien plein de sympathie, son attitude caressante, ses mouvements en rapport avec les miens me prouvaient que si Dieu a refusé une âme à ces animaux, ils l'emportent souvent sur l'homme en fait d'amitié sincère et dévouée.

L'AUTEUR

Huit jours se passent... André s'était dirigé vers Trois-Ponts. Il traversait le chemin pour gravir un étroit sentier serpentant le long d'une côte boisée, lorsqu'il aperçut au loin, sur la route, un homme marchant d'un pas rapide et suivi d'un chien... C'était le père Georlet!... Troublé au-delà de toute expression, le soldat se dérobe, le cœur palpitant, derrière une touffe de genévriers.

Georlet ne l'avait pas aperçu; mais Fidelo!... Prompt comme l'éclair, le brave chien s'élançait, vole, s'arrête en poussant de joyeux aboiements... Il fallait bien se montrer! C'est au tour de Georlet à être saisi par l'apparition subite d'André... Le bon vieillard, la joie au cœur, les bras tendus, court au soldat, et s'écrie: «C'est toi, André! Dieu soit loué! Te voilà donc enfin!...»

Cette démarche, ces bonnes paroles raniment le jeune homme... Toutefois, indécis encore, il demande d'une voix tremblante: «Pourquoi donc Marie ne m'a-t-elle pas répondu?»

— «Cher André, voici sa lettre! En passant par Stavelot, je fus m'assurer au bureau de la poste, si elle n'était pas restée en oubli; eh bien, on venait de la retrouver au fond d'une valise...»

André s'empare du cher message et se jette en pleurant au cou de l'excellent Georlet; puis il dévore plus qu'il ne lit la lettre de sa fiancée... Quels remords l'ont fait pâlir soudain!...

Dieu! dans quels termes l'aimable enfant lui répondait! D'un bout à l'autre, sa lettre charmait la douleur et chantait l'espérance... C'était un petit chef-d'œuvre de grâce naïve et de tendresse passionnée, qu'André baise amoureusement, et place sur son cœur.

Le voilà heureux de nouveau et assuré pour toujours, cette fois, de l'amour de Marie. Plus que jamais, elle veut continuer, avec André, la douce lutte de tendresse, d'attentions, de dévouement qui ennoblit, épure et enchante la vie des cœurs aimants et religieux; elle attend, ainsi que son père et sa mère, celui qui reste son cher fiancé. Plus d'amour pour moins de fortune! et pour conclure en un mot, la fleur suave et solitaire de Durbuy lui gardait tout le parfum de sa pure et délicate affection...

«— André, dit Georlet après la lecture, combien tu nous as donné de peines et d'inquiétudes! Combien aussi tu trouveras Marie changée et pâlie! Tu le comprendras, car tu as, comme elle, beaucoup souffert...»

André ne répondait rien...

«— Les yeux de ton amie, continua le vieillard, se sont bien des fois fatigués en se fixant sur le chemin par où tu devais nous arriver... Que de tristes suppositions pendant ces derniers jours! Notre fillette en perdait l'appétit avec ses jolies couleurs.

» Hier, ma bonne femme, n'y tenant plus, me prend à l'écart et me dit: écoute, Georlet, nous allons atteler le cheval et tu partiras pour Vielsalm.

» Me voilà donc en route, malgré la saison et mes rhumatismes: à Trois-Ponts, un des brancards de la voiture se brise!... Je me décide à parcourir à pied le chemin de Vielsalm, le long

duquel notre brave Fidelo vient de te découvrir... Maintenant ,pas de retard! Dès que la voiture sera réparée, en route pour Durbuy! Nous avons à y rappeler à la joie et à la paix deux cœurs aimants et bien inquiets... »

Pour toute réponse, André sauta au cou du bon vieux père.

Le lecteur s'imaginera aisément comment ils furent fêtés à leur arrivée à Durbuy!...

Le jour suivant, André revint à Vielsalm. Ses amis eurent peine à le reconnaître, tant le bonheur l'avait transformé!

Heureux André! Une certaine enfance du cœur lui permettait de passer, presque sans transition, de l'abattement et de la tristesse, à l'espoir, à la confiance!

CUIRRASSIER ET CONSCRIT

Bannis donc cette irrésolution qui te tourmente! quand les pensées sont un supplice, les premières sont les meilleures. C'est une folie de partir; mais c'est une mort de rester.

CHANSON LAPONE

Plaignons les anciens soldats rentrant dans leurs foyers!

Pour eux, au double point de vue de la vie morale et physique, c'est là tout un changement, et si brusque et si complet! Dans les premiers temps, tout, autour d'eux, semble avoir revêtu un aspect inattendu et une physionomie nouvelle. Parents, amis d'enfance, camarades de collège, personne ne leur semble avoir conservé les habitudes passées, son caractère premier. Les sympathies anciennes ont pris aussi une autre pente, une autre direction. Le soldat se sent isolé, il est comme un inconnu arrivant de la veille, au milieu de visages dont les traits lui sont familiers dès l'enfance. Comme tout est changé! murmure-t-il tristement, en portant autour de lui un long regard rêveur; sans songer à le reporter sur sa propre personne, sur son cœur, ses idées, ses affections, siège du plus grand changement qui s'est opéré avec les années. Hélas! ainsi va le monde; plusieurs de ces vieux soldats sont l'objet d'une curiosité malveillante. Pourquoi, se dit-on, celui-ci n'a-t-il pas eu plus de patience, ou plus de souplesse d'échine?... Moins d'honneur lui aurait valu plus d'honneurs!.. Et cet autre, pourquoi vit-il en solitaire et en désœuvré? Il occupait un grade élevé, la croix brille sur sa poitrine... Aurait-il eu, lui, plus d'honneurs que de mérite et d'honneur? Hélas! oui, ainsi va le monde et sa médisance, qui ne craint pas de se contredire.

Les vétérans de la grande armée avaient un autre crève-cœur... Pourquoi, demandait-on, étaient-ils si fanatiques de leur Napoléon? Ce n'était, après tout qu'un batailleur et un tyran! On a bien fait de le reléguer à l'île d'Elbe!...

Qu'importait à Georges Hardu ces méchants propos et ces commentaires sournois? Personne n'aurait osé les formuler en sa présence! Toute la contrainte qu'il s'imposait, c'était d'éviter que son excellent père ne s'aperçût de son invincible antipathie pour la vie calme des champs. Vains efforts! Son esprit restait inquiet, son cœur agité. Les joies simples, les mœurs réglées, les habitudes paisibles du foyer paternel n'avaient plus pour lui l'attrait aimé d'autrefois. Son ardente imagination le reportait incessamment aux jours de luttes, de clameurs guerrières, de triomphes et de gloire...

Il rejetait bien loin, dans un profond oubli, les misères, les périls, les désastres que la guerre traîne à sa suite; ou si, parfois, il y songeait, tout s'embellissait à ses yeux des charmes ravissants dont l'imagination sait colorer la souffrance passée. D'ailleurs, les misères, il les avait supportées; les périls, il les avait bravés; les désastres l'avaient éprouvé, mais non abattu... Puis, pour les hommes au courage aventureux et hardi, le danger est un besoin, un aimant, une seconde nature. Quel remède à cette étrange et redoutable disposition d'esprit?

La source vive jaillit des flancs du rocher et précipite, insoucieuse, ses eaux à travers obstacles et sinuosités, pour aller s'engouffrer dans le torrent; le courant de la nature fougueuse

de Georges l'entraînait, par sa pente naturelle, vers la région des orages et des précipices... dût-il y trouver sa perte!

Bien différent était André: absorbé par son amour, il se complaisait dans le calme et le bonheur de la vie champêtre. La solitude enseigne Dieu; tout labeur utile écarte le vice. Le soldat se retrempait dans cette existence active; il veillait sur ses pensées; et l'estime de soi-même, fruit si doux d'une vie sans tâche et occupée, augmentait sa force et l'élevait à ses propres yeux.

Heureux celui qui sait conserver avec la chasteté de son corps, la pureté virile de son âme, pour la jeune vierge qui doit devenir un jour la compagne de sa vie, et la mère de ses enfants! Voilà ce que se disait André, pendant qu'il se dirigeait vers la maison Hardu.

À LA VEILLÉE

Il me semble que j'ai l'esprit fou pendant les grands vents.

DIDEROT

Celui qui chérit sa cellule trouvera le bonheur.

L'IMITATION

« A la voile! » s'écrie-t-il, « voyez-vous comme la vague mugit glorieuse? Elle nous appelle à de nouveaux triomphes. Que tous ceux qui le peuvent me suivent! « Un bruyant hourra monte des fidèles poitrines jusqu'au ciel: « A la voile! » Où va-t-elle? Personne ne le sait. Mais rien n'est à craindre: « Il est là, il protégera le précieux secret de notre gloire! »

Et l'empereur dit: « A la France! ». Et le monde, à cette parole, trembla. Alors le regard de Napoléon tomba sur sa troupe fidèle: elle est à ses pieds, et les cœurs ardents lui font hommage de leur foi. Ils poussent des cris de joie, ils portent la main à leur épée lorsque l'empereur pensif passe devant eux. Dans leurs yeux brille la splendeur de l'aurore, et leurs cœurs palpitent d'un superbe bonheur.

NICANDER

La plupart des maisons de la haute Ardenne, sont bâties d'après un type uniforme; elles ne s'élèvent qu'à la hauteur d'un rez-de-chaussée, surmonté d'un toit en ardoises longues et épaisses; et d'une inclinaison si peu sensible, qu'elle fait involontairement songer à la terrasse des Orientaux.

La demeure du père Hardu tranchait sur cette architecture locale. Sa structure irrégulière, mais pittoresque, eut sollicité, peut-être, le regard et le crayon du touriste.

Sise à l'extrémité du village, et sur le bord du torrent, elle ressortait gracieusement, sur un fond de roches aiguës, surplombant la vallée. C'étaient ces roches qui avaient fourni les pierres non équarries, de volumes et de configuration diverses, matériaux abruptes de l'agreste demeure. Brunies par le temps et les intempéries d'un climat humide, les murailles étaient de plus incrustées d'une mousse blanchâtre: attestation authentique d'une vieillesse séculaire.

Le rez-de-chaussée était couronné par un modeste étage, percé de fenêtres de grandeur moyenne, s'ouvrant à hauteur inégale, pour éclairer trois chambrettes. On voyait que l'architecte contemporain, peut être, de la construction de nos magnifiques cathédrales gothiques, n'avait pris dans sa conception originale, souci aucun, ni de la pureté des lignes, ni de la correction du dessin. Le toit en chaume, dépassant toute hauteur insérée dans le pays, débordait d'un bon pied la bâtisse, abritant, par une projection plus considérable encore, contre la pluie et la neige, le seuil hospitalier des Hardu. Une dalle énorme, enchâssée dans le mur et soutenue, ça et là, par une structure massive et de pierre, courait au bas et tout le long de la vieille façade, pour offrir, au retour de la belle saison, un siège agreste au visiteur.

De chaque côté de la porte verte, une vigne serpentait du rez-de-chaussée à l'étage: dès les premières jours du printemps, toutes deux enlaçaient de leurs rameaux flexibles, toutes deux, à l'envi, encadraient de leurs feuilles larges et luisantes, les fenêtres au vitrage terne et enchâssé dans le plomb: masque

charmant de jeunesse et de vie, dont la nature, toujours vivace et riante, n'oubliait jamais d'embellir, aux beaux jours, la vieille maison.

Aux beaux jours aussi, sur le chaume verdi du toit élevé, c'était la vie; mais avec le mouvement, la sensibilité, la passion. Sur les fâtes, les pigeons s'abattaient, roucoulant leurs amours. Au milieu, les moineaux espiègles, batailleurs, criailleurs, semblaient trouver trop étroit le théâtre de leurs jeux folâtres et de leurs rixes tumultueuses; et c'était sous la molle couverture du chaume qu'ils cachaient leurs nids! Ceux-ci, toutefois, y étaient moins bien abrités contre la main de l'homme que la petite sphère creuse, en boue durcie, maçonnée plus bas, au bord de la toiture, par le bec industriel de l'hirondelle, protectrice du foyer. Sur le sol et autour de la petite ferme et de ses modestes dépendances, aux murailles grossières d'ais et d'argile, poules et cannes allaient, venaient, gloussant, cancanant, picorant d'un accord vraiment fraternel...

Dans cette habitation isolée, les nouvelles du dehors ne parvenaient que bien rarement et à de longs intervalles.

Tous les dimanches, Georges se rendait à Stavelot, dans l'espoir d'y lire dans les journaux, quelques faits relatifs à Napoléon, ou à la grande armée...

Le dimanche, où nous sommes arrivés, André, revenu de l'office du soir, était assis avec le père Hardu, près du large foyer de la cuisine, où flambait un feu ouvert de tourbe et de bois. Ils devisaient, fumant tranquillement leurs pipes. Le soir tombait.

Tout à coup, la porte s'ouvrit avec fracas, pour livrer passage à l'impétueux Georges. Enfiévré par la joie, les yeux étincelants, il crie du seuil: « l'Empereur a quitté l'île d'Elbe! il marche sur Paris! ». Puis le cuirassier courut embrasser André, avant d'avoir songé à son père!...

Cette incroyable nouvelle fut comme un coup de foudre pour le père Hardu et André...

« — Eh mon fils, dit enfin le vieillard, que nous importe Napoléon? N'a-t-il pas encore assez amoncelé de ruines et désolé les familles? »

« — Oh! mon père, répondit l'incorrigible Georges, c'est qu'on l'y a forcé! Mais s'il revient aujourd'hui, soyez certain que c'est pour le bonheur de la France et l'éternelle confusion de ses ennemis!... Voyez! partout il est reçu à bras ouverts. Louis XVIII a dû fuir Paris en toute hâte... Prends, André, et lis-nous les gazettes. »

Hélas! l'exaltation du fils coupait court à toute remontrance du père. André restait muet et abîmé dans un monde de réflexions contradictoires; pour y échapper, il classe les journaux, puis lit à haute voix:

« — Le 1^{er} mars, vers 5 heures de relevée, Napoléon débarque au golfe Juan, près d'Antibes; il établit son bivouac au milieu d'un champ d'oliviers; regardant autour de lui: «heureux présage, dit-il, puisse-t-il être vrai! »

« Onze cents hommes de sa vieille garde, quatre pièces d'artillerie légère, une centaine de lanciers polonais dont vingt seulement sont montés, composent toute son armée.

« Napoléon arrive le 2 à Cerenon, le 3 il marche sur Barême, le 4 il est à Digne, le 5 à Gap, où il ne conserve qu'une escorte de dix lanciers et de quarante grenadiers. Personne, jusque là, n'avait songé à l'inquiéter.

« Le 6, il entre à Sisteron, précédé, comme d'habitude, par une petite avant-garde que commandait le général Cambronne. Peu après, on se trouve à proximité du village de Lafrey, situé sur les bords de la Mure...

« C'est le moment critique et solennel! L'avant-garde des troupes royales se trouve en présence de l'avant-garde de Napoléon. Le devoir est aux prises avec la passion, et le sentiment avec la fidélité. Une pensée triste plane sur les deux camps. Un coup de fusil déchargé par une main obscure

décidera-t-il la grave question? La religion du serment sera-t-elle plus forte que le culte du souvenir? Le village de Lafrey deviendra-t-il célèbre par une catastrophe jusque là inouïe dans les annales de l'histoire? Une escarmouche de quelques minutes décidera-t-elle pour toujours, de la destinée du géant des batailles?...

« La compagnie de voltigeurs d'un bataillon du 5^e de ligne est rangée à la sortie du village de Lafrey. Quelques centaines de pas séparent les avant-gardes... Il n'y a plus d'hésitation possible, la retraite même ne peut plus s'opérer. »

« — Bon Dieu! que va-t-il donc arriver? interrompt le père Hardu avec anxiété. »

« — De grâce, père... continue André. »

« — Colonel Mallet, dit Napoléon, faites mettre l'arme sous le bras gauche à vos grenadiers. »

« — Mais sire! un pareil mouvement... quand une première décharge... — Mallet faites ce que je vous commande. »

« Arrivé à une centaine de mètres de cette compagnie de voltigeurs, Napoléon, qui était entouré des généraux Bertrand, Drouot et Cambronne, se détache d'eux et se porte seul à 20 pas en avant. Là, ouvrant sa redingote grise et découvrant sa poitrine: « Soldats, dit-il d'une voix vibrante, mais calme, je suis votre empereur! Que celui d'entre vous qui veut le tuer fasse feu ici! »

« Et il leur montre son cœur... »

Georges s'était levé, gesticulant et s'exclamant à haute voix; André s'arrêta; le cœur lui battait avec force et son regard brillait d'un feu sombre; il murmura à voix basse: — « héroïque simplicité; confiance invincible dans son étoile et dans ses soldats! oh oui! voilà bien Napoléon! son langage, son geste, quel trait sublime!... »

Le père Hardu avait tristement baissé la tête...

« — Vive l'empereur! s'écria Georges, mais continue donc, André! »

« — Cet appel à la générosité de ses anciens soldats, parmi lesquels il s'en trouvait encore qui avaient fait sous ses ordres les premières campagnes d'Italie, produisit un effet indescriptible; le cri de: Vive l'empereur! partit de tous les rangs, et dans le village le même cri retentissait. Les avant-gardes se rapprochent pour se confondre et n'en former qu'une seule; on se précipite dans les bras les uns des autres; les nouveaux venus entourent Napoléon et se disputent ses regards, et l'honneur de baiser la redingote grise, devenue si populaire.

« Telle fut la première entrevue de Napoléon avec ses anciens compagnons de gloire...

« Entre Vizille et Grenoble, un adjudant-major du 7^e de ligne vint annoncer à Napoléon que Labédoyère accourait avec son régiment. Bientôt on entendit de nombreuses acclamations; c'était Labédoyère et le 7^e régiment. L'empereur s'avance précipitamment au devant du colonel et l'embrasse plusieurs fois: « Colonel, lui dit-il, c'est vous qui me replacez sur le trône, je ne l'oublierai pas. »

« Désormais, nul corps ne se mettra en bataille pour disputer le passage à Napoléon, et, dès ce moment, il peut répéter en toute assurance que son aigle volera de clocher en clocher jusque sur les tours de Notre-Dame... »

La narration s'arrêtait là... Les trois amis étaient vivement, mais diversement impressionnés. Le cuirassier allait et venait dans la chambre en se livrant à toute l'expansion d'une joie enthousiaste.

Le vieux coursier ressentait l'aiguillon! BÉRANGER

Le père Hardu et André, très agités, restaient silencieux... Hélas! le premier ne doutait plus déjà que son fils ne tarderait pas à reprendre les armes... Hélas! André, — dont le terme de service n'était pas entièrement expiré et qui, né de parents

français, ne pouvait se considérer comme Belge — appréhendait d'être bientôt rappelé sous les drapeaux de l'empire...

Georges rompant le silence qui avait suivi la lecture, dit tout à coup: « Ce brave colonel Labédoyère! Combien je l'aime d'avoir mérité un si bel éloge de Napoléon! ».

André jugeait avec raison que le dévouement du colonel pour l'empereur pouvait jusqu'à un certain point excuser sa défection; cependant, objectait-il, Labédoyère ne peut se disculper entièrement; Louis XVIII, après l'avoir comblé de bienfaits, n'avait-il pas reçu son dernier serment?

« — Mais, André, insista Georges, vous pourriez, au même titre, accuser non seulement Labédoyère, mais tous les officiers et soldats qui étaient avec lui. Dites donc que l'ascendant de notre empereur est irrésistible... Notre Empereur, André! ajouta-t-il, avec un regard significatif. »

A ce regard, André ne répondit rien, il reprit simplement: « Après tout, mon cher Georges, je m'explique l'entraînement de Labédoyère; c'est une nature aussi ardente que généreuse. »

« — Vous le connaissez? demanda vivement le cuirassier. »

« — Sans nul doute! La veille de la Moskowa, j'étais de faction au quartier général du prince Eugène; le vice-roi était assis près d'un feu de bivouac avec ses deux aides de camp favoris, le comte de Labédoyère et le marquis de Sayve (1), ils causèrent longtemps ensemble; c'est ainsi que j'ai appris le nom et le titre, puis que j'ai pu me faire une idée du caractère de ces deux vaillants officiers. »

Ce soir, la veillée se prolongea longtemps dans la demeure du père Hardu. Le vent y faisait rage au dedans et au dehors, mais les cœurs étaient plus secoués encore, par le jeu des passions diverses, que la vieille demeure par l'ouragan.

Georges ne cessait de parcourir la chambre enfumée; son agitation contrastait péniblement avec le calme douloureux de son père et d'André. À dessein de les distraire et de les égayer, le cuirassier entonna une chanson, alors en faveur dans son ancien régiment; nous en citerons un couplet pour donner une idée de la naïve littérature des soldats de Napoléon.

Foi d'cuirassier, je te serai sincère,
J't'aimerai toujours il n'y a pas de danger.
Ce n'est qu'à la troupe légère
Qu'il est permis d'être léger.
A mon amour, tu dois prétendre,
Car je crois être le premier, vois-tu,
Qui renferme un cœur aussi tendre
Sous une cuirasse en fer battu...
Adieu donc, sensible Jeannette, etc.

Hélas! on le comprend! Georges en était pour ses frais; le vieillard et son hôte restaient plongés dans une profonde rêverie...

(1) Le marquis de Sayve quitta définitivement l'armée après l'abdication de Fontainebleau. Par conséquent, il restait libre de tout engagement envers Louis XVIII et Napoléon. Quand ce dernier s'échappa de l'île d'Elbe, de Sayve se trouvait à Paris. Il eut l'occasion de voir plusieurs fois Labédoyère qui ne lui dissimula pas ses projets. Son ami prévoyant, après de nouveaux désastres, une seconde restauration, mit tout en œuvre pour le dissuader... Hélas! les sages représentations du marquis furent vaines, et ses prévisions ne tardèrent pas à se réaliser. Après Waterloo, le roi, remonté sur le trône, signa la sentence qui condamnait Labédoyère à être fusillé... La veille même de sa mort, l'infortuné reçut la visite de son ancien compagnon d'armes, dont l'émotion et... la douleur étaient à leur comble... Labédoyère s'écria, en pressant le marquis sur son cœur: « Mon ami, si j'avais suivi tes conseils, je serais heureux aujourd'hui et je vivrais demain... Mais à la volonté de Dieu! » Puis, au moment où le géôlier venait mettre fin à leurs derniers épanchements, les deux vaillants officiers s'embrassèrent encore une fois, et Labédoyère remit à son ami, comme gage de souvenir et d'amitié, la montre d'or dont il était porteur...

Nous tenons ces détails intéressants de la bouche même du

vénéral marquis de Sayve, chez lequel nous avons eu la bonne fortune de loger pendant trois jours, lors des cruels événements de 1870-71... J'entends encore la voix émue de ce glorieux débris de la grande armée, je vois encore sa belle et grave physionomie s'animer et resplendir quand il me racontait les lointains et glorieux souvenirs de ces temps homériques...

J'ai vu et touché la montre de Labédoyère; depuis 1815, elle n'a plus été remontée et marque l'heure de la mort de l'infortuné... Quelle époque, quelle gloire, quel drame ne rappelle-t-elle point! Inutile de dire que cet objet est conservé comme une précieuse relique par la noble et chrétienne famille de Sayve...

DOUBLE DÉPART

Dieu saura nous aider, et pleurant de leurs yeux que jamais vous n'avez rien vu de tel, ils se séparèrent les uns des autres, comme l'ongle se sépare de la chair.

Romance du CID

Pie IX nous conseille à tous d'acquiescer une connaissance plus parfaite de notre histoire, et le saint Père ajoute que nous devons apprendre « par l'obéissance, la résolution et les souffrances de Jeanne d'Arc, qu'il est toujours utile et glorieux de se soumettre à la volonté de Dieu et de bien servir sa patrie; et, en outre, qu'il faut attendre de Dieu seul, et non des hommes, la récompense du bien accompli. »

Jeanne d'Arc, par MARIUS SEPET

Un mois ne s'était pas écoulé et Georges, sourd aux exhortations paternelles, rejoignait l'armée de Napoléon... Bientôt aussi, André recevait l'ordre de partir pour Douai, où le 17^e léger se reconstituait sur pied de guerre.

Sans doute, peu de personnes auraient blâmé notre cher André si, éludant cet ordre, il était resté en Belgique, rendue à ses destinées, et où sa famille avait résidé depuis si longtemps; mais André Gustin ne savait pas transiger avec le devoir, et encore moins avec sa conscience.

Fais ce que dois, advienne que pourra!

répétait-il, en s'acheminant vers Durbuy pour y faire ses adieux. Il y arriva le 3 mai 1815, revêtu de son vieil uniforme de voltigeur. Il était résolu de s'en éloigner ce jour même et cette fois sans espoir de retour, peut-être.

Bien déchirants furent les adieux des jeunes fiancés! Ils s'aimaient tant, ils avaient déjà été si souvent éprouvés... Ils allaient être si malheureux!... Mais, avant tout, au prix des plus grands sacrifices, ils voulaient être dignes l'un de l'autre: Marie valait son André!

Certes, en apprenant la funeste nouvelle, la pauvre enfant, plaintive, éplorée, serrant les mains d'André entre les siennes, l'avait bien ardemment supplié de rester au pays, de ne pas aller s'exposer dans ces lamentables conflits! Le soldat, également navré, mais ferme, lui avait répondu avec douceur: « Chère Marie, n'affaiblissez pas mon courage, il m'est si nécessaire en ce moment. Vous avez trop de cœur pour me retenir, me faire abdiquer mon devoir, mon honneur. Tout bonheur qui s'achète aux dépens de la conscience est éphémère, troublé, inconsistant.

» Marie, je veux vous donner un nom dont vous n'ayez pas à rougir plus tard. Nous avons foi dans notre amour et dans la Providence; elle n'abandonne point les cœurs droits et purs... Espoir donc, ma bien-aimée! »

Brave jeune fille! elle avait admirablement compris; elle se disposait à répondre: oui, oui, mon André chéri! Mais ces simples paroles, impossible de les articuler... Un signe de tête énergique, mais navrant, un court sanglot furent la réponse de Marie... puis, l'humble fleur de nos rochers, si violemment battue par la tempête, se pencha sur le sein de son ami d'infortune. — Hélas! lui-même avait tant besoin d'un appui! — André déposa deux baisers trempés de larmes sur le visage pâle de sa fiancée; puis, faisant un héroïque effort, il la remit, à moitié évanouie, entre les bras de ses parents désespérés... et il s'éloigna en répétant: la guerre... oh! la guerre!

UN CŒUR DE FEMME

Oh! malheur! ô jour trois fois malheureux! jour le plus lamentable que j'aie jamais vu! ô jour! jour haïssable! Vit-on jamais un jour aussi affreux que celui-ci? Ô jour malheureux! malheureux jour!

SHAKESPEARE

Dix-neuf printemps forment son âge,
Son corps est frêle et délicat,
Mais un héroïque courage
Sur son front brille avec éclat.

Depuis environ un mois, les alliés occupaient en partie la Belgique; Napoléon achevait ses formidables préparatifs de guerre, qui n'aboutirent, hélas! qu'à la défaite sanglante de Waterloo. Notre récit ne touchera que les épisodes qui ont trait à nos modestes héros. Nous retournerons à Durbuy.

La famille Georlet est plongée dans la douleur. La consternation de Marie surtout ne peut se décrire: depuis deux semaines, plus de message de son bien-aimé... Dès lors, pour elle, les jours, les heures, les minutes, les secondes, s'écoulaient dans cette pensée unique, poignante: je ne le reverrai plus!...

Ses parents, ses amis, essayent vainement, non de la consoler mais de la distraire; la prière est son seul refuge. Le vénérable curé Rasquin paraît souvent au foyer désolé. Hélas! lui aussi ne pourrait faire que la guerre cruelle ne dévore ses victimes.

La jeune fille se rappelait avec effroi les dernières guerres dont André avait parlé si souvent aux paisibles veillées du soir. Hélas! François y était resté; et André n'en était revenu qu'avec peine, et blessé... L'imagination si vive, le cœur si sensible de Marie s'émouvaient à cette pensée; déjà, elle voyait son cher fiancé étendu, tout sanglant, sur la terre nue, et expirant dans les tortures de l'agonie... Pauvres parents! pauvre Marie!... Combien de fois sa mère ne la surprit-elle pas pleurant à l'écart ou bien les yeux ardemment fixés sur le chemin où elle avait vainement attendu le retour de son frère et où peut-être aussi plus tard... Oh!

Il fallait la distraire à tout prix!

Georlet avait un neveu, commerçant à Namur; deux fois par an, il se rendait chez lui, pour s'approvisionner de diverses denrées. Le 18 juin 1815, il attela son petit cheval ardennais et déterminait sa fille à l'accompagner. Ils arrivèrent à Namur dans la soirée; déjà on y connaissait le résultat des batailles de Ligny et de Fleurus, et personne n'y doutait que Napoléon ne restât vainqueur des alliés... Mais hélas! quel serait le sort d'André? Cette cruelle réflexion navrait les bonnes gens de Durbuy... Marie ne faisait que pleurer.

Fibres sympathiques des cœurs aimants! Vue confuse, mais certaine de l'âme à travers les espaces! voix mystérieuse qui murmure à l'oreille l'annonce prophétique des périls qui menacent une tête chérie!... Qui m'expliquera vos mystères?

Pendant toute cette fatale soirée, Marie nerveuse, inquiète, fut en proie aux plus sinistres pressentiments. Ils ne la trompaient point. Bientôt des voyageurs arrivés de Genappe, de Gembloux, assurèrent avoir entendu, depuis l'aube, le bruit sourd du canon dans la direction de Plancenoit et de Nivelles... Une grande bataille se livrait donc et probablement André y assistait... Marie et son père ne purent se résoudre à prendre du repos.

Tout à coup la ville, réveillée en sursaut, est mise en émoi. Des détachements de hussards français y pénètrent au galop, annonçant, d'une voix saccadée, le funèbre désastre de Waterloo... La vieille garde était anéantie, Napoléon en fuite!... Ces cavaliers précédaient le corps de Grouchy, resté intact, et en marche sur Namur.

Georlet courut se renseigner... Ô douleur! il apprit que le 17^e léger faisait partie de l'armée vaincue... Il fallut bien en informer Marie... Quelle ne fut pas la surprise de Georlet, quand, après cinq ou six minutes de désespoir, il vit son enfant relever la tête et cesser de pleurer. Puis se suspendant au cou du

vieillard, elle s'écrie: «Oh! cher papa, allons à la recherche d'André! Et, je vous en supplie, ne tardons pas une seconde!...» Elle s'arrache aussitôt à l'embrassement de son père pour courir, sans attendre sa réponse, se disposer au voyage...

Georlet l'arrête, et lui serrant les deux mains: «Mon enfant, dit-il, j'y avais songé, mais j'irai seul. Une jeune fille comme toi... dans ces terribles moments, à cette heure...»

Elle, plus résolue que jamais: «Rester c'est souffrir mille morts... J'emprunterai ses habits de votre neveu. Ah! mon père, le cœur me dit que je retrouverai sur le champ de bataille André vivant, mais blessé...»

Il fallut céder sur ce point.

Jacques, le neveu de Georlet, bras robuste, âme virile, voulut absolument partager leurs dangers; mais il fit remarquer à bon droit qu'on ne pouvait songer à faire route avant que les soldats de Grouchy, qui encombraient les chemins, n'eussent fait leur entrée à Namur.

Ce retard contraria Marie et l'attrista profondément. Il fallut bien se rendre à l'évidence.

Dès que l'aube eût succédé à cette sombre nuit, la jeune fille se rendit à l'église de Saint-Aubin, qui avoisinait la maison de Jacques. Elle y resta prosternée aux pieds de sa divine Patronne.

Absorbée dans sa douloureuse prière, Marie n'avait pas remarqué qu'un vieux prêtre, agenouillé à ses côtés, avait vu ses larmes, entendu ses sanglots... Au moment où la pieuse fille se retirait, il lui dit paternellement: «Ce n'est pas pour vous seule, mon enfant, que vous avez prié de si grand cœur?». Marie baissa timidement les yeux et fit un signe de tête négatif... — «Je l'avais deviné; eh bien! du courage, mon enfant, je joindrai mes prières aux vôtres.»

Le 19 juin, vers midi, nos trois amis se dirigeaient vers Genappe. Fidelo, le brave chien, aboyait avec entrain à la tête du cheval et autour de la voiture... Hélas! il était loin de se douter de l'angoisse de ses maîtres.

Après une heure, les voyageurs aperçurent, arrivant aux allures vives, l'avant-garde de l'armée prussienne, lancée à la poursuite des Français. Ils eurent à peine le temps de se réfugier, avec la voiture, sous le hangar d'une ferme abandonnée, sise à proximité de la chaussée. Les uhlands les dépassèrent avec la rapidité de l'ouragan, et nos voyageurs purent reprendre leur course sans avoir été vus.

Jacques s'était muni d'une paire de pistolets. Aussi résolu que prudent, il était décidé à en faire usage au besoin. Par contre, le père Georlet redoutait l'odeur de la poudre à l'égal des corbeaux du rocher des Béguines. Le neveu voulut lui confier l'une de ses armes. L'oncle eut un geste de répugnance très sensible. À ce muet refus, Marie se saisit du pistolet dédaigné par son père: «Cousin, dit-elle, comptez sur moi. Le désir de revoir mon André armera mon bras d'un courage viril.» — «Bien, ma cousine, lui fut-il répondu, en avant et du courage!»

Georlet secoua la tête, tout en faisant claquer son fouet.

Vers les six heures, le clocher de Genappe apparut à l'horizon. À l'entrée de la bourgade, nos voyageurs aperçurent sur l'un des revers de la chaussée, un soldat français, blessé grièvement; le dos appuyé contre un arbre, il tendait de bien loin déjà, au bruit de la voiture, une main suppliante...

Le cœur de Marie fut ému de pitié. «Arrêtons, dit-elle, arrêtons!» Elle saute légèrement de la voiture et court au soldat: elle dépose à ses pieds tout un pain et lui remet en main un flacon de Bordeaux... «Dieu te bénisse, jeune homme! dit le soldat, sans ta charité j'allais tomber d'inanition; vois... ma jambe blessée me refuse tout service...»

Marie jette un cri... Elle venait d'apercevoir le n^o 17 sur les boutons de la tunique du soldat... «Mon Dieu, connaissez-vous André Gustin, voltigeur dans votre régiment?»

«— Oui, mais en ce moment, je ne sais s'il est en vie... Je l'ai

vu tomber un des premiers à l'attaque de la Haie-Sainte... »

Marie laisse échapper une exclamation de désespoir...

« — Qu'est-ce que la Haie-Sainte? demande vivement Georlet. »

« — Une ferme à Waterloo. »

On se remet fiévreusement en route. On savait où se diriger, on était certain de retrouver André,.. Le retrouver... Oui, mais mort ou vivant?

Pénible anxiété! Ce doute poignant absorbait leurs pensées et faisait passer leurs cœurs par les plus cruelles alternatives de crainte et d'espérance. Georlet surtout et son neveu étaient en proie à la plus sombre douleur. Pour la jeune fille, malgré le trait acéré qui venait de lui percer l'âme, elle conservait cependant une confiance invincible. La première partie de son pressentiment se réalisait, la seconde se vérifierait à son tour. André était blessé, oui! mais elle le retrouvera vivant sur le champ de bataille! Mystère de Dieu! mystère du cœur de la femme!

Il fallait maintenant traverser Genappe. Or, la petite ville était encombrée de milliers de soldats blessés ; — les maisons, si hospitalières qu'elles fussent! — ne suffisaient pas à les abriter. Des centaines de malheureux encombraient déjà les rues et sans cesse il en arrivait de nouveaux convois.

Il s'agit un instant de faire main basse sur la voiture et de la mettre au service des blessés. Jacques usa de stratagème :

« — Nous sommes envoyés de Namur par le maréchal Grouchy, à dessein de recueillir l'un de ses parents resté sur le champ de bataille. »

On leur laissa chemin libre.

A un carrefour où la route qui se bifurque est bordée par d'épais buissons, autre retard avec danger en plus! Ils sont brusquement assaillis par une demi-douzaine de bandits, armés de gourdins et de sabres. L'un d'eux se jette à la bride du cheval et l'arrête sur place. Les autres s'efforcent d'escalader la voiture.

« — Arrière, brigands! s'écrie le neveu, arrière, ou vous êtes morts! »

Ils ne répondent que par des blasphèmes. Georlet reçoit un coup de sabre à la tête... Le croyant dangereusement blessé, Marie affolée, jette un cri perçant, ajuste l'homme qui venait de frapper son père et le blesse à l'épaule. Jacques laboure d'une balle la poitrine d'un second bandit... Les scélérats hésitent et se troublent. Georlet à peine contusionné, cingle de son fouet la figure du brigand qui tenait le cheval captif, pendant que Fidelo lui mordait encore cruellement les jambes. Le misérable lâche la bride, et la voiture file avec la rapidité de l'éclair.

Le moment de surexcitation passé, la sensible Marie trembla de tous ses membres et pleura abondamment... Oh Dieu! une mort d'homme, peut-être, et de sa main! à cette pensée, elle frissonnait et ne pouvait calmer l'impression d'horreur qui l'avait saisie.

Le soir était survenu. Nos amis se trouvaient encore loin du champ de bataille. Ce fut difficile de faire comprendre à Marie la nécessité de s'arrêter jusqu'au lendemain. La fatigue du cheval, le péril imminent auquel ils venaient d'échapper et qui pouvait se représenter: tout prescrivait cette sage décision.

Nos voyageurs se décidèrent à passer la nuit à la belle étoile. Jacques choisit, à ce dessein, un petit bois qui longeait la route; il installa l'équipage dans une clairière et y improvisa un campement.

On était au mois de juin; aux pluies orageuses de la veille, à l'air saturé des âcres senteurs de la poudre, avaient succédé un ciel pur et constellé d'étoiles, une atmosphère tiède et embaumée.

Jacques, dans sa calme prévoyance, n'avait pas oublié de se pourvoir d'un matelas et de couvertures. Il les étendit pour dresser une couche à la jeune fille.

Marie, qui n'était plus distraite par le mouvement rapide de la voiture et les périlleux incidents de la journée, demeurait debout, silencieuse; les mains jointes, la tête penchée et le corps appuyé contre un bouleau. Ses larmes coulaient, abondantes et sans bruit, sur le gazon. — « Comment voulez-vous, dit-elle enfin, que je songe à dormir, quand, à cette heure, et tout près d'ici, mon pauvre André gît, peut-être expirant, sur la terre ensanglantée?... »

Elle ajouta, comme se parlant à elle-même: — « Ô bonne Vierge! que je retrouve vivant mon cher fiancé! Et qu'il puisse, avec moi, vous remercier dans notre vieux Durbuy!... »

Ces paroles émurent Jacques et Georlet; par de bonnes paroles, par une douce et affectueuse violence ils la contraignirent à prendre un repos réclamé par la fatigue passée, par celle qui allait venir. Marie, sous le poids de la prostration physique et morale, s'endormit enfin, mais d'un sommeil lourd et troublé par les visions les plus désolantes...

LA HAIE-SAINTE

Les âmes héroïques n'ont pas de corps. UN ANCIEN

Aux lieux où Belloue en furie
Broyait vingt peuples excédés,
En ces lieux où notre patrie
Se jouait sur un coup de dés:
Dans ces champs où la grande armée
S'ensevelit dans son drapeau,
Aujourd'hui l'herbe est embaumée;
Le pâtre y mène son troupeau!

L'AUTEUR

A quatre heures du matin, la voiture était attelée; et le soleil se levait quand nos amis arrivèrent en vue du Mont-Saint-Jean.

Mais là! — surtout pour ceux qui voyaient un champ de bataille pour la première fois — quel spectacle s'offrait à leurs regards éperdus! Jamais, peut-être, soleil plus radieux ne s'était levé pour éclairer un plus sinistre tableau. 60.000 hommes, la fleur de la génération de la plus belle partie de l'Europe, étaient étendus sur la terre ensanglantée: les uns destinés à un enfouissement hâté, les autres mutilés et gémissant dans la fiévreuse attente d'un secours inespéré... Tous, morts et blessés, gisaient sur un espace de près de trois lieues d'étendue, au milieu d'affûts brisés, de moissons anéanties, d'arbres abattus et de maisons incendiées. Presqu'à chaque pas, un bruit confus de blasphèmes et de prières, de plaintes déchirantes et de râle suprême déchiraient l'oreille et le cœur...

L'odeur enivrante et la fumée épaisse de la poudre n'étaient plus là pour adoucir et masquer les effets terribles du choc des combattants; le son des clairons et le battement des tambours, le rapide galop des chevaux et les énergiques appels des chefs, le crépitement de la fusillade et le grondement sourd du canon ne retentissaient plus à l'unisson de leur puissante tonalité pour exciter ou étourdir les recrues et les vétérans... Un silence morne et solennel leur avait succédé, et ce qui était resté c'était le cri désolé de la plainte!... Le démon de la guerre planait, gigantesque, implacable, au-dessus de l'immense hécatombe humaine!

Certes, il fallait du courage à nos héros pour suivre, dans ces plaines funèbres, le guide qu'ils avaient payé largement pour les conduire à la Haie-Sainte. Georlet semblait frappé de stupeur, Jacques avait le cœur serré, Marie tressaillait à chaque pas... Phénomène étrange! elle ne voyait pour ainsi dire rien de cet atroce spectacle; dans l'égoïsme de son amour pour André, elle ne pensait, ne désirait, ne voulait qu'une chose: revoir son ami, son fiancé! Cette pensée fixe l'absorbait toute entière: regard, intelligence, volonté...

Ils arrivèrent enfin à la ferme fatale où tant de héros avaient succombé... La veille déjà, beaucoup de blessés avaient été transportés en grand nombre; mais il en restait encore par centaines... Infortunés! ils se désespéraient dans leur poignant abandon à côté de ceux qui avaient trouvé le terme envié de

leurs tortures!

Jacques et le guide restèrent sur la route pour veiller à l'équipage; Marie et son père se dirigèrent vers la ferme (1). Mais comment trouver André dans ces chambres noircies et fumantes, dans ces corridors encombrés des victimes de la guerre, dans ces vergers, ces jardins ravagés?...

La jeune fille leva les yeux vers le ciel pour implorer secours et lumière. Il lui vint une inspiration soudaine... Elle avait conservé le mouchoir qui avait enveloppé la main meurtrie d'André, lors de son arrivée à Durbuy; elle le fait flairer à Fidelo; puis en le caressant: «Cherche, Fidelo, dit-elle, cherche!». L'intelligent animal aspire l'air en tous les sens, puis se dirige droit vers la porte extérieure du verger, dont un mur épais fermait l'enceinte; après avoir erré pendant deux ou trois minutes, il s'arrête tout à coup en poussant un aboiement prolongé...

Le cœur de Marie frémit d'angoisse et d'espoir. Suivie par son père, elle se précipite vers l'endroit où Fidelo était en arrêt. Que de cadavres elle eut à franchir, que de sang macula ses pieds délicats... La voici en face d'un groupe de soldats étendus sur le sol et ne donnant plus signe de vie... Fidelo lèche la main de l'un d'entre-eux; d'un coup d'œil, Marie, haletante, reconnaît son André... Quel cri aigu s'échappe de sa poitrine! Déjà elle est aux pieds de son ami, déjà elle a relevé la tête du soldat et l'appuie doucement sur l'un de ses genoux. Son père la rejoint hors d'haleine... Muette et palpitante, elle défait le col, désagraffe l'habit, essuie et caresse le visage d'André en l'appelant par les noms les plus tendres... Le soldat reste plongé dans une complète immobilité...

Pauvre Marie! elle est près de défaillir; elle tremble comme la feuille au premier souffle de l'orage... Georlet, plus pâle que sa fille, jette un long regard sur les traits d'André et il hoche la tête avec une douloureuse émotion pendant qu'il tient sa main sur le cœur du soldat. L'ange de la mort semble étendre ses ailes sombres sur le visage livide du blessé...

Tout à coup, ô joie! Georlet s'écrie: «Notre André respire encore! je viens de sentir une légère pulsation...». Un court sanglot lui répond, et, du bras qui lui reste libre, Marie attire la tête de son père et l'embrasse avec passion.

« — Nous le sauverons, dit-elle, Dieu ne fait pas des miracles à demi! »

Puis, comme si le pauvre soldat eût pu l'entendre: « — N'est-ce pas, ami? et ce sera notre dernière épreuve; et nous irons ensemble remercier la Sainte Vierge à Durbuy... ».

Elle approche ensuite ses lèvres de la bouche froide et décolorée d'André... à leur contact brûlant les yeux du mourant s'entrouvrent et se fixent un instant sur ceux de la jeune fille... Le soldat avait repris avec la rapidité de l'éclair son impassible rigidité...

Mais ce regard, bien que vague et voilé, ce regard témoignait d'un retour fugitif à l'intelligence, à la vie... L'héroïque enfant! Elle oublie aussitôt ses fatigues, ses tortures, ses nuits agitées par l'insomnie et les rêves effrayants, les sombres pensées qui la faisaient tressaillir quand la cloche de la vieille église annonçait un deuil récent! Plus de crainte, plus de doute! Dans sa foi absolue à la protection de sa divine Patronne, elle répétait: «André vivra; Dieu ne fait point de miracles à demi!...». Et, de vrai,

L'âme prête à partir s'était arrêtée sur son cœur affectueux. GRAY

Nouvel et profond attendrissement! Marie venait d'apercevoir sur la poitrine d'André, légèrement découverte par Georlet, le scapulaire remis par elle au soldat, lors de leur dernière entrevue, et puis, ô surprise! un large pli cacheté à son adresse, prêt de s'échapper du plastron de l'uniforme... Marie, émue et pleurant, le glisse dans son corsage.

Pendant ce temps, Georlet avait disparu pour aider Jacques à rapprocher la voiture du verger. Cela fait, il examine avec son

neveu, la cause du profond évanouissement d'André... Hélas! sans compter d'autres blessures moins graves, l'infortuné avait le genou droit en partie fracassé. La perte du sang, la douleur aiguë, le dénuement complet, le manque de soins et de nourriture, avaient amené un affaiblissement progressif qui allait aboutir fatalement à la mort, s'ils n'étaient survenus à cette heure même.

Après un pansement provisoire, ils soulevèrent André avec précaution et retendirent doucement sur le matelas au fond de la voiture.

Le soldat restait toujours privé de sentiment, la tête sur les genoux de sa fiancée. Le cœur continuait à battre presque imperceptiblement; on se hâta de quitter ces lieux funèbres.

Près de trois heures venaient de s'écouler depuis leur venue à la Haie-Sainte; ils rencontrèrent, au retour, une foule d'attelages, de civières, bon nombre de campagnards et de prêtres accourus des environs; ils allaient sillonner en tout sens le champ de bataille, pour relever et secourir les malheureux blessés. Honneur aux Belges, leur charité toujours fut plus grande que le malheur (2)!

(1) Ce passage nous remet en mémoire un émouvant passage de la chanson de Roland.

Roland tout seul, par le champ de bataille,
Fouille les vaux et fouille les montagnes.
Le preux trouva Gérer avec Auséis,
Et Béranger et le marquis Othon;
Puis il trouva Sanche avec Guérin,
Trouva Gérard, le vieux de Roussillon...
Le pieux Roland les a pris un par un,
Les a portés tous devant l'Archevêque.
Et les a mis en rang à ses genoux.
Turpin ne peut s'empêcher de pleurer,
Lève sa main et puis il les bénit.
Il dit après: «Vous eûtes du malheur!
» Guerriers, que Dieu place toutes vos âmes
» Au paradis, parmi les saintes fleurs!...
» Ma propre mort me donne tant d'angoisses
» Hélas! je ne verrai plus le grand empereur!»

(2) J'en atteste la conduite de tous les habitants de Bruxelles; avec quelle ardeur ils accoururent, le 19 juin, sur ce funeste champ de bataille de Waterloo, pour relever nos blessés! Comme ils bravaient les insultes et les menaces des Prussiens et des Anglais, qui leur reprochaient leur préférence pour nous! Comme les riches, les pauvres disputaient à qui leur prodiguerait des soins, à qui leur offrirait un asile! Comme les femmes surtout, si dévouées au malheur, se distinguèrent dans cette lutte de la générosité et de la pitié! Combien, parmi elles rappelèrent à la vie des infortunés à qui elles faisaient retrouver une mère, une sœur, une amie! Ah! que la reconnaissance de la France entière récompense cette noble nation!

Général LAMARQUE — Histoire des cent jours

OMBRES ET RAYONS

Il n'y a rien qui rafraîchisse le sang comme une bonne action. LA BRUYÈRE

Lebègue de Presles compte jusqu'à 327 accidents qui peuvent arriver dans un seul jour à un individu.

La reconnaissance est l'aimant des bons cœurs.

GOLDONI

Dieu protégea nos amis. Le meilleur médecin de Namur, appelé en toute hâte, visita longuement le blessé. Il crut pouvoir répondre de sa guérison, mais, ajouta-t-il, les soins assidus, une prudence excessive étaient indispensables.

Quelle joie, quel soulagement! Marie dut se contenir pour ne pas baiser les mains du vieux docteur. Une heure après, couché dans un bon lit, frictionné de nouveau avec des médicaments énergiques, et ayant enfin pu respirer de l'éther, André sortit, peu à peu, de sa longue léthargie... La jeune fille qui guettait anxieusement ce retour à l'existence, fut ravie et récompensée; la première encore, elle rencontra le regard de

son ami et put se convaincre qu'il la reconnaissait: un rayon d'amour brilla dans les yeux d'André, un faible sourire se dessina sur les lèvres de Marie... Le médecin profita de l'assoupissement profond qui suivit pour panser convenablement les blessures.

La confiance, aimable fille de l'espoir, avait reparu chez les hôtes de Jacques... Hélas! le vieux médecin ne la partageait pas tout entière! Dans la crainte de trop attrister des personnes si durement éprouvées, il avait dissimulé le véritable état des choses. La blessure principale d'André offrait à ses yeux une telle gravité qu'elle lui semblait nécessiter l'amputation! L'extrême faiblesse du malade différait forcément la terrible opération; et le patricien expérimenté garda le silence sur ce point.

André ne tarda point à reprendre un peu de forces. Le courage, qui faisait le fond de sa nature, l'aidait à supporter patiemment les tortures causées par la blessure du genou droit. Bien douces aussi étaient, à son cœur reconnaissant, la présence, les soins empressés, les tendres et délicates attentions dont Marie entourait son lit de souffrance. Avec quel charme, elle lui retraçait les riantes perspectives du bonheur qui les attendait au milieu de nos rochers!... Oh! désormais, elle ne le laisserait plus partir pour la guerre... D'ailleurs, Napoléon allait être mis hors d'état de songer encore à faire d'autres victimes.

Marie avait profité d'un long assoupissement d'André pour prendre connaissance du pli qui lui était destiné... Douce émotion! ce pli renfermait une jolie bourse brodée par elle au chiffre d'André; des fleurs qu'ils avaient cueillies ensemble sur les hauteurs à Durbuy; la dernière lettre écrite par son ami, trois jours avant Waterloo; le fragment d'une relique de saint André que sa mère lui avait donné avant son premier départ pour l'armée; enfin, un testament qui mettait Marie en possession de tous les biens d'André, grossis récemment par un héritage important.

Comme tout cela prouvait bien la délicatesse et la sollicitude de l'amour vrai!

Au réveil, André dont la pensée et les mouvements commençaient à redevenir libres, s'aperçut pour la première fois de la disparition du pli chéri. Il en fut troublé. Marie le rassura. — « Il est arrivé à son adresse, dit-elle, en le montrant; c'est mon bien, je le garde. Pour l'héritage, ajouta-t-elle souriant, c'est autre chose; je vous le rends; mais sous condition de partager avec vous. »

André, dans son ravissement, gardait le silence. Il désira pourtant connaître par quels moyens son amie l'avait soustrait au péril de la mort qui avait plané sur sa tête. Alors, l'heureuse Marie lui narra doucement les scènes attendrissantes connues déjà de nos lecteurs. La belle fiancée, rougissante de tendresse et d'émotion, fit pleurer plus d'une fois le soldat, fort attendri par le courage, l'abnégation, l'amour, le cœur de celle qu'il se promit bien de chérir plus encore qu'il ne l'avait fait jusqu'à cette douce heure.

L'ANALYSE D'UNE LETTRE

Si j'ai parfois un peu de peine à déchiffrer tes pattes de mouches, j'en suis bien récompensé plus tard, car ces mouches sont des abeilles qui ont butiné du doux miel.

(Lettre du colonel A. LEMOINE à A. D.)

Le souvenir des maux passés est déjà le bonheur.

VIRGILE

Le souvenir des maux passés est déjà le bonheur: alors surtout que c'est du port où l'on désespéra longtemps d'aborder, que l'on suit sur les flots calmés d'une vie désormais sans orage, les phases, les incidents, les péripéties, les tempêtes à travers lesquelles notre frêle nacelle a surgi au port. Pour le chrétien, quels sujets d'admirer, dans sa pensée attendrie, les voies mystérieuses et bénies de la Providence et de faire jaillir de son cœur reconnaissant le joyeux *Alléluia!*

Telles étaient, en ces jours heureux, les impressions de Marie. Elle venait un matin, assise au chevet d'André, de lui en faire la confidence... Tout à coup, — « Voici, dit-elle, la douce preuve de ce que ressent mon âme. » Elle montrait la dernière lettre qu'André lui avait écrite, et qui était restée jusqu'à cette heure cachée dans son sein. « Commentons-la ensemble, ami! » ajouta-t-elle avec un sourire ému.

— « Volontiers, dit le soldat. »

La *bauçelle* commença sa lecture :

« Bonne et chère Marie,

» Encore une dizaine de jours et il y aura un an que j'arrivais à Durbuy pour la première fois. Messenger de malheur, je fus accueilli fraternellement; et je trouvais sur le seuil, pour m'introduire à votre foyer, le bonheur et l'amour sous les traits de ma chaste et angélique Marie. Ah! qui m'eût dit, alors, qu'il faudrait bientôt m'éloigner de vous, et peut-être pour toujours! »

La belle lectrice fit une pause: « Cher André, Dieu voulait nous éprouver une dernière fois. »

« — Oh! mon amie, Dieu voulait aussi me faire apprécier l'héroïque dévouement de votre cœur. »

La jeune fille rougissant, mais joyeuse de l'éloge, reprit:

« Il y a cinq mois à peine, un incendie dévorant mon petit héritage, différait notre union. Aujourd'hui un devoir sacré me retient loin de vous sur le théâtre sanglant des batailles.

» Souvenir cruel et doux! Il me rappelle ce jour où je vous faisais mes adieux. Je m'étais arrêté un instant, le cœur navré, sur la hauteur, pour contempler l'admirable vallon où votre petite ville est assise sur les bords de l'Ourthe, comme pour se mirer dans ses flots et en écouter le murmure.

» Ce jour-là, un si beau soleil brillait à l'horizon! Sur le seuil de la petite maison blanche du Nabohy, de petits enfants jouaient sous l'œil de leur mère, distraite de sa couture, par leurs petits cris, leurs ébats joyeux. Au bord du torrent, des laveuses arrosaient la toile nouvellement tissée; partout, en ce jour du ravissant mois de mai, le calme et la paix! Quels doux parfums dans les prés! quels chants joyeux d'oiseaux dans les buissons et sous la feuillée!... Je vous aperçus, Marie, sous le grand tilleul, assise sur le banc où, si souvent, nous nous étions fait confidence de nos chers projets d'avenir: vous étiez là encore faisant tourner votre léger rouet: personnifiant pour mon cœur les charmes et la tranquille félicité du foyer domestique... vous ne vous doutiez pas, hélas! du malheur dont j'étais cette fois encore le messenger!... Combien de réflexions m'assaillirent pendant que je précipitais mes pas pour vous rejoindre!... »

« — Cher André, vous me donnez une trop belle place dans vos descriptions, dit Marie en souriant. Cependant, je les aime. Vous parlez si bien de notre vieux Durbuy, de ma chère ville natale! »

« — Ma bien-aimée, le souvenir des sites que j'ai parcourus avec vous, les lieux où nous cheminions ensemble, côte à côte, sont restés vivaces dans mon souvenir et dans mon cœur. »

Marie reprit sa lecture :

« Oui, pensais-je, la guerre va recommencer! La guerre avec son horrible cortège de douleurs atroces et d'aveugles vengeances... Ah! que la force et le courage deviennent des dons funestes quand ils n'ont pour objet que l'extermination de l'homme, le chef-d'œuvre des mains du créateur! Qu'on mette en champ clos ceux que l'ambition fait rêver batailles; qu'on châtie les félons, les malfaiteurs; fort bien! c'est dans l'ordre. Mais, que des hommes qui ne se sont jamais nui, s'entregorgent!... Est-ce encore l'ordre? Je dois pour m'en convaincre aujourd'hui regarder bien haut... »

» Hélas! chère Marie, combien le tableau de la paisible nature, de nos mœurs patriarcales, gagne d'attraits; quand on a sous les yeux l'agitation cruelle, le jeu des passions funestes dans

ces flots d'hommes, qui ne se heurtent que pour s'entre-détruire!...

» À l'heure présente, un espace immense me sépare de Durbuy, et notre régiment bivouaque sur la rive droite de la Sambre. Grâce à une circonstance fortuite, notre compagnie a pu s'abriter dans quelques chaumières abandonnées, et c'est de l'une d'elles que je vous écris.

» Chère Marie, j'ignore si je pourrai achever ces lignes; nous attendons à chaque instant l'ordre de franchir la Sambre. La lutte sera terrible; car, pour la France et pour l'empereur, c'est vie ou mort!... Marie, chère Marie! demain, peut-être, tout sera fini pour votre André... je mourrai loin, bien loin de vous que j'aime tant; loin de la tombe de mon excellent père et de ma tendre mère!.. Avant de vous faire ses adieux, le pauvre soldat vous adresse sa dernière prière... » Ici, la jeune fille s'arrêta tout en pleurs, et serra doucement la main d'André, dont l'émotion, augmentée par le souvenir des souffrances passées, se traduisait aussi par des larmes. La sensible *bauçelle* reprit d'une voix altérée: « Ma mort vous laissera libre... ».

Marie laisse tomber la lettre: « Méchant, dit-elle, quel conseil vous me donniez à pareil moment! L'on m'eût plutôt portée vivante au cimetière!... ».

Le soldat sourit avec mélancolie. Au fond, il était si heureux des élans d'amour de la ravissante et dévouée enfant! Marie sauta tout le passage contre lequel elle venait de protester avec tant de chaleur; « mon lieutenant, continua-t-elle, vient de me quitter. Oh Marie, il y a encore tant de cœurs chauds et généreux dans notre grande armée! Viel est du nombre; il était venu de la part de notre colonel m'offrir l'épaulette... »

» — Vous êtes accouru, me dit-il, pour payer encore votre dette à la patrie, qui est aussi notre mère (J. AMBERT). — André, nous savons combien vous aimiez celle qui vous a donné le jour. — Vous devenez un de nos anciens; le régiment a vu votre bravoure à la Moskowa, à Leipzig, à Montereau: pourquoi vous obstiner à rester simple soldat? L'empereur a des faveurs toutes spéciales pour ses vétérans. Dans huit jours, vous pouvez être sous-lieutenant; décidez-vous! »

» Après avoir vivement remercié M. Viel, je le mis au courant de ma situation. Oh! mon lieutenant, ajoutai-je, que seraient pour moi tous les honneurs du monde comparés à la félicité qui m'attend, si j'échappe à la mort? — André, me dit-il, tout ému, je n'insiste pas; Marie vaut bien une épaulette. Et il me quitta, après m'avoir serré chaudement la main.

» Chère Marie, le tambour bat... Demain nous serons en face de l'ennemi. Je recommande mon âme à vos prières, mon amour à votre souvenir... Au revoir, ma bien-aimée! au revoir, ici-bas ou là-haut! au revoir! Marie, mon dernier regard vers le ciel, ma dernière pensée seront pour vous, pour la France, pour Dieu!

» Votre fidèle ANDRÉ. »

Un long silence suivit cette lecture... Puis, la jeune fille posant sa tête charmante à côté de celle de son ami, lui prit la main et murmura: « André, nous nous sommes confiés à la Providence de Dieu, et la Providence de Dieu ne nous a pas délaissés. Prions encore, prions ensemble Celui qui nous a réunis... »

Le soldat joignit les mains avec une extrême ferveur; pendant que son angélique fiancée allait s'agenouiller aux pieds d'une statuette du Bon Maître, de notre divin Rédempteur.

RESSOUVENIRS

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé de tant d'exploits,
L'ennemi l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

CASIMIR DE LA VIGNE

Quels cris dans la cité?... L'ennemi!... Le clerc timide se cache avec les femmes, tandis que l'homme de cœur s'arrache à leur tendresse, s'élançe sur les remparts. De sa voix

tonnante, il ranime le courage; il commande, on obéit. Les portes s'ouvrent: il court, il frappe; il disperse l'ennemi. Couvert de sang, il revient et celle qu'il aime le trouve beau paré de cicatrices.

Général AMBERT

Nos fiancés terminaient leurs douces confidences quand le père Georlet survint: André avait si bien repris ses forces et il avait le cœur si disposé à la causerie qu'il ne put refuser au vieillard le récit des circonstances où il fut si cruellement blessé.

« — C'était le soir du 18 juin. Les intrépides cuirassiers de Milhaud exécutaient leur dernière charge et la vieille garde se préparait à donner. Mon régiment se trouvait en face de la Haie-Sainte et avait ordre de déloger, à tout prix, les Hanovriens qui s'y étaient réfugiés. La périlleuse entreprise touchait à sa fin; lorsque notre colonel, renseigné par l'adjudant-major Dormoy, ordonne au lieutenant Viel, commandant notre compagnie (1), restée en réserve, de charger les dernières troupes qui essayaient, en désordre, de s'échapper par une même et étroite issue d'un verger.

La bayonnette croisée, nous nous précipitons; notre brave commandant tombe le premier... Ah! je le vois encore, dans une pose sublime, montrant l'ennemi de l'épée et du geste. A l'instant même, j'étais atteint à mon tour, et m'affaissais sur le sol... Mon sang coulait à flots, je ressentais des douleurs atroces... Mais du moins, ah! du moins, avant de m'évanouir, j'ai pu voir notre vieux drapeau tricolore flotter vainqueur sur la ferme conquise!.. »

Marie restait suspendue aux lèvres d'André. Elle abhorrait la guerre et, par une singulière contradiction, elle sympathisait facilement avec ceux qui la faisaient, par amour de la gloire, ou pour obéir à la voix de l'honneur. Son cœur comprenait d'instinct ce que cette carrière tourmentée a de noble et d'héroïque; il subissait l'ascendant que les hommes vaillants et généreux exercent toujours sur l'esprit de la femme, quand ils sont prêts, comme son André, à sacrifier leur vie en holocauste à la conscience et à la patrie. Quand ils tombent, comme lui encore, ignorés, obscurs, à l'heure où la victoire est infidèle et où le malheur vient ajouter ce je ne sais quoi de sacré à l'aurore du guerrier.

« — Mon Dieu! dit enfin Georlet, je rends grâce à la Providence de m'avoir fait simple laboureur... Quel triste soldat j'aurais fait! Je ne m'explique pas encore comment ma fillette a pu se montrer si brave, le jour où nous avons été surpris et attaqués, après avoir dépassé Genappe. »

« — Et à la Haie-Sainte donc! ajouta le soldat avec émotion. »

« — Eh! bon père, dit alors gaîment Marie, à l'occasion encore vous prêcheriez d'exemple!.. Rappelez-vous l'expédition des dernières fêtes de Noël! »

« — Espiègle! interrompit le père Georlet. »

« — Qu'est-ce? demanda le soldat intrigué. »

« — Vous allez le savoir, reprit Marie. L'hiver dernier, trois jours avant la Noël, le soir, au moment de la prière en commun, le volet de la grande fenêtre est secoué comme si l'on eût voulu le forcer du dehors. Chose étrange! Fidelo n'aboyait pas, et nous couchés, tout bruit cessait.

Le lendemain, même manège; même frayeur. Il fallait agir; seulement qui attachera le grelot? C'était la difficulté. Personne n'osait sortir. L'on adopte à l'unanimité la stratégie suivante: Papa Georlet, armé d'un grand sabre, qu'un ancien dragon de la Tour lui avait donné jadis, — sans doute avec l'espoir que ce noble présent, serait utilisé par qui de droit — devait, comme chef de la famille, donner l'exemple du courage; maman et moi nous formions la réserve; je tenais en main notre fer à gaufres et la bonne mère une petite fourche... Nous nous approchons de la fenêtre à pas de loup; j'ouvre doucement, un terrible coup de sabre fend la profondeur des ténèbres... Effet saisissant! Miraboux bondit comme un forcené dans la chambre... »

« — Miraboux? demande vivement André. »

« — Miraboux, notre chat! voilà l'histoire, s'écrie Georlet. »
Et tous trois partent d'un franc éclat de rire.

(1) Qu'on me permette une digression en sa faveur. Ce n'est, hélas! qu'un souvenir donné à sa cendre. Trois ans après le Moskowa, quand tout allait finir au village de Waterloo, mon régiment (toujours le 17^e léger) attaquait la ferme de la *Haie-Sainte*, où il devait perdre 900 hommes, sur 1.050 qui composaient son effectif. J'étais adjudant-major, et comme tel placé un peu sur le flanc de la colonne. Je venais de remarquer que l'ennemi, chassé par nous de la ferme, ne sortait du verger qu'avec peine et en désordre, tous ses hommes se précipitant vers une même et étroite issue. J'en rendis compte sur le champ au colonel. — «Faites-y courir les voltigeurs, me dit-il.» — En avant! dis-je à Viel, qui commandait alors cette compagnie, le colonel l'ordonne. Nous marchons quelques pas, je lui montre l'ennemi embarrassé; il ordonne le pas de course. Au même instant, une balle le frappe; il tombe, sa compagnie continue la charge.

Mais moi, je vole vers mon ami, je veux le prendre dans mes bras, l'appeler par son nom... Il était mort! Sauvé par moi, je deviens la cause de sa mort à notre dernière bataille. Pauvre Viel, bon et brave ami, que ce souvenir aille jusqu'à toi! mais au moins, toi, tu n'as pas vu le soir à Waterloo.

DORMOY, Major en retraite, officier de la légion d'honneur

Voir la relation de la bataille de la Moskowa par le major Dormoy. (Extrait de *l'Observateur d'Avesnes*, page 17, des *Deux Conscrits*.)

PAUVRE MARIE, PAUVRE ANDRÉ!

Sûrement vous ne fermerez pas les yeux aux lumières de la science, reprit l'opérateur incorrigible; vous ne refuserez pas le secours du chirurgien, parce que cette science pourrait devenir nécessaire?

— Vous ne me dépêchez jamais comme un quartier de bœuf tant que j'aurai la force de me défendre, répondit notre héros!
J.F. COOPER

Un corps semblable à celui d'une fée contient une âme aussi forte que celle d'un géant. Vieux duo anglais

Combien il nous eût été doux de clôturer ici le chapitre des épreuves de nos jeunes fiancés, de les accompagner à Durbuy, d'assister à leurs noces, de trinquer à leur santé et de les féliciter de leur bonheur!... Hélas! notre tâche de véridique narrateur n'est pas accomplie! L'horizon de nos héros redevient sombre et menaçant... leur frêle esquif, au moment d'atteindre au port, est de nouveau rejeté par les flots, dans la haute mer!...

André guérissait; et c'était l'amour de Marie qui opérait ce prodige. Le docteur, dans ses nombreuses visites, avait étudié de près son malade. Il avait admiré sa douce et mâle énergie dans la souffrance; il avait constaté avec bonheur que le blessé recouvrait la gaieté avec la force physique; il avait contemplé avec ravissement la tendresse profonde qui unissait le cœur de nos deux amants. Ce spectacle l'avait attendri; et il hésitait, il n'osait, lui, le vieux patricien, à la main si ferme, au regard si sec, proposer la cruelle, mais, selon lui, indispensable opération.

A la fin il se décide; le devoir exigeait qu'il ne laissât point écouler le moment opportun. Le chirurgien formula nettement sa pensée: « Si vous ne voulez, dit-il, à André, qu'il avait trouvé un instant seul, demeurer estropié pour la vie, il faut vous laisser amputer la jambe droite... ». Ce fut un coup de foudre pour le soldat: « — estropié ou amputé! s'écria-t-il en gémissant... Estropié ou amputé! soupira la jeune fille tout éplorée en se précipitant dans la chambre du malade... Estropié ou amputé! reprit Georlet, pâle, en survenant au milieu de cette scène de désespoir! »

« — Mes enfants! reprit le docteur, ému à son tour, mon devoir exigeait cette déclaration... Peut-être même, l'ai-je différée trop longtemps. Je vous laisse ensemble; je reviendrai demain matin; d'ici-là, songez à une décision. »

André était abattu, consterné... Il fallut le laisser seul. Marie et Georlet se réfugièrent, en pleurant, dans la pièce voisine.

Marie éloignée, le pauvre soldat se livra à toute la véhémence de sa douleur.

« Le docteur a raison, s'écria-t-il, et comment ai-je pu me faire illusion à ce point? Estropié ou amputé! cruelle alternative! L'un et l'autre parti brise à jamais mon union avec Marie... Oh! Marie! c'est ton angélique amour, ta présence bénie qui m'avaient abusé jusqu'à cette heure!.. Mais, comment résister aux aimables perspectives de bonheur et d'avenir que ta parole enchanteresse faisait dérouler sous mes regards attendris? Elles aboutissaient toutes au foyer si doux de la famille chrétienne... Et soudain, soudain! à tout cela, il me faut dire un éternel adieu... Beau rêve, adieu pour jamais! Sentiers fleuris, le pied de l'invalidé ne vous foulera plus jamais! seuil béni de la maison de Marie, le pied de l'invalidé ne te dépassera plus! Présence ravissante de Marie, il faut renoncer à toi pour jamais!.. Quelle vie et quelle vie! C'était trop de bonheur, c'est trop d'amertume!

«Oh! mon Dieu! par grâce, la mort. Oui la mort! Laissez-moi, ô Dieu! rejoindre, là haut, ma bonne sainte mère. La foi nous enseigne qu'au ciel on se reconnaît, qu'on y prie... Eh bien j'y serai heureux encore auprès de ma mère, et j'y prierai pour Marie... »

L'infortuné pleurait, cherchant à étouffer ses sanglots sous les couvertures. Bientôt il se tut. La fièvre, le délire l'avaient saisi, fermant ses lèvres, séchant ses larmes, versant l'oubli...

Et Marie? Marie, plus effrayée encore par ce silence que par le paroxysme du désespoir qui l'avait précédé, rentre sur la pointe des pieds. Quel spectacle! André, le teint enflammé, l'œil hagard et rougi, ne voit plus rien, n'entend plus rien, ne reconnaît plus rien... La jeune fille, hors d'elle-même, pousse un cri déchirant. Maîtrisant sa douleur et se composant, par tout l'effort d'une volonté héroïque, un visage tranquille; elle s'approche du lit où délirait son pauvre ami. Elle lui murmure à l'oreille ces paroles de consolation que le cœur seul de la femme connaît, et qui charment et endorment la douleur...

Hélas! peine perdue! il ne sort de la poitrine oppressée du soldat que des paroles incohérentes et privées de sens; il se croit encore sur le champ de bataille: « En avant, crie-t-il, et vive l'empereur!... ». La jeune fille, presque évanouie, se traîne au rez-de-chaussée, et prie Jacques d'appeler à la hâte le docteur. Georlet la suit; il veut une consultation. Les deux médecins arrivent bientôt auprès du patient. Ils regardent, ils palpent, ils examinent, ils causent, ils délibèrent à voix basse... Ô paroles mystérieuses de la science! Qui ne les a entendues au chevet d'un père, d'une mère, d'un enfant, et souvent, hélas! d'un enfant unique et adoré! Comme on épie alors les regards des deux impassibles interlocuteurs; comme on prête l'oreille au moindre son du terrible dialogue!...

L'on en était là, à cette suprême anxiété, à cette agonie morale dans la chambre d'André... Lui n'entendait plus rien, ne voyait plus rien, ne sentait plus rien: ni ses propres souffrances, ni celles de ses amis... de Marie!... Parce qu'il avait trop souffert déjà, et qu'il souffrait trop encore...

La science fit entendre son dernier oracle: l'amputation aujourd'hui ou la gangrène demain!... C'est dit. Ce n'était plus André qui devait prendre la redoutable résolution, plus redoutable que la première, l'amputation ou la mort! C'étaient ses amis, la jeune fille, Marie!

Heure d'angoisses s'il en fut jamais! Heure malheureuse! malheureuse heure! Eh bien, qui le croirait? à cette heure-là, Marie conservait une espérance invincible.

Ô Foi victorieuse! ô Foi qui sait triompher de la mort même! Sur le mur, en face du lit, se trouve une image de la Mater Dolorosa... La jeune fille se précipite à genoux devant cette image; éperdue, les bras levés, les yeux secs — l'extrême douleur a tari ses larmes! — Là, elle tire de son cœur, plus encore que de ses lèvres, une ardente, une suprême invocation à sa toute puissante Patronne...

Soudain, elle est debout, transfigurée. Une subite inspiration a illuminé la nuit sombre, où se perdait son intelligence.

« —Père, s'écrie-t-elle, nous le sauverons, nous le sauverons! Mon cœur et Dieu me le disent si haut! Vite, partez pour Durbuy et revenez avec votre ami Lefebvre!»

Georlet se réveille comme d'un profond sommeil. Il s'en veut de n'avoir pas songé lui-même à cette dernière ressource. En un clin d'œil, Jacques a attelé la voiture et Georlet brûle la route de Durbuy...

Qui fut désappointé? Nos deux médecins; mécontents, ils se retirèrent, déclarant, à haute voix, qu'ils dégageaient toute leur responsabilité.

En attendant le retour de son père, la jeune fille s'était installée au chevet du soldat. Elle pria et veillait: alternativement, levant les yeux du lit d'André à l'image de Marie, et les ramenant de l'image de Marie au lit d'André. Puis, elle regardait le ciel. Le ciel!... Ah! dans les moments de crise, à l'heure des angoisses, n'est-ce pas toujours vers le ciel que nous dirigeons nos regards et élevons nos cœurs? Une sorte d'intuition mystérieuse, une voix intérieure nous crient que là seulement se trouve la force, la consolation, l'espoir, le remède!... En effet, c'est bien là que règne dans toute sa gloire, notre divin Créateur, notre Père qui est aux deux! C'est par cette filiale invocation que commence la sublime oraison dominicale. Et, il est si doux, n'est-ce pas? cher lecteur, le sentiment de confiance et d'abandon en la Providence d'un si bon Père!

TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN

Le voici arrivé à la porte qui séparait le ciel de sa pensée. SHAKESPEARE

Combien elle eut raison de prier et d'espérer, notre brave et pieuse Marie! Combien douce aussi fut sa récompense... C'est dire que la parfaite guérison de son ami et son mariage tant différé et si traversé ne tarderont plus longtemps.

Ainsi l'avait voulu le miséricordieux Jésus en qui, fervente chrétienne, elle avait placé tout son appui.

A la lumière de la Foi, dans la simplicité d'un cœur aimant et droit, Marie avait résolument marché au milieu des ténèbres de l'épreuve, à travers les ronces et les épines du chemin. Elle touchait enfin au terme béni où elle aspirait depuis de longs jours. D'où lui venait sa félicité?

Demandez et vous recevrez, nous dit l'Évangile, et elle l'avait fait en toute confiance, humilité, amour et constance. Prions, nous aussi, d'un même cœur, avec une même vivacité de foi, et nous serons exaucés comme elle! car il est une foi qui soulève les montagnes et opère des prodiges: Marie avait reçu ce don du ciel.

Quinze jours suffirent à M. Lefebvre (1) pour amener la guérison d'André. Son incomparable baume, composé de plantes aromatiques de nos montagnes et d'autres médicaments, à lui connus, opéra cette merveille. Non seulement, le soldat reprenait ses vaillantes forces, mais on avait la certitude que sa jambe garderait tout son jeu et tout son mouvement.

Le vieux docteur de Namur fut le premier à féliciter M. Lefebvre. Quant à nos fiancés, leur joie, leur reconnaissance échappe à tout exposé, à toute analyse (2).

Une seule nouvelle attrista le cœur sensible d'André: le pauvre père Hardu lui fit savoir que son fils Georges avait été tué dans une de ces charges désespérées qui immortalisèrent les cuirassiers français à Waterloo (3).

Pendant le cours de sa convalescence, André reçut la visite de l'ancien soldat Leloxhay, devenu séminariste à Namur. M. le curé Rasquin l'avait instruit de tout ce qui était arrivé à nos amis. André et le jeune prêtre eurent bientôt fait connaissance, ils étaient faits pour sympathiser. Tous deux rappelèrent, avec une sorte de fierté mélancolique, leurs campagnes et les hauts faits du grand homme, plutôt trahi par la fortune que vaincu à

Waterloo. Cependant, l'un débutait dans une carrière entièrement consacrée au Dieu de la paix et l'autre relevait à peine des suites de sa cruelle blessure... D'où leur venait à tous deux ce même sentiment? «Pourquoi cela?» se serait de nouveau demandé le maréchal de Saxe... Interrogez le cœur humain et ses mystères! Il répondra mieux que nous ne le pouvons.

Et maintenant, chers lecteurs, disons gaîment adieu aux guerres de l'empire et aux rudes traverses de la vie. Êtes-vous satisfaits de voir que nos deux fiancés vivront heureux désormais dans leur cher Durbuy? — Oui! — Eh bien tant mieux! alors nous sommes nous, doublement satisfaits du bonheur d'André et de Marie d'abord, puis de l'intérêt que vous avez pris à leurs angoisses et à leurs joies.

(1) Depuis plus de deux siècles, la famille Lefebvre, l'une des plus anciennes de Durbuy, et dont le dernier descendant direct est aujourd'hui curé du village de Freux (près de Saint-Hubert), est en possession de ce remède, auquel une foule de malheureux ont dû leur guérison radicale (le père de l'auteur a été de ce nombre). Que d'offres avantageuses n'ont pas été faites à cette honnête famille pour obtenir le secret de ce remède efficace!

(2) Un peintre ancien peignant le sacrifice d'Iphigénie, mis un voile sur la tête du père, d'Agamemnon. Un peintre moderne peignant un coursier se désespérait de ne pouvoir figurer la blanche vapeur qui s'échappait des naseaux fumants du destrier. Il lance de fureur son pinceau sur la toile, ô prodige! le hasard était vainqueur de l'art! Nous n'osons compter sur un hasard pareil pour la description de la joie de nos héros.

(3) Comment, dit Thiers, espérer de rompre le carré anglais sans cavalerie? N'est-ce pas là ce qui manqua, non au génie, mais au bonheur de Napoléon?

LE RETOUR A DURBUY

Jamais la terre au matelot battu par l'orage, n'apparut plus belle que la vallée où l'Ourthe murmure, n'apparut aux yeux ravis de Jehan. Madame SODAR DE VAULX

Qu'auprès d'eux la vertu soit fière de s'asseoir!

A leur vie, ô mon Dieu, donne l'éclat des roses,

Comble-les de tes biens, Seigneur,

Et, sous leur toit voué comme un temple à l'honneur,

Fais-nous voir à jamais ces deux si douces choses:

Le bonheur dans l'amour, l'amour dans le bonheur.

Benoît QUINET

« Bon voyage, mon oncle! A bientôt André! Et rappelez-vous que ma porte, mes bras et mon cœur vous seront toujours ouverts. Heureux mariage, ma cousine! — Merci, mon brave neveu, André vous attend à ses noces! — Oui, Jacques, sois certain que le soldat n'oubliera pas ta généreuse hospitalité. — Nous vous attendons à Durbuy, André et moi, mon cousin! »

Ces paroles amies, ces protestations dévouées s'échappent, se croisent, se confondent entre de gros baisers, de chaudes poignées de main devant la maison de Jacques... Bon Dieu! quels regards, quelles physionomies animées par le bonheur et la sincère amitié!..

Les voisins sourient et jasetent sur le seuil de leur demeure; eux aussi font des vœux pour nos voyageurs! Fidelo, de son côté, bondit et aboie de toutes ses forces; le petit cheval ardenais hennit et piaffe sous le frein... Allons, s'écrie le père Georlet, en route! Aussitôt, il frappe l'air d'un coup de fouet, et l'on se sépare avec un joyeux attendrissement.

La matinée est superbe, les cœurs sont en fête, la distance peut se franchir en une journée.

Et maintenant, roule voiture agreste, roule légèrement; entraîne nos modestes héros vers le vieux Durbuy; tant de cœurs amis et dévoués les y attendent... Et d'abord, l'excellente mère Georlet pour leur donner la bénédiction du retour!

Pleura-t-elle, notre bonne Marie, pleura-t-elle à l'aspect du foyer natal et en serrant la main de son fiancé, dont l'émotion égalait la sienne! Mais, cette fois, c'étaient les larmes du

bonheur...

Le mariage d'André et de Marie fut célébré quinze jours après leur retour. Quelle joie ce fut pour le bon vieux curé Rasquin, de présider à la cérémonie nuptiale! Pendant le repas de noces, le poète Auguste Renaut récita un épithalame de sa composition: Amis, parents, voisins se complurent à fêter nos *binamés* époux, si heureux après avoir été si éprouvés!

EPILOGUE

Que jamais on ne nous appelle tributaires! Car ceux qui sont à naître nous maudiraient. ROMANCE DU CID
Entendez-vous la Brabançonne?
C'est l'hymne de la liberté.
Notre immortel passé rayonne
Des fers sort un peuple indompté. L'AUTEUR

Un an s'était passé depuis cet heureux événement; la population de Durbuy — s'élevant à 380 habitants — fut augmentée d'un beau gros garçon qui reçut au baptême les noms de *Marie-André Gustin*...

II.

Vraiment, c'était un ravissant tableau d'intérieur...

Pendant qu'au dehors, et pour céder la place au joli mois de mai

Avril jette son chapeau de grésil,
Au vent des dernières bourrasques,

les familles Georlet et Gustin sont réunies devant un feu clair et pétillant, alimenté par de grosses bûches de hêtre, brûlant sur des chenets ornés de têtes de sphinx, qui prennent des teintes bizarres aux reflets variés de la flamme.

C'est un jeudi, et néanmoins toute la famille — y compris l'oncle Joseph — est endimanchée: elle revient de l'église après avoir assisté aux relevailles de madame Gustin.

Une complaisante voisine s'occupe à faire des gaufres et un café, dont l'arôme embaume la chambre.

La jeune mère est assise, dans un fauteuil rustique, à la place d'honneur; elle concentre sur elle l'attention de tous. L'on dirait une jeune reine recevant, avec une naïve expression de joie, les compliments affectueux de sa petite cour.

Un mot sur la toilette de Marie:

Ses beaux cheveux noirs, simplement lissés le long des tempes, se réunissent sur le sommet de la tête en une seule torsade épaisse, autour de laquelle scintille un mince cercle d'or. Des pendants d'oreille, oblongs et en émail noir, caressent son col ferme, délicat, et d'une blancheur qui ressort sous un ruban de velours sombre supportant une croix d'or. Un col blanc comme neige sort de sa robe en mérinos vert foncé, pour s'y rabattre en coins coquettement replissés.

Mais que dire de son chaste et beau visage, rougi par les vives couleurs de la joie, de la santé et du noble orgueil maternel; de la taille souple et robuste, de l'attitude heureuse et recueillie de la jeune mère?

Est-il étonnant que Gustin en soit si fier et tout empressé autour d'elle?

Voyez! il avance un tabouret sous les pieds de sa gentille femme; leur *Marie-André*, dans sa blanche toilette de baptême, fait entendre un appel bien connu... Marie se penche avec tendresse pour offrir le sein à son premier-né. De sa mignonne main, celui-ci effleure doucement le visage maternel... Un rayon céleste brille dans les yeux de Marie.

On s'est rapproché du groupe chéri et tous, la grand'mère, Georlet, l'oncle, André, restent inclinés, les mains appuyées sur leurs genoux. Fidelo s'est glissé entre les jambes de son maître et regarde aussi... Bientôt André se redresse et veut embrasser son fils; celui-ci abandonne le sein maternel, sourit comme un ange à son père ravi, et tient fixé sur lui son regard velouté, vague, paisible, mais d'une profondeur mystérieuse...

Après un silence, la causerie va son train. Il s'agissait, comme

toujours, de ces rêves que font naître dans le cœur des parents la vue d'un enfant, bégayant sur le giron de sa mère. Non seulement, on veut interroger, mais sonder l'avenir... L'avenir est à Dieu seul! disait Victor Hugo (1) dans ses beaux jours d'inspiration et de foi.

L'aïeule. De ma vie, je n'ai vu plus bel enfant. Comme il ressemble à sa mère!

Marie. À André plutôt; il en a les yeux noirs, la bouche, le front.

L'oncle Joseph. Ce sera un solide gaillard, tout taillé pour monter sur le plus haut clocher.

Marie. C'est bien trop dangereux, mon oncle.

L'aïeule. Il sera prêtre.

Georlet. Nous en ferons un fermier, ma femme, ne vous déplaît.

André. Bravo! je le veux bien.

L'oncle Joseph, souriant. Pourquoi pas un soldat?

L'aïeule et Marie avec effroi. Oh! cela, non, jamais! nous n'avons que trop souffert de la guerre.

Georlet. Oncle Joseph! que le bon Dieu vous pardonne cette pensée!

André. Elevé par des parents chrétiens, dans un milieu paisible, notre fils ne se doutera même pas qu'au dehors de Durbuy manœuvrent des armées...

Ici, l'ancien soldat est interrompu par une violente détonation suivie de ce chant:

Amour sacré de la patrie
Conduis, soutiens, nos bras vengeurs, etc.

entonné par des voix enfantines. André tressaille, les assistants pâlisent... Dans nos montagnes, on est un peu superstitieux... Ce bruit, ce chant étaient-ce un fâcheux présage?

Toute la famille courut à la fenêtre...

C'était le jeune Adolphe qui causait tout cet émoi; entouré d'une légion de gamins, il se disposait à recharger, près du pont qui touchait à la ferme, l'un des petits canons servant aux réjouissances publiques et qu'il était parvenu à soustraire à la vigilance de Fémal. En bon frère, il fêtait les relevailles de sa sœur. Le père Georlet tira d'importance les oreilles du jeune oncle, son cher fils. « Ces bambins! dit-il, tout mécontent à sa rentrée, ils ne sont jamais en retard quand il s'agit de guerre et de canons... »

Heureusement, le délicieux café, les gaufres savoureuses et croustillantes firent oublier ce léger incident. Toutefois, le soldat avait conservé une forte impression de cette scène...

Une heure après, seul, sur les bords du torrent, André, profondément absorbé et les bras croisés sur la poitrine, réfléchissait.

« Et si mon fils, parvenu à l'âge de raison, venait me dire un jour: père, la patrie est en danger; cette patrie que vous m'avez appris à connaître, à aimer, est menacée dans ce qu'elle a de plus sacré: dans son existence, son honneur, sa religion. Au doux langage de nos mères, il nous faudra substituer une langue étrangère et antipathique.

» Depuis des siècles, notre pays est renommé pour le culte qu'il a voué à la liberté. La Belgique est vaillante au combat, patiente dans les revers, fidèle à ses engagements. Père, vous êtes un vieux soldat; l'honneur et la foi brillent dans vos discours et dans vos actions... La patrie menacée fait appel à ses enfants; vous ne pouvez vouloir que je reste sourd à son cri de détresse... Décidez, mon père! »

» Oh! mon fils, lui dirai-je, en le pressant contre mon cœur:

« Sers bien ton Dieu; puis ainsi que ton père,
« Fais ce que dois, advienne que pourra! ».

(1) Napoléon avait exprimé la même pensée: L'avenir est dans le sein de Dieu.

TABLE DES MATIÈRES

Prologue	03	Napoléon	24
À la Bérésina	03	Projets de départ	27
André Gustin	04	Que Dieu est bon!	29
La Nausicaa des bords de l'Ourthe	06	Retour à Vielsalm	30
La Moskowa	07	Un incendie et ses conséquences	32
Un service funèbre à Durbuy	09	Fidelo	33
Notre-Dame del Cherra	11	Cuirassier et conscrit	34
Les horreurs de la guerre	12	À la veillée	34
Après la bataille	13	Double départ	36
Prisonniers de guerre - Les ambulances	14	Un cœur de femme	37
Sort des habitants en temps de guerre	14	La Haie-Sainte	38
Incidents - Mort d'un chrétien	15	Ombres et rayons	39
Sur les hauteurs	16	L'analyse d'une lettre	40
Une foire à Durbuy	18	Ressouvenirs	41
Les deux mères	19	Pauvre Marie, pauvre André!	42
La trahison	21	Tout est bien qui fini bien	43
Comment atténuer les maux de la guerre	22	Le retour à Durbuy	43
L'oncle Joseph	23	Epilogue	44